ÉDITION DÉFINITIVE

LES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES MONSELET

Avec un frontispice-portrait
par Louis Chevalier, *gravé à l'eau-forte par* Lalauze

Cat. Maynial avril 34. le même vol. (avec envoi) 45 fr. avec envoi



PARIS

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1889

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés de 1 à 20, au prix de. . . . . 20 fr.

15 exemplaires sur papier vergé de Hollande, numérotés de 21 à 35, au prix de. . . . 10 fr.





Dentu Éditeur

ÉDITION DÉFINITIVE

LES

POÉSIES COMPLÈTES

DE

CHARLES MONSELET

Avec un frontispice-portrait
par Louis Chevalier, *gravé à l'eau-forte par* Lalauze



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1889



AVANT-PROPOS

Une *nouvelle édition de ces Poésies était demandée depuis longtemps. La voici, augmentée d'un certain nombre de morceaux que l'auteur avait cru devoir éliminer dans l'origine, mais qu'il rétablit aujourd'hui, selon le désir exprimé par quelques-uns de ses amis, et surtout par Sainte-Beuve.*

Sainte-Beuve faisait un cas tout particulier de Charles Monselet. Il lui a consacré un chapitre entier de ses Nouveaux Lundis (*tome X, page* 70), *où il l'étudie sous ses divers aspects et principalement sous celui de poète.*

Nous détachons quelques traits de ce portrait délicieusement enlevé :

« *Le premier recueil de Charles Monselet, daté de* 1854, *s'appelait les* Vignes du Seigneur..... *Figurez-vous un personnage portant lunettes, bonne mine,*

mâle encolure, tête posée avec aplomb, menton ras et double, lèvre fine, ferme, prompte à la malice, né à Nantes où son père était libraire. Il fut élevé à Bordeaux, il y fit des études classiques succinctes et fut mis de bonne heure à la pratique, je veux dire au journal, au Courrier de la Gironde. *Solar l'appela à Paris quand il fonda* l'Époque, *cette feuille immense pour le temps. De* l'Époque, *après le naufrage, il fut recueilli au journal* la Presse; *et dès lors on le vit un peu partout; romans, nouvelles, feuilletons de théâtre, articles de critique, il ne se refusa rien. Je ne saurais me flatter de le suivre partout, de l'étudier avec méthode et de l'embrasser tout entier, comme on dit. Ce ne serait pas chose aisée...*

« *Une deuxième et une troisième édition de ses vers ont attesté le succès de Charles Monselet. Dans sa dernière édition, il n'a pas osé tout réimprimer, je le conçois et je le regrette. Mais qui donc l'empêchait de reproduire les Stances à Théophile Gautier? Est-ce parce qu'il a attaqué les disciples, l'école de la couleur? est-ce parce qu'il leur a dit : Ce que vous faites sans le savoir,* c'est du Delille flamboyant? *Bagatelle! il en a dit bien d'autres, et, en général, il ne s'arrête pas à si peu. Ces*

stances, telles quelles, ont une vivacité de ton et d'allure, une familiarité chaude et franche, qui sent la saison des amitiés premières. N'effaçons jamais cela (1). *Je regrette aussi* Une Date, *où perçaient des accents fiers mêlés de dégoût et d'amertume* (2). *Il semble qu'en avançant dans la vie, le poète ait renoncé à souffrir ou qu'il en ait honte; mais à force de renfoncer ses pleurs, on les désaccoutume de naître. Chez Monselet la gaieté, l'observation fine, une sensualité spirituelle, la malice, la bonne humeur, — ce qui faisait le fonds de cette nature française, — ont triomphé.*

« *On remarquera pourtant dans son poème* le Médoc *une veine poétique amoureuse assez délicate, un talent de description harmonieux et nuancé. Voulez-vous, par exemple, une charmante aurore?... (Ici Sainte-Beuve multiplie les tableaux, tels qu'une Soirée d'automne, la Description d'un cuvier, le Spectacle des vendanges, etc., etc.; après quoi, passant aux autres aptitudes de l'auteur, il termine de la sorte :) C'est assez montrer que Monselet a pu être poète; raison et nécessité,*

(1) J'ai rétabli ces stances.

(2) C'est la pièce intitulée aujourd'hui : *Poète famélique*, avec des changements.

il a dû préférer la prose. Sa prose, on le sent en maint endroit, a touché la rose, je veux dire la poésie...

« C. A. SAINTE-BEUVE. »

Dans ces lignes tombées de si haut, on le voit, il y a de quoi motiver une édition définitive des poésies de Charles Monselet.

Elle aura sa place marquée parmi les œuvres des plus charmants esprits de ce temps, les plus enjoués et les plus variés, sans attaches d'écoles ni de théories d'aucune sorte. En promettant de l'augmenter, nous sommes loin de prêter les mains à un mensonge : avec les fruits de son automne l'auteur a grossi son volume, comme on fait d'un panier. Autrefois, il avait une clientèle chez les gourmets littéraires; c'est à cette clientèle, — qu'il espère avoir conservée, — que nous signalons, dans cette seconde partie, les pièces suivantes : Une Chansonnette des rues et des bois, La Semaine sainte à Rome, Ma Nuit de novembre, Inventeurs et Inventés, Sarah aux bains de mer, Ce que l'on boit, *etc., etc...*





PRÉFACE

On m'a demandé, l'autre jour,
Dix lignes de biographie
Au bas de ma photographie :
Le vilain mot! le vilain tour!

Les voici : la ville de Nantes,
A qui je n'en saurais vouloir,
M'a vu naître, sans s'émouvoir
De mes facultés étonnantes.

Et puis, je suis devenu grand.
J'ai, sans paraître téméraire,
Juste la taille militaire;
Mais en largeur c'est différent.

Mon histoire est assez banale,
Car c'est l'histoire de tous ceux
Qui prennent pour la capitale
Un passeport de paresseux.

L'amour m'a touché de son aile
A l'heure ordinaire; et j'ai su

Comme on triomphe d'une « belle »,
Et comme on l'aime — à son insu.

J'aurais pu souffrir davantage;
Mais, de bonne heure, plein d'orgueil,
J'eus toujours le rare courage
De cacher les pleurs de mon œil.

Le principal étant de vivre,
Fidèle au : « Tel père, tel fils »,
Ma ressource devint le livre;
Mon père en vendait; — moi, j'en fis.

Ma verve fut vite étouffée
Sous le journal, rude fardeau;
La servante chassa la fée;
L'article tua le rondeau.

Quinze ans d'un pareil exercice
Ne m'ont laissé que — la malice.
Je suis par la prose envahi;
D'autres disent : — et par l'Aï.

Entre les noms dont se contente
Avec grand'peine maint rimeur,
Il n'en est qu'un seul qui me tente :
Poète de la bonne humeur.

Cela me suffit. Desbarrolle
A lu dans ma main, cet été,
Quatre-vingt-dix ans de gaieté :
Je veux l'en croire sur parole.





LE MÉDOC

POÈME



I

Le pays de Médoc, c'est la verte oasis
Qui s'élève au milieu des landes de Gascogne;
Elle a des bois épais et des étangs fleuris,
Et des nappes de vigne aux sentiers infinis,
Belles à réjouir le poète et l'ivrogne.

Elle repose et tremble entre deux vastes eaux;
L'Océan la dévore, et le fleuve la berce;
La Garonne l'endort au chant de ses roseaux;
De son pied irrité la mer la bouleverse
Et change tous les jours ses dunes en tombeaux.

Le Médoc est charmant, il réjouit la vue:
J'aime ses bourgs ombreux dans l'horizon noyés,
Ses brouillards du matin et ses bas-fonds rayés,
Ses pins toujours tremblants que traverse la nue,

Ses innombrables ceps qui croissent par milliers,
Comme au pays normand font les petits pommiers.
L'âge d'or dans son sein a renoué la trame
Des anciens jours de paix, de labeur et de foi;
Ses clochers ont des sons qui vont remuer l'âme;
On y croit aux sorciers, on adore le roi.
Ce ne sont, au soleil, que joyeuses familles,
Jeunes femmes, enfants, brunes et fortes filles
Dans les sillons rougis suivant les chariots;
Alertes compagnons aiguillonnant l'allure
Des grands bœufs mugissants, qui portent pour parure
Des grappes à leur tête en guise de grelots.
Ce ne sont tous les jours que danses et délires,
Que chansons et refrains s'envolant dans des rires,
Un tableau rencontré de Léopold Robert!

C'est le pays fertile. A l'entour le désert.
A l'entour, l'étendue immobile et brûlante,
La terre qui se tait quand la lumière chante,
Le néant qui fait peur à l'âme et peur aux yeux.
A l'entour, la misère et sa nudité pâle;
Le hâve paysan, frileux et souffreteux,
Hissé sur ses grands bois, avec son chien honteux,
Pourchassant en silence un noir troupeau qui râle;
Le pêcheur dont on voit le pied nu s'essayer
Sur le sable endormi qui peut se réveiller...
Un jour sera, dit-on, où le vieux dieu Neptune
Cessera de briser ses leviers souverains
Et d'ébrécher son sceptre aux cailloux de la dune.
Jadis il a juré, par sa barbe aux longs crins,
Qu'il viendrait engloutir le Médoc, à la lune,
Avec tous ses tritons et ses vassaux marins!

I

Près du fleuve gascon, urne aux ondes moqueuses,
Entre Dignac, Loirac, Queyrac, Seurac, Civrac,
Au milieu des grands crus et des villas fameuses,
S'égare en vingt détours le bourg de Valeyrac.

De loin, on le pressent à ses plaines bénies,
A ses oiseaux bavards, à ses poudreux buissons,
A sa blanche fumée aux torsades bleuies.
C'est ce riant hameau que tous nous connaissons :
Les meules de foin vert à l'horizon groupées,
Les vaches, les canards et les petits garçons;
Des charrettes gisant dans un coin, éclopées;
La place aux huit ormeaux; l'église, vis-à-vis,
Où nous avons, enfants, communié jadis;
Le bois, des deux côtés emprisonnant la vue,
Qui penche, sans un bruit, ses massifs noirs et lourds
Et finit au tournant de la maison prévue,
La maison du berceau qui sait nos heureux jours,
Et les jardins déserts où veillent nos amours

On était en automne, et, par une embellie,
L'aurore se levait, frissonnante et pâlie;
Ses voiles teints de pourpre échappés à ses doigts
Balançaient vaguement, comme une large écume,
Les coteaux d'Orient endormis dans la brume,

Et jetaient cent lueurs aux tuiles des vieux toits.
Tout dans le fond du parc et parmi la grande herbe,
Ils allaient à pas lents, l'un sur l'autre appuyés,
Elle les yeux baissés, lui le regard superbe,
A travers la bruyère et les pavots ployés.
Ses blonds cheveux étaient noués à la Diane,
Un lien de velours en dessinait le tour,
Et leurs anneaux tombant sur sa chair diaphane
Ombrageaient son épaule au limpide contour.
Un ruban qui flottait serrait sa taille fine;
Elle avait mis à nu ses petits bras soyeux;
Et, le long du chemin étroit et sinueux,
Passait et repassait la blanche mousseline,
Entre les arbrisseaux, entre les troncs noueux,
Comme une jeune fée à l'œil qui la devine.
Ces deux amants marchaient et se parlaient si bas
Que les lézards peureux ne s'en détournaient pas;
Coquelicots et lis saluaient leur passage;
Branches de s'agiter; et, du haut du feuillage,
Où d'invisibles nids dérobent leur séjour,
Il leur tombait des chants de bonheur et d'amour!

Mais les parents suivaient. Leur entretien, sans doute,
A ce que je suppose, était moins attachant,
Car ils parlaient très fort, et, d'instant en instant,
Coupaient par les sentiers pour abréger la route.
On devinait soudain, à les apercevoir,
La mère de Lucien et l'oncle de Nicette :
L'une au maintien pieux, toujours vêtue en noir,
Veuve encore attrayante et de mine discrète;
L'autre, obèse et rougeaud, campagnard enrichi,
Façon de Carabas engraissé par l'ennui.

Ces gens-là possédaient une ancienne futaie,
Séparée autrefois par une vive haie
Où s'épanouissait avril à son retour,
Et par où les enfants s'entrevirent un jour.
Ils étaient bien petits, la haie était bien close;
« Les paroles passaient, mais c'était peu de chose[1] ».
Mais au printemps prochain, quand les rayons premiers
Revinrent entr'ouvrir les fleurs fraîches écloses,
O bonheur! leurs deux fronts gagnèrent les rosiers,
Et leur premier baiser s'échangea dans les roses.

Lucien partit un jour, sa mère l'ordonna :
Il allait à Paris terminer ses études;
Que de pleurs, de serments, de gages on donna
De part et d'autre! Adieu nos chères solitudes!
Adieu notre Médoc, notre bonheur ancien!
Nos chiffres enlacés sur l'écorce des chênes!
Adieu, jusques au jour des vendanges prochaines!
Nicette soupira tous les jours. — Et Lucien...?

III

Vingt ans, et voir Paris! Fuir la province aimée,
Cette vieille nourrice au front doux et songeur;
Voir derrière ses pas la porte refermée;
Sentir sécher l'adieu sur sa lèvre embaumée,
Et s'en aller où va tout enfant voyageur!

1 La Fontaine, *Pyrame et Thisbé.*

C'est le destin fatal. — Là-bas est la merveille !
Dit une voix trompeuse à qui l'on tend l'oreille.

Lucien connut Paris : et, comme la plupart,
Il se laissa gagner par de vaines Chimères,
Qui, la perle aux cheveux et la flamme au regard,
S'en vinrent le chercher, un matin qu'à l'écart
Le souvenir faisait ses heures plus amères.
Il ne posa d'abord qu'un pied indifférent
Dans ce monde joyeux qui le trouva de glace ;
Mais bientôt — je ne sais quel charme l'attirant —
Il entra tout entier et demanda sa place.

Et ce fut de ce jour qu'à des épines d'or
Il déchira son cœur et perdit la sagesse ;
Et qu'à ce sol étroit attachant son essor,
Il ne s'occupa plus qu'à vieillir sa jeunesse.

Il connut de ce temps la sottise et les mœurs,
Dépouilla désormais ses anciennes humeurs.
Les femmes de toujours, les folles Cydalises,
Dont les jours ne sont rien qu'un vif enivrement,
Salamandres d'amour, de toute flamme éprises,
Passèrent près de lui dans leur essaim charmant ;
Elles ne mettent plus, ainsi que les marquises,
Ces mouches sur le front qui faisaient l'œil moqueur :
Les mouches d'à présent se portent sur le cœur.
Ce furent celles-là, Lucien, qui te perdirent,
Lorsqu'à ton cou d'enfant elles se suspendirent,
Et que, de tes trésors de tendresse amassés,
Elles t'eurent tout pris, sans t'avoir dit : Assez !
Si bien qu'à la vendange où l'attendait Nicette,

Quand s'en revint Lucien, espéré si longtemps,
Il n'était plus le même, — ô surprise inquiète ! —
Il avait vu Paris, il n'avait plus vingt ans.

IV

Allons, les vendangeurs, la cloche vous appelle !
Debout et travaillez ! c'est l'heure du réveil ;
L'horizon, que sillonne une jeune étincelle,
S'ouvre comme un cratère et vomit un soleil !

Et tous, dans le hangar où le maître les parque,
Comme un bétail grossier sur la paille étendu,
Hommes, femmes, enfants, — sans donner une marque
De mécontentement, de sommeil suspendu, —
Se lèvent pour gagner le pain qui leur est dû.
Ce sont des paysans aux formes athlétiques,
Taillés sur le patron des montagnards antiques,
Avec des nerfs d'acier et des poitrails velus ;
Un sayon en lambeau couvre à peine leur torse ;
Leur chair, comme le buffle, est d'une épaisse écorce,
Et sans crainte de l'air ils pourraient aller nus.

Partons, mes vendangeurs, car le coteau ruisselle ;
Il se dresse éclatant, ses flancs semblent fumer ;
Il gémit sous la vigne : on dirait qu'il recèle
Une haleine puissante et prompte à s'enflammer.
Le cadavre géant de l'antique Cybèle,
Qu'au fond du sol ardent va chercher le rayon,

Se ranime et tressaille; — aux fentes du sillon
On croirait voir percer le bout de sa mamelle.

On part, musique en tête. On gravit le coteau,
On pose un pied glissant sur le sable qui grince;
Puis, à chaque sentier, la troupe se fait mince :
Ceux-ci sur le versant, ceux-là sur le plateau
S'égarent à loisir parmi les feuilles vertes;
La vigne a remué ses branches entr'ouvertes,
Et tous ont disparu comme sous un manteau.

Le bœuf regarde au loin, traînant l'essieu qui crie,
Car la charrette est pleine; et j'entends le bouvier
Traîner ses sabots lourds sur la terre amollie.
Le chien aboie et court; — on arrive au cuvier.

C'est une cave immense, ou plutôt c'est un antre
Où le vin en courroux monte au nez dès qu'on entre,
Courant des piliers noirs au cintre surbaissé,
— Un temple de Bacchus dans le sable enfoncé. —
Comme un chœur de Titans, là sont d'énormes cuves
Où la liqueur mugit comme dans des étuves.
Douze à quinze garçons, du matin jusqu'au soir,
Nu-jambes et nu-pieds, dansent dans le pressoir.
Une étrange vigueur dans leurs veines circule :
On les dirait piqués par une tarentule;
Sous leurs talons nerveux, rouges et ruisselants,
Dans la mare de bois les grappes s'éparpillent;
Les raisins égorgés éclatent et pétillent;
Ils courent éperdus, noyés, demi-saignants;
Toujours monte et descend la brutale cheville,

Le danseur infernal les brise sans les voir,
La grappe aux longs bras nus comme un serpent sautille
La boisson turbulente écume, — tourne, — brille,
Et s'égoutte en chantant au fond du réservoir !

V

On n'avait pas encore atteint ces jours d'octobre
Où de bruit et d'éclat la terre se fait sobre.

La chaleur était grande. Au lit de l'occident
Le soleil retrempait son disque fécondant,
Fier encor, rejetant son manteau par derrière
Sur le seuil, où reluit une pourpre dernière,
— Tête sans diadème et lente à s'effacer ; —
Tandis que, dans un coin du ciel lourd de l'automne,
L'autre roi réveillé, qui murmure et qui tonne,
La foudre se rangeait pour le laisser passer !
La prairie arrêtait ses herbes ondoyantes ;
Immobiles, sans bruit, les vagues haletantes
Brûlaient et flamboyaient à ses derniers rayons ;
Et la vallée aussi, d'arbres échelonnée,
Et de rouges vapeurs comblée et couronnée,
Dressait ses peupliers en muets bataillons ; —
Si qu'un vent étourdi les fouettant de ses ailes
Jaillissaient aussitôt des milliers d'étincelles !

Et le soir s'abaissait. Par la plaine et les monts.
Sous les cieux imprégnés d'une couleur orange,

Il courait en tous lieux une harmonie étrange,
De ces ranz inconnus et doux que nous aimons.
C'étaient des bêlements, des sifflets, des clochettes,
C'étaient des angélus, des grillons, des musettes,
Une hymne sainte et grave, un bruit sévère et lent :
C'était le bruit que fait le jour en s'en allant.

Tout dans le fond du parc, et parmi la grande herbe,
Ils allaient à pas lents, joyeux, — heureux déjà ;
Elle les yeux baissés, lui le regard superbe,
Comme si rien d'amer n'avait passé par là.
Des bonheurs d'autrefois ils renouaient la gerbe.

Comme on se séparait, Lucien saisit soudain
Une main qu'on laissa reposer dans sa main,
Et puis dit, d'un accent que le regard achève :
« Ce soir, près de l'*estey*...[1] » Nicette avait frémi ;
Sa blanche main s'était retirée à demi,
Et, son œil s'entr'ouvrant comme au milieu d'un rêve,
Elle le regarda. Lucien la salua,
Et d'un air Don Juan à grands pas s'éloigna.

Plus tard, si vous eussiez suivi la sombre allée
Vers la pointe du bourg, au fond de la vallée,
Vous eussiez vu sans doute une ancienne maison,
Noirâtre sous le lierre et de chênes voilée ;
Une croix de Saint-Jean orne son vieux blason ;
Elle est haute et bardée en style de prison.
On la dirait déserte. Une seule croisée
Derrière s'ouvre un peu, petite, treillissée,

1 *Estey*, petite rivière, terme du pays.

Des vases sur le bord, penchant sur un bassin.
On entendait alors le son d'un clavecin.
Nicette alla livrer sa tête rose et chaude
Au vent de la croisée, et, le front dans les doigts,
Elle regarda fuir les horizons étroits.
Un ver luisant dardait sa flamme d'émeraude;
Un linot réveillé chantait, fermant les yeux;
Les feuilles bruissaient, les ronces endormies
S'agitaient comme au pas sourd des biches amies.
Sous ces parfums d'amour sa tête s'inclina, —
Quand huit fois lentement la pendule sonna...
Elle eut peur et trembla. La fenêtre fermée,
Elle prit sa mantille et se mit à genoux.
Dans un brun cadre d'or la Vierge bien-aimée
Épanchait sur son front son regard le plus doux.

« Vierge, faut-il aller ce soir au rendez-vous ? »

VI

Sous les sombres tilleuls j'ai vu passer Nicette.
Elle marchait sans bruit et semblait inquiète.
On eût dit que ses pas l'effrayaient, et souvent
Elle se détournait pour écouter le vent.

C'était près de l'étang où se mire, étonnée,
La lune dans les joncs de vapeurs couronnée,
Et qui semble flotter, — fantastique tableau, —
Allongée et plissée à chaque rond de l'eau.

L'heure du rendez-vous était pourtant venue.
Nicette ressentait une peine inconnue,
Et disait fréquemment, cherchant à contenir
Le trouble de son cœur : « Comme il tarde à venir! »

Puis elle s'asseyait au bord d'un banc de pierre;
Et, sa main s'en prenant à des touffes de lierre,
Elle les effeuillait, et d'un pied agité
Les enterrait au fond du gazon argenté.

Lucien n'arrivait pas. « O mon Dieu! disait-elle,
« D'où vient que mon front brûle et que ma foi chancelle?
« Patience! sans doute il n'est pas assez tard.
« Il ignore le mal que me fait son retard. »

Elle essayait alors de chasser sa tristesse.
La nuit versait partout une limpide ivresse,
Et les plantes ouvraient à son tiède baiser
Leur sein d'or où la mouche aime à se reposer.

« C'est étrange pourtant », pensait la jeune fille,
Dont un tressaillement soulevait la mantille;
« La campagne est ce soir si douce à l'entretien,
« Cette nuit est si belle et rayonne si bien!

« C'est qu'il ne m'aime plus; et je suis effacée
« De son cœur à présent comme de sa pensée.
« Notre amour a duré notre enfance, c'est tout;
« Le ciel n'a pas voulu m'entendre jusqu'au bout. »

Et Nicette penchait, entre ses mains voilée,
Sa jeune tête pâle et toute débouclée.

La brise s'en jouait et courait par moment
Sous les sombres tilleuls harmonieusement.

Déjà, bande joyeuse! au bas de la vallée,
Les vendangeurs dansaient sous la treille étoilée.
Mais, traversant les prés, la danse et la chanson
Expiraient auprès d'elle ainsi qu'un faible son.

Pourtant, la pauvre enfant, elle espérait sans cesse.
Comme des diamants tombés dans l'herbe épaisse,
Ses pleurs longtemps tenus se répandaient tout bas,—
Elle attendait toujours. — Lucien ne venait pas.

C'est qu'à l'heure où, cédant à sa pensée indigne,
Il accourait vers elle en traversant la vigne,
Un remords généreux, au détour du chemin,
Comme un ange du ciel l'avait pris par la main.

Tout à coup, du milieu de son insouciance,
S'éleva contre lui sa jeune conscience;
Et, dans la nuit sereine, il se sentit broncher
Lorsqu'il se demanda ce qu'il allait chercher.

Alors il reporta ses regards en arrière;
Sa jeunesse à son cœur remonta tout entière,
Et, retrouvant soudain son amour d'autrefois,
Il s'enfuit en cachant sa tête entre ses doigts.

VII

Un petit cabinet, – nu, — blanc; — une croisée
Ouverte, — un lourd rideau tout trempé de rosée ;
Devant un noir pupitre un jeune homme, — c'est tout.
Au dehors la campagne, et le calme partout.
Il écrit. Un rayon égaré s'éparpille
Dans un coin du plancher dont la poudre scintille;
Une brise suave agite l'air tiédi
Qu'emplit de son bourdon un frelon étourdi.
L'angélus argentin tinte au fond du village;
Dans un arbre, — à côté, — les oiseaux font tapage.

Il écrit. Son front clair est à demi penché,
Comme fait un poète à son livre attaché.
C'est Lucien; il écrit une lettre à Nicette,
Une lettre d'excuse et d'amour, ainsi faite :
« Il faut me pardonner, Nicette. Vois-tu bien,
« Au rendez-vous d'hier comme j'allais me rendre,
« Une voix, qui priait, à moi s'est fait entendre.
« Sais-tu? c'était la voix de ton ange gardien.
« Je n'ai pu résister. C'est parce que je t'aime
« Que je suis, ce soir-là, revenu sur mes pas;
« Cela te semble étrange, et peu croyable même,
« Nicette; mais un jour tu me pardonneras.

« Ce n'est pas tout, non plus. Ton front égal encore
« Qu'ont rarement terni de soucieux instants,

« S'éclaire aux blancs rayons d'une durable aurore ;
« Dans ta jeune pensée il est toujours printemps.
« Néanmoins, tu n'es plus une enfant, ma Nicette.
« La beauté de la femme en tes traits se reflète,
« Et celui qui te voit, beau lis épanoui,
« S'arrête, et bien longtemps te regarde, ébloui.
« Or, moi, je suis jaloux de cette candeur sainte,
« Je veux la préserver de toute sombre atteinte,
« Écarter d'alentour tout symptôme alarmant;
« Car c'est mon bien, d'ailleurs, et je veux constamment
« Garder cette beauté sereine et parfumée
« Que te donna le ciel et que tu m'as donnée... »

Lucien s'interrompit. Le vent frais du matin
Soulevait le rideau qui voilait sa fenêtre.
Les exploits des chasseurs s'entendaient au lointain.
Cramponné par dehors, et regardant en traître,
Se penchait dans la chambre un liseron mutin.

Il reprit : « Maintenant, il faut plus de réserve
« Dans nos mystérieux et tendres rendez-vous,
« — Cela me coûtera — pour que Dieu nous conserve
« Son indulgent regard qui fait les jours plus doux.
« Nicette, il ne faut plus, dans les vastes prairies,
« Ainsi que nous faisions, nous égarer le soir;
« L'heure est trop dangereuse aux vagues rêveries;
« Il ne faut plus aller sur le banc nous asseoir.
« Te souvient-il du jour où, sous l'épais ombrage,
« Nous marchions côte à côte, en chemin attardés ?
« Nous voyant seuls tous deux, un homme du village
« Nous a — se détournant — plusieurs fois regardés.
« Cela te fit monter la rougeur au visage.

« Il ne faut plus rougir, Nicette; et, pour cela,
« Il faut être ma femme; or, mon bonheur est là.

« J'ai voulu te parler de la sorte, Nicette;
« J'ai fini. Mon souci, je l'ai dit tout entier,
« Et j'ai laissé tomber mon cœur sur le papier.
« J'ai l'âme maintenant légère et satisfaite;
« C'est le ciel qui m'a fait cette douce leçon.
« A mes yeux, désormais, la nature est plus belle;
« J'entends passer dans l'air comme un battement d'aile,
« Et l'amour chante en moi sa plus jeune chanson! »

VIII

Dans tous les environs la vendange était faite.
Du bourg de Valeyrac, ce soir, c'était la fête;
Les vendangeurs partaient, on fêtait leur départ.
Adieu, paniers; — dansons et chantons sans retard!

On arrivait déjà d'une lieue à la ronde.
Les hommes avaient mis leur belle veste ronde,
Les femmes avaient mis leur plus rouge jupon;
Et, gravement pimpants et la mine essoufflée,
Ils couraient, car déjà derrière la vallée
On entendait le bruit rauque du violon.

Je ne vous dirai pas — à la façon flamande —
L'enseigne de l'auberge et la folle guirlande

Que l'on avait ce soir appendue au brandon ;
Je ne vous dirai pas les rondes, les quadrilles,
Les buveurs accoudés et les joueurs de quilles;
Je ne vous ferai pas le tour du rigodon.

Ah! parlez-moi plutôt des temps mythologiques
Où le ciel se peuplait de héros et de dieux,
Où le monde passait dans des splendeurs magiques,
Où l'Olympe entr'ouvrait son cycle radieux! —
C'était sur quelque mont solitaire et sauvage,
A l'heure où le soleil déserte le rivage;
On voyait accourir, partis dès le matin,
Les bergers empressés de maint vallon lointain.
Sous l'odorant fardeau des roses d'Idalie
La façade du temple était ensevelie;
Un satyre cornu sculpté sur le fronton,
Aux lèvres un hautbois, riait sous le feston;
Et les nymphes, autour du satyre pressées,
Ployaient sous les raisins leurs têtes renversées.

Est-ce une vision, poète, où sommes-nous ?
Ardente, l'œil pourpré, la bacchanale antique
Se dresse devant moi sous le sacré portique.
Voici le sanctuaire et le peuple à genoux!

Évohé! Évohé! quel feu divin m'embrase!
Je sens bouillir mon front sous l'éclair qui le rase;
Dans le fond de mon sein je sens gronder ma voix :
Le voile de mes yeux se déchire, et je vois!

En marche! promenez devant nous les corbeilles!
Que le son des tambours disperse les abeilles!

Et que l'oiseau qui vient picorer le pépin
S'enfuie au vent bruyant de nos branches de pin!
Mêlons à nos cheveux de douces violettes;
Musiciens, prenez votre casque d'aigrettes,
Et, d'une voix unie au mode lydien,
Dites-nous les exploits de Bacchus l'Indien!
Allez, versez le miel de la muse lyrique,
Ceignons nos ceinturons et dansons la pyrrhique!
Venez, les Égipans, les Faunes des jardins,
Les Satyres barbus avec vos peaux de daims;
Venez, les Chèvre-pieds; accourez, les Bacchides;
Ajustez vos bandeaux, rattachez vos chlamydes;
Et dansons! — Ébranlons sous nos pieds la forêt!
Comme déjà le sol tournoie et disparaît!
L'arbre semble alourdi comme un autre Silène;
Brandissons nos roseaux, dansons à perdre haleine!
De notre cercle immense, ardent à fendre l'air,
Embrassons la forêt de nos anneaux de chair!
Tout fuit autour de nous, mon front vibre et ruisselle,
Dansons! — Hécate luit sur les pâles marais,
Le vent du soir se lève impétueux et frais;
Je vois, je vois là-bas le temple qui chancelle.
Dansons! — Et vous, Cinthie, Euphrosine, Aglaé,
Versez-nous à pleins flots vos brûlantes rasades;
Notre patère est vide; encore, mes Thyades!
Et buvons, et dansons! — Évohé! Évohé!...

IX

Je sais une maison, du côté de Lesparre,
Qu'un fossé seulement de la route sépare.
— On y voit un perron et deux lions devant. —
Seul à la regarder je m'arrêtais souvent;
Elle a ces volets verts que désirait Jean-Jacques,
Et fleurit d'aubépin son grand portail, à Pâques.

Cet enclos printanier, propice aux heureux jours,
Enferme deux époux que vous savez, — madame.
Ils n'ont plus que la joie et le calme dans l'âme,
Et le ciel a béni leurs charmantes amours.
Tout dans le fond du parc et parmi la grande herbe,
Je les ai vus passer, l'un sur l'autre appuyés,
A travers la bruyère et les pavots ployés,
Elle les yeux baissés, lui le regard superbe.
— Un tout petit enfant se jouait à leurs pieds. —
Quand nous voyagerons, l'été prochain peut-être,
Nous passerons par là; car il faut les connaître.

Lucien est un chasseur habile dans son art,
Et puis un agronome. Il a mainte visite
Pour ses beaux dahlias en serre, que l'on cite.
Nul doute qu'on n'en fasse un sous-préfet plus tard.

Nicette a dix-neuf ans, elle est jolie et belle;
J'ai dansé cet hiver une valse avec elle.

Un procureur du roi se montrait assidu
Sur ses pas : — vous pensez si c'était temps perdu !

Mais me voici, je crois, au bout de mon histoire.
Madame, vous avez fait acte méritoire
En l'écoutant ainsi, les pieds sur les chenets,
Comme s'il s'agissait de deux ou trois sonnets.
Aussi, puisqu'à présent vous n'attendez personne,
Restons encore une heure, et souffrez que je sonne,
Afin que vos laquais, en rallumant le feu,
Apportent vos albums sur la table de jeu.
Et puis nous causerons — près de la cheminée
Qui bourdonne en lançant sa flamme mutinée —
De tout ce qui n'est pas sérieux ou profond,
De l'amour toujours jeune et des vers qui se font.

1845-1846.





TUÉ POUR UNE ROSE

DERNIER CONTE ROMANTIQUE



I

Prenez garde, marquise :
Aux portes de l'église
Le diable vous attend ;
Prenez garde, madame,
Car c'est un voleur d'âme
Comme l'on en voit tant.

Sa mine n'est point fière ;
Il n'a point de rapière
Qui batte ses talons ;
Point de folles dentelles
Qui traînent après elles
Les parfums des salons.

Un pourpoint qui se fane,
Noir comme une soutane,
L'habit d'un bachelier;
Et son livre de messe
Qu'il tient avec tristesse
Auprès du bénitier.

Sur ses tempes d'ivoire,
Sa chevelure noire
Se déroule sans art;
Un genou sur la pierre,
Comme un ange en prière,
Il lève son regard.

Rien ne peut le distraire
D'auprès du baptistère,
Ni les fleurs du plafond,
Ni le chant des cantiques,
Ni les douces musiques
Que les sœurs blanches font.

Pourtant, à votre entrée
Bruyante et préparée,
Madame, il s'interrompt;
En frôlant votre frange
Une rougeur étrange
Monte jusqu'à son front.

Pour vous donner l'eau sainte
Il se lève avec crainte,
Gracieux, incertain;

Il sourit, veut et n'ose,
Et d'un bout de doigt rose
Effleure votre main.

II

Madame, il est une heure
Où, dans votre demeure
Qui s'ouvre pour le bal,
Lorsque la valse ondoie
Avec un bruit de soie
Incessamment égal;

Il est une heure, dis-je,
Où votre œil se dirige
Vers le balcon désert;
Où, fuyant l'air qui brûle,
Vous cherchez la pendule
Au milieu du concert.

Cette atmosphère ardente,
Cette flamme abondante,
Cet éclat dans la nuit,
Ces fleurs que l'on prodigue,
Tout cela vous fatigue
Et vous remplit d'ennui

Et vous prêtez l'oreille,
Car — soudaine merveille —
On entend au lointain
Comme un bruit de guitare,
Qui passe et qui s'égare,
Et dont le chant s'éteint...

Alors, à la croisée
Nonchalamment posée,
— Le voile soulevé, —
De votre main gantée
Une rose jetée
Tombe sur le pavé.

Au détour de la rue,
Vision apparue,
Tout à coup et sans bruit,
Du pilier qui le cache,
Un homme se détache,
La ramasse et s'enfuit.

III

« Holà ! mon jeune maître,
« Vous plairait-il peut-être
« De me faire l'honneur
« De croiser la rapière,
« Si vous n'avez à faire
« Qu'à baiser cette fleur ?

« Près l'hôtel de ma femme
« J'ai pour vous une lame,
« Vrai joujou de muguet,
« Qui s'usait sur les pierres,
« Depuis trois nuits entières
« Qu'ici je fais le guet.

« Mon jeune maître, en garde!
« La lune nous regarde
« Avec des yeux tremblants... »
Mais l'amoureux s'arrête
Et détourne la tête :
« Horreur! des cheveux blancs! »

« — Est-ce le réverbère
« Qui vous jette en arrière
« Et fait votre stupeur?
« Ah! dit-il, je devine :
« Visez à la poitrine,
« Si le front vous fait peur! »

Et le combat s'engage
Furieux, plein de rage;
Et l'on ne voit bientôt
Que deux éclairs, — deux lames,
Deux prunelles, — deux flammes,
Deux souffles, — pas un mot;

Deux masses qui s'évitent,
Deux poignets qui s'agitent,
Dont l'un plonge — et revient!

Puis une chute lourde,
Une prière sourde,
Du sang, — un cri, — puis rien...

IV

Seul, au coin d'une borne,
Don Juan, pâle et morne,
Demeure jusqu'au jour.
Son jeune cœur se navre :
C'est son premier cadavre,
C'est son premier amour.

ENVOI

A vous ces vers, madame;
C'est bien frivole, dame!
Mais je les fis pour vous.
Les chansons et les roses,
Ce sont là de ces choses
Qu'on accepte de tous.

C'est un conte d'Espagne,
Qu'à travers la campagne,
Un soir du mois de mai,
Près de votre charmille,
En strophes de Castille
J'ai doucement rimé.

Vous trouverez sans doute,
Si votre esprit l'écoute,
Ce poème bien vieux.
Mais, je m'en vais vous dire,
C'est un dernier sourire
A des jours plus heureux.

Ce sont des bagatelles,
De poudreuses dentelles,
Des haillons éclatants,
Des rimes espagnoles,
Enfin des choses folles,
Des choses de vingt ans !

Mais c'est notre jeunesse,
C'est notre heure d'ivresse ;
Et, dans son nom moqueur,
Ce Don Juan résume
Tous nos rêves de plume,
Tous nos rêves de cœur.

Ah ! comme je regrette
Ce beau temps du poète,
Où je crois voir encor,
Comme un conte d'Asie,
Passer la Fantaisie
En manteau brodé d'or !

On avait des alcades
Alors, — des sérénades,
Des perles et du fard,

De belles nuits de joie,
Et des pourpoints de soie
Crevés par le poignard !

On avait des gambades,
Des sauts, des pasquinades,
Des lazzi de tréteau,
Mainte et mainte fadaise
A faire pâmer d'aise
Il Bambocciato !

Autre temps, autre mode;
Hélas ! le conte et l'ode
N'ont plus rien que d'urbain.
Pleurons ! Adieu, moustaches !
Éperons et panaches,
Retournez chez Babin !

Voilà pourquoi, madame,
Vous me surprîtes, l'âme
Rêveuse, l'autre soir,
Devant des castagnettes
Sur ma table muettes,
Auprès d'un masque noir.

1845.





MUEZZIN

I

Ce matin, penché seul à ma fenêtre,
L'ombre autour de moi pleine de rumeurs,
Triste, j'attendais le jour à paraître,
L'œil à l'orient aux roses lueurs.

La nuit s'enfuyait, honteuse et surprise;
Le ciel éteignait ses pâles regards;
Et, des noirs buissons qu'agitait la brise,
Pensif, j'écoutais les souffles épars.

Mais quand je sentis, ployé sous l'extase,
De lumière et d'or mon front inondé,
Tandis que, partout, comme l'eau d'un vase,
Le jour ruisselait du ciel débordé:

Quand les peupliers et quand la prairie
Avec le ruisseau chantèrent en chœur,
Quand je vis briller les fils de Marie,
Je sentis la paix monter à mon cœur.

Mille oiseaux jasaient, je me sentais vivre;
D'un chaste bonheur mon cœur se berçait;
Et c'était pour moi, qui d'un rien m'enivre,
Comme un frais bonjour que Dieu m'adressait.

II

Et voyant ainsi le ciel me sourire,
Pour que votre esprit ne fût pas jaloux,
A mon tour aussi j'ai voulu vous dire
Que le ciel s'était levé bleu sur vous.

Car peut-être alors, belle paresseuse,
Les volets fermés à l'éclat des cieux,
Vous pensiez — souvent l'aurore est berceuse —
A tout ce qui fait le front soucieux.

Vous pensiez aux jours de courte durée,
Qui laissent en nous si longs souvenirs,
A l'espoir qui passe en robe dorée,
Haillons rattachés avec des saphirs !

Vous pensiez sans doute à tout ce qu'emporte
L'ombre qui décroît, voile replié,
Au rayon qui vient quand la fleur est morte,
Au malheur qui fuit sans être oublié.

Vous pensiez, tendant l'oreille aux mensonges
Qu'à votre chevet souffle le sommeil,
Qu'il valait bien mieux poursuivre des songes,
Que de tant hâter l'heure du réveil ;

Que, peut-être, hélas ! le jour qui va luire
Sera triste, et noir, et plein de courroux ;
Et voilà pourquoi j'ai voulu vous dire
Que le ciel s'était levé bleu sur nous.

1844.





LE MUSICIEN

POÈME



I

Dans un quartier extrêmement tranquille,
Au bord de l'eau, près de Saint-Louis en l'Ile,
Est, au cinquième, un pauvre appartement
Par le soleil visité rarement.
Rien n'est moins gai que ce froid domicile :
Le plancher ploie, et le plafond jauni
A des soupirs de vieillesse et d'ennui.
Là, chaque meuble est d'une étrange mode,
D'un siècle éteint pâle et soigneux reflet :
Boule a fourni l'armoire et la commode,
Le Directoire a sculpté le buffet.
Sur le foyer, un miroir de Venise
S'incline encore, à demi détamé,

Devant l'œil bleu d'une ombre de marquise
Qui lui sourit dans son cadre enfumé.

Vers la croisée, au fond d'une bergère,
— Matin et soir, — à l'ombre du rideau,
Est un vieillard qui, d'une main légère,
A son archet fait chanter un rondeau.
Il est petit, de mine guillerette;
Son œil tremblote, — et sa jambe maigrette
Bat la mesure avec précision.
Toute son âme est dans son violon.
Un vieil habit fait d'une étoffe bleue
Grimpe au sommet de son chef dépouillé;
Sur son collet trotte une mince queue
Dans un ruban, lézard entortillé.
Quatre-vingts ans ont rendu respectable
Aux yeux de tous ce pauvre et frêle corps,
D'où la pensée à jamais regrettable
Fuit chaque jour en plus faibles accords.

Un peu plus loin est assise sa fille,
— Vieille déjà, — qui travaille à l'aiguille...

Monsieur Médard est de l'ancien parti
Contre Mozart, Gluck *e tutti quanti;*
L'art actuel n'a plus rien qui l'inspire;
Et quand Paris court à Donizetti,
Son violon se plaît seul à redire
Les airs charmants d'*Azor* et de *Zémire*.
Il a gardé son culte tout entier
Aux souvenirs du beau siècle dernier;
Et le plaisir dans ses rides se joue
Quand, chevrotant un morceau du *Devin*,

Il se souvient qu'à cet endroit divin
Le grand Rousseau l'a tapé sur la joue. —
Dans ce temps-là, monsieur Médard était
Jeune et fringant, il courait les ruelles.
De l'Opéra, que sans cesse il hantait,
Mieux que personne il savait les nouvelles ;
S'il voulait bien, que ne dirait-il pas?
Combien de fois pour mainte peccadille
Il a risqué d'aller à la Bastille !
Il disputa, raconte-t-il tout bas,
Un mois entier le cœur d'une chanteuse
A certain duc de maison vaniteuse ; —
Et c'étaient là de ses moindres ébats !

Ce n'était rien pourtant qu'un pauvre diable,
Léger vêtu, qui courait le cachet;
Mais il avait un esprit agréable,
Vingt ans à peine, une mise sortable,
L'œil bien fendu, — puis un bon coup d'archet.
Plus tard, d'ailleurs, il le fit reconnaître :
Son coup d'essai valut un coup de maître.
Il débuta, je crois, dans *le Huron*,
— Pièce en couplets, fort médiocre en somme, —
Par un duo pour flûte et violon,
Qui lui valut, grâce à monsieur Anseaume,
D'être placé dans les *premiers dessus*,
Près du souffleur, au pied de mille écus.

Ce fut alors qu'il épousa sa femme.
Son souvenir lui déchire encor l'âme.
Lui, dont le cœur avait souvent battu,
N'avait jamais osé rêver de vierge

Plus rayonnante en sa jeune vertu.
Elle tenait une petite auberge.
— Avez-vous vu qu'au seuil d'un cabaret
Jamais minois fripon et vin clairet
Dans aucun temps, dans aucune patrie,
Aient laissé froid un fils de Polymnie?
Notre Médard était trop de son temps
Pour dédaigner alors un tel usage :
Chaque bouchon recevait son hommage,
Mais celui-ci rendit ses goûts constants.
On l'y voyait, du soir jusqu'à l'aurore,
Venir gaiement s'accouder, verre en main,
Pour revenir le lendemain encore,
Plus altéré d'amour et de bon vin.
Il l'épousa. — Quarante-cinq années
D'un doux bonheur qui leur furent données
Rouvrent toujours dans le cœur du vieillard
L'amer regret de l'éternel départ.

Ils habitaient tous deux cette chambrette,
Quand de Feydeau l'insolent directeur
Lui fit savoir, comme grande faveur,
Qu'on l'admettait à prendre sa retraite.
Il en tomba malade. Son orgueil
Contre un tel coup se trouva sans défense;
Mais il jura de venger cette offense,
Dût Apollon couvrir son front de deuil. —
Il fut longtemps pensif, acariâtre;
Puis, un matin, pour punir son pays,
Il s'engagea dans un petit théâtre
De pantomime, au faubourg Saint-Denis.

Mais l'énergie en lui s'était usée :
De son talent aucun ne s'aperçut;
Et quand sa femme en ce temps-là mourut,
Il s'en revint, l'âme à demi brisée,
Finir sa vie où son cœur la connut.

C'est dans ces lieux — où veille son histoire
En riens charmants inscrits dans mille endroits —
Qu'il a vécu, recueillant sa mémoire,
Entre ces murs aujourd'hui gris et froids,
Tristes de tout le bonheur d'autrefois.
Sa fille coud; — lui fredonne à voix basse,
Ou quelquefois, abandonnant sa place,
Il va chercher, de l'air le plus discret,
Un vieux cahier dans un tiroir secret.
Il en essuie avec soin la poussière,
Avec transport son œil le considère;
Car c'est son œuvre à lui, — son opéra!
Dans tous les temps il en a fait mystère;
Après sa mort seulement on l'aura.
C'est là dedans qu'il a mis son génie,
Qu'il a versé sa joie et son regret;
Il l'a refait quatre fois. Le sujet
En est tiré de la mythologie.
— Aussi faut-il le voir en cet instant,
La main tremblante et le cœur palpitant;
Comme il le tient de peur qu'on ne l'emporte
Pour un voleur lui-même on le prendrait.
D'un pied furtif il va fermer la porte,
Et, revenant près de son chevalet,
Sur son archet il pose la sourdine,
De peur — qui sait? — qu'une oreille voisine,

En entendant ces chants venus des cieux,
Ne lui dérobe un bien si précieux!
Ah! ces jours-là, ce sont ses jours de fête!
Monsieur Médard alors n'a plus sa tête;
Et, qu'en passant monte l'après-midi
Un de ces vieux d'humeur encor follette,
Par le soleil de printemps dégourdi,
En route, allons, — et vive la goguette!
Tous deux s'en vont, l'un sur l'autre appuyés,
Guignant de l'œil la blonde et la brunette,
Cahin-caha, souriants et ployés,
S'entretenant de choses d'amourette.
A la barrière, aux *Amis du Printemps*,
Quand vient le soir, attablés sous la treille,
Chacun demande à la dive bouteille
Une heure encor des rêves de vingt ans.
On cause, on jase, on dit ses escapades;
On se demande avec étonnement
Où sont allés les anciens camarades,
Et l'on se tait mélancoliquement.
Puis vient la nuit tendre ses sombres voiles,
Avec le vent qui souffle aux alentours.
Il faut partir; on sent ses pas moins lourds,
Et l'on revient aux premières étoiles,
En chantonnant tout le long des faubourgs
Quelque refrain égrillard des vieux jours.

Mais en voyant de loin poindre son gîte,
Monsieur Médard sent la peur qui l'agite.
Il se souvient que sa fille l'attend,
Et que sans doute au logis, en rentrant,
Il va trouver un œil froid et sévère,

Comme jadis était l'œil de sa mère.
En y songeant, son pas devient plus lent ;
Près d'arriver, il regarde, il hésite...
Timidement il monte les degrés.
Pauvre vieillard ! ses pas mal assurés
Certainement vont le trahir bien vite.
« Bonsoir, ma fille ! » et, se sentant broncher,
En l'embrassant monsieur Médard évite
De rencontrer ce regard qui s'irrite,
Et, tout honteux, il s'en va se coucher.

I

Sa fille est tout le portrait de sa mère,
Sauf qu'en naissant la grêle la marqua.
Le ciel lui fit une existence amère,
Et la tristesse à son cœur s'attaqua.
Elle n'a point connu dans son jeune âge
Les doux instants de rêve et de loisir ;
Jamais l'amour à son pâle visage
N'a fait monter la flamme du désir ;
Jamais le soir, une heure à sa croisée
Ne la surprit, la tête dans la main,
A regarder, pensive sans pensée,
Monter la lune au firmament serein.

Comme une fleur qu'un coup de vent déchire
Dès son aurore, au bord du rameau vert,
Elle a perdu tout charme et tout sourire;
Son cœur n'est plus qu'un calice désert.
Dieu la conquit à lui dès son enfance
Et lui ferma tout terrestre bonheur;
En l'autre vie est sa seule espérance,
Et dans l'attente elle apaise son cœur.
Un voile noir couvre son front austère;
Avec orgueil portant le célibat,
Elle promène, aussi sage que fière,
Ses quarante ans de vertu sans combat.

Patiemment, dans cette solitude,
Ses jours pieux s'écoulent. Après Dieu,
Son pauvre père est la seule habitude
Qui la fait vivre et la distrait un peu.

C'était au mois d'octobre ou de novembre :
Monsieur Médard avait quitté sa chambre,
Et lentement, sur la fin d'un beau jour,
Ils respiraient le frais au Luxembourg.
Le bon vieillard, qui la croit jeune et belle,
Car à présent sa mémoire chancelle,
Tout en marchant, vint à lui conseiller,
Se faisant vieux, lui, de se marier :
« Vois, disait-il, si la Parque cruelle
« De mes instants tranchait soudain le fil,
« Ma pauvre enfant, où ton pas irait-il? »
Puis il se tut. La nuit était muette;
Par intervalle on surprenait le vent
Qui se plaignait comme une âme inquiète.

La pauvre fille avait baissé la tête
Et murmuré ces deux mots : « Au couvent.. »
En ce moment, amoureuses rafales,
On entendit chanter quelques passants.
C'étaient des traits, des cadences finales.
Monsieur Médard sentit à leurs accents
Se réveiller ses haines musicales.
Il tressaillit, — et, comprimant le bras
De sa compagne, il redoubla le pas.
Du Luxemourg au plus vite ils sortirent,
Et dans la nuit leurs ombres se perdirent...

1845.





PAR LA POSTE

A Madame X.

Vous m'avez demandé des vers. – Je le veux bien ;
Ceux-là, je vous promets, ne me coûteront rien.
J'ouvre pour vous mon cœur, et je le laisse dire :
C'est un pauvre bavard qui vous fera sourire.

Quand vous l'écouterez, je serai loin de vous,
Au milieu des chemins.—Quand nous reverrons-nous ?
Je pars; et malgré moi j'ai retourné la tête
Vers la petite rue où vous m'avez fait fête.

C'était en juin; — j'allais cherchant le numéro,
Quand j'entendis soudain le son du piano.
Je frappai. Votre sœur accourut, grave et tendre,
Et me dit : « Taisez-vous, nous allons la surprendre. »

Ah! ce bonheur facile et charmant entre tous
A trop vite passé. Maintenant c'est la peine.
J'aurais voulu rester encore une semaine.
Demain sera bien triste, hier était si doux!

Là-bas où je m'en vais la lutte sera forte;
Chaque jour se succède amenant son danger;
Et quand je reviendrai frapper à votre porte,
Peut-être direz-vous : « Quel est cet étranger ? »

La vie aura sur moi laissé tomber sa neige;
Mon œil aura perdu de sa jeune clarté.
Qu'aura-t-on fait de moi dans dix ans? Que serai-je?
Rêveur, rimeur, — ainsi que j'ai toujours été.

Alors, au souvenir de bien des choses folles,
Mélancoliquement tous deux nous sourirons,
Et tous les deux aussi nous nous rappellerons
Des lambeaux de jeunesse et de vagues paroles.

Si j'allais affecter un visage moqueur,
N'y croyez pas au moins; la paupière mouillée
Trahira sûrement quelque larme oubliée,
Larme lente à tarir et qui monte du cœur!

Vous, demeurée au seuil, toujours simple et fidèle,
Je vous retrouverai, pauvre front incliné,
Auprès de votre fille, à treize ans déjà belle,
Qui lèvera sur moi son regard étonné.

Et si cet ange brun que votre lèvre effleure
Vient à vous demander, rougissante à demi :
« Quel est donc ce monsieur qui sourit et qui pleure ? »
En la baisant au front, dites : « C'est un ami. »

Et vous aurez dit vrai. Depuis bien des années,
J'ai suivi pas à pas vos jeunes destinées;

D'abord triste, mais calme, et bientôt m'affligeant,
Côtoyant votre vie à distance, et songeant...

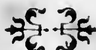
Dieu vous a fait le cœur d'une bonne personne,
Un esprit juste et doux dont chacun est charmé,
Un regard attendri dans un œil qui rayonne,
Une pensée en fleur comme un arbre de mai.

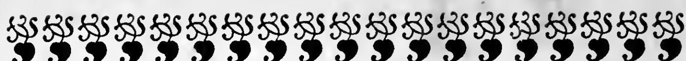
Vous avez le front pur et l'âme généreuse ;
Et cet orgueil muet où la haine s'endort.
Les belles qualités pour être malheureuse !
Et comme je vous plains, jeune femme au cœur d'or !

Souffrez donc, puisque c'est la loi funeste et sainte ;
Mais répétez, à l'heure où l'on se sent trop las :
« Il est quelqu'un qui prend la moitié de ma plainte. »
Et pensez quelquefois à ceux qui sont là-bas.

Et si plus tard, au fond d'un meuble qu'on remue,
Vous retrouvez ceci, lettre en forme de chant,
Vous vous direz, peut-être, et malgré vous émue :
« Celui qui fit ces vers n'était pas un méchant. »

1849.





ODE A L'IVRESSE

Ivresse chaude et forte
A qui j'ouvre ma porte
Les jours de désespoir,
Ivresse, viens ce soir!

Viens, éclate et flamboie!
Ivresse, sois ma joie!
Apaise à flots pressants
La soif de tous mes sens!

Viens, nous irons, ma chère,
Voir sous le réverbère
Les ivrognes ronflants
Et rouges de vins blancs;

Et ces fakirs des halles,
Qui rêvent sur les dalles
D'un cabaret impur,
Les yeux fixés au mur.

Sur le seuil des tavernes,
Trébuchants, les yeux ternes,
Ta bouche me dira
Hoffmann et Lantara.

Quelle forme enchantée,
Courtisane protée,
Quel costume impromptu
Pour moi vêtiras-tu ?

Auras-tu robe blanche,
Col étroit, lourde hanche,
Et, champagne engageant,
La couronne d'argent ?

Seras-tu la coquine
Et svelte médocquine,
Qu'on boit à petit feu,
Fille de Richelieu ?

Ou la Flamande épaisse,
Honneur de la kermesse,
Dont Brauwer le fripon
Tracasse le jupon ?

Terrible ou caressante,
Pâlie ou rougissante,
Au diable l'embarras !
Viens comme tu voudras.

Viens, pourvu que je voie,
Vieille fille de joie,

Étinceler encor
L'eau-de-vie aux yeux d'or,

Sans voile, sans agrafe,
Toute nue, en carafe,
Eclair emprisonné
Sous le cristal orné !

Viens, je suis ton poète !
Avant que je te jette
Mes bras autour du cou,
Va mettre le verrou.

Est-ce que tu me boudes ?
Pose là tes deux coudes,
Et, pendant que je bois,
Parle-moi d'autrefois.

Te souvient-il, drôlesse,
De ma grande tristesse,
Et des pleurs insensés
Que nous avons versés ?

Heures trop tôt flambées !
Grosses larmes tombées !
Fureurs sous les balcons !
Délires sans flacons !

Bah ! si je vous regrette,
C'est peut-être en poète,
Et peut-être ai-je tort
De croire mon cœur mort.

L'amour! je le retrouve,
Chaud comme sang de louve,
Au fond du verre ardent
Qui grince sous ma dent!

Mettre, ô folle merveille!
Des baisers en bouteille,
Et, comme une liqueur,
Boire à longs traits son cœur!

Aussi bien, ma maîtresse,
C'est toi, toi seul, Ivresse!
Et, dans tes bras de feu,
A tout j'ai dit adieu.

Viens, les coupes sont prêtes,
Madère des tempêtes!
Toi, gin qui fais les fous,
Et vin à quatre sous!

Viens, il me faut la lutte
Sous la table en culbute,
Tous deux à bras-le-corps,
Et les yeux en dehors!

Les bouteilles qu'on casse,
Les chaises que ramasse
Le timide hôtelier
Tordant son tablier;

Les coups, et puis la garde
Et le sang qu'on regarde

Couler stupidement
Sur le plancher fumant...

Prends toute ma tendresse;
Je t'appartiens, Ivresse;
Maintenant c'est ton tour,
Et que meure l'Amour!

Meurs, toi qui fus mon maître,
Meurs deux fois; — et peut-être
Qu'un jour, en frappant là,
Plus rien ne répondra!





DUMAS DE LA PAILLETERIE

Scudéry n'est pas mort. — Plus d'un ont ramassé,
Dans l'arsenal poudreux des romans du passé,
Sa plume enguirlandée avec sa Balisarde
Et coiffé les grands airs du seigneur de la Garde.
Au seuil du feuilleton campés en ce moment,
Sans cesse, — le plumet incliné fièrement,
Ces hidalgos lettrés, dans les hautes gazettes,
Font un vacarme affreux de leur style à rosettes,
Et jettent sans façon aux lecteurs étonnés
Leur phébus à la tête — et leur manchette au nez.

Scudéry n'est pas mort. — Dans un hôtel, que garde
Un suisse véridique avec sa hallebarde,
Il rhabille de neuf les héros de Cyrus,
Mandane, Polexandre, Arbate, Darius.
Il leur fait déposer leur perruque rougie,
Et, bien débarbouillés de leur mythologie,
Selon le goût du jour, il les sert de nouveau
Dans un roman — de vingt ou trente in-octavo —
Où, comme au temps jadis, merveilles sans égales,
Les palais redorés regorgent d'astragales !

C'est toujours ce poète amoureux du galon,
Noir par le bout des doigts et rouge du talon.
Pour suffire à sa vie en éclat dépensée,
Il s'occupe sans trêve à traire sa pensée,
Et, brochant nuit et jour des ouvrages nouveaux,
Laisse bien loin Hercule et ses douze travaux.
Puis, lorsque c'est trop peu des livres à la rame,
Il s'en va demander le reste au mélodrame;
Et, jetant sur le dogue une peau de lion,
Il lui fait en gros sous suer un million.

« Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume
Peut sans peine en un mois enfanter un volume. »
— Ainsi parlait Boileau. — Qu'est-ce donc qu'il dirait,
Le cher homme, aujourd'hui? Comme il s'étonnerait
De voir en plein Paris les éditeurs-libraires
Pourchasser le troupeau des forçats littéraires
Et leur faire traîner, en dépit du haro,
Le boulet de la *suite au prochain numéro.*
Un chef-d'œuvre par jour! — Ah! pauvre vieux critique,
Dors bien dans le tombeau de ton volume unique!

Monsieur de Scudéry n'a plus cette douceur
De pouvoir emprunter la plume d'une sœur;
Mais, quoiqu'il en gémisse, on lui sait en revanche,
Une collection de scribes, — plein sa manche;
Ils sont les grossoyeurs de besogne, qui font,
Sur sa toile en papier, le ciel ou le plafond,
Posent les tapis neufs, et sèment avec grâce
Des fleurs sur le chemin du héros quand il passe;
Ou, devant un sofa, perruquiers de boudoir,
Peignent les blonds cheveux de l'amante au miroir.

Il a, grâce au faux goût où notre siècle vogue,
Cette gloire de stras qu'on appelle la vogue,
Et, bien mieux qu'autrefois, les Barbins empressés,
Ouvrent leur coffre-fort à ses bras retroussés.
Tant d'or mélodieux rend sourd à la critique! —
C'est si doux de jouer au géant poétique,
De se donner les airs d'un colosse, d'un roi,
De dire : Le théâtre et le roman, c'est moi!
Et de voir, à travers ses jambes écartées,
Passer de ses rivaux les flottes démâtées !

Monsieur de Scudéry promène maintenant
Du levant au couchant son faste impertinent.
Titres, broches de croix, maitresses, équipages,
Tout abonde chez lui; — marquis, il a des pages.
Il fait par les faubourgs, gentilhomme arrogant,
Jaillir sa fantaisie en jet extravagant;
Corneille passerait à pied, en cape grise,
Poète marguillier revenant de l'église,
Que, poussant son carrosse à travers le ruisseau,
Il éclabousserait le Romain en manteau.

Car c'est là son caprice, exubérant, immense,
D'illuminer ainsi sa fougueuse existence,
De passer au milieu d'un vivat éclatant,
Comme un César, — ou comme un vendeur d'orviétan,
Et quand il a fini d'improviser un livre,
De se jeter au sein de la foule et d'y vivre
Ardemment, les deux bras ouverts à tout plaisir,
De donner sans relâche à boire à son désir;
Sans craindre, — ayant laissé sa muse sur la porte,
— De la trouver, un soir d'hiver, glacée et morte.

Monsieur de Scudéry ne se contente pas
D'écrire des romans dont on fait un grand cas,
Mais il en joue encore avec quelque avantage,
Dont la ville et la cour s'amusent davantage.
C'est un bouffon charmant, d'esprit napolitain,
Fameux dans le tragi-comique, un Mezzetin,
Qui tient de ses héros l'amour de l'équipée,
La verve d'Italie et les grands coups d'épée,
Et qui, lorsqu'il se trouve à court de ducatons,
S'exploite galamment lui-même en feuilletons.

L'an dernier, — par exemple, — un matin qu'à sa vitre
Il parcourait de l'œil, chapitre par chapitre,
L'été qui flamboyait, l'été blond et vermeil,
— Radieux feuilleton signé par le soleil! —
Comme Sterne, l'esprit rêvant à l'aventure,
Il se mit en campagne et partit en voiture.
Au retour, longuement, il nous raconta tout;
Aimez-vous les brigands? Il en fourrait partout.
Heureux homme! — Ce fut un merveilleux voyage:
Il vit Châtellerault, Pampelune et le Tage.

Eh! monseigneur l'auteur d'*Alaric*, — écoutez:
Votre génie est grand; et, par bien des côtés,
Même sous le boisseau grossier qui le recèle,
Votre cœur encor chaud garde quelque étincelle.
Au fond de ces feuillets dispersés, qu'aux bourgeois
Vous jetez chaque jour, — on ramasse parfois
Une noble pensée, une image splendide!
Mais ce louis d'or tombé vous laisse plus sordide,
Et moi qui, si puissant autrefois vous rêvais,
Je vous le dis, monsieur, c'est un métier mauvais.

Il faut qu'on vous ait peint sans doute le poète
Comme l'homme du bruit, du luxe, de la fête,
Le convive obligé de l'orgie et du bal,
Comme un masque pour qui c'est toujours carnaval.
— C'est cela, n'est-ce pas? — On vous aura fait croire
Que c'était bon à lui de jouer et de boire;
Et l'on vous aura dit, alors que vous aviez
Les coudes sur la table, un soir que vous rêviez :
— Écris, écris, enfant! afin de pouvoir prendre
Bientôt ta large part des voluptés à vendre!

Cette part, vous l'avez prise. Soyez content.
Mais ne demandez pas le respect éclatant.
La jeunesse qui vient et s'éclaire en silence
Ne vous a jamais dû rien — que son indigence.
Il se peut qu'elle soit (vous le dites tout bas)
Impuissante, peut-être, — imbécile, non pas!
Elle vous voit finir, vous qui la voyez poindre;
Elle sait que demain votre nom va rejoindre
Ces autres vieux grands noms : — Hélas! qu'en reste-t-il?
Arnaud de Baculard et Ducray-Duminil.

Non, la muse n'est pas ce que vous l'avez faite;
J'en réponds. Dans le fond c'est une fille honnête.
Quitte, ma pauvre enfant, tes falbalas souillés,
Princesse de la rue en escarpins mouillés;
Ne fais pas plus longtemps métier de courtisane,
C'est un métier honteux où toute âme se fane;
Et, pour un peu d'argent dans le creux de ta main,
Un ruban dont le ciel déjeunera demain,
Des gazes, un collier, moins encore, — que sais-je?
Ne livre pas à tous tes deux beaux seins de neige!

Muse, défais et jette encore ces linons;
Redeviens simplement belle fille en jupons!
Sauve-toi, les pieds nus. Je sais plus d'un poète
Qui baisera tes pieds et qui te fera fête.
Le grenier logera tes radieux vingt ans;
Tant mieux! Et si plus tard, un matin de printemps,
Celui qui t'a jadis tant frappée et battue,
A ta fenêtre en fleurs t'aperçoit de la rue
Et cherche à t'appeler, après t'avoir souri,
Tu diras : — Grand merci, monsieur de Scudéry!

1846.





LE RAT

La semaine dernière, à travers mon monocle,
Étant à l'Opéra,
— Mignonne statuette enlevée à son socle, —
Je vis passer un rat;

Mais un rat, sur ma foi, d'une allure divine,
Un rat fluet, coquin;
Bouche-fleur, perles-dents, avec des pieds de Chine
Et l'œil américain.

Des quinquets de la rampe où je voyais reluire
Les coins d'or de ses bas,
Elle jetait à tous un agaçant sourire
Entre deux entrechats.

Ses bras nus paraissaient appeler des caresses,
Arrondis ou tombants,
Tandis que sur son dos battaient deux folles tresses
Et deux nœuds de rubans.

Pas vingt ans! — Et déjà, ses ennuis, ses caprices,
Qui pourrait les compter?
Et combien t'ont donné, petit rat de coulisses,
Leur cœur à grignoter?





DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Comment vous portez-vous, adorable Éliante ?
Sur la pointe du pied j'entre en votre boudoir :
C'est l'heure du lever, midi, l'heure élégante ;
Phébus cligne aux volets et demande à vous voir.

Au bord de l'oreiller où votre tête glisse,
Gageons que la rosée aura, sur votre teint,
En passant, secoué son bouquet de narcisse
Encore tout trempé des perles du matin.

Ne vous étonnez pas si, dans votre ruelle,
Comme faisaient jadis les abbés-papillons,
Je viens, gazette en main, vous dire la nouvelle,
Et sur votre guitare accorder mes flonflons.

Sur ce tabouret-là souffrez que je m'assoie ;
Je détournerai l'œil autant que vous voudrez,
Et vous ferai passer votre mule de soie
Entre les deux rideaux, quand vous vous chausserez.





LE PARESSEUX

Le soir vient; le bruit de l'enclume
Va s'éteindre dans un moment;
Le chœur des marmots dans la brume
Se débat plus confusément.
A mon pas relevant la tête,
Grogne un chien fidèle et crasseux;
Va, ce n'est rien, ma bonne bête,
Rien que le pas d'un paresseux.

Je m'arrête auprès d'une ferme;
La chandelle vient d'y briller.
Aux fentes des volets qu'on ferme
Je vois les apprêts du foyer.
Sur la table la ménagère
Pose le cidre aux flots mousseux.
Honnêtes gens, paix et prière!
Laissez passer un paresseux.

L'ouvrier dont la tâche est faite;
Sourit aux siens d'un air doux;
De sa femme il penche la tête,
Il prend l'enfant sur ses genoux.
Sueurs du front, gloires de l'âme!
Hélas! je ne suis pas de ceux
Qui savent nourrir une femme.
Laissez passer un paresseux!

Adieu! je ne suis pas des vôtres,
Je n'ai pas d'outils dans les mains;
De mes stériles patenôtres
Je fatigue en vain les chemins.
Errant, j'ai laissé passer l'heure,
Poursuivant un métier chanceux.
Aimez, travaillez, moi je pleure;
Laissez passer un paresseux.

Allons, remettons-nous en route,
Puisqu'aucun bonheur ne m'est dû.
Tout dans cette nuit qui m'écoute
Dit à mon regret : Temps perdu !
Honte sur moi si je succombe!
Ces gens, ils peuvent mourir, eux.
Mais moi, je volerais ma tombe!...
Laissez partir un paresseux.

Écrit dans un faubourg de Nantes.





TRAVESTISSEMENTS

Voici le temps des bals; Clorinde, qu'en dis-tu?
Mettons-nous vite à nos toilettes;
Moi, je veux être un clown harnaché de sonnettes
Et coiffé d'un bonnet pointu.

Toi, tu seras marquise, avec des violettes
Au creux de ton sein court-vêtu;
Et de ta bouche en cœur, et de ton œil battu
Naîtront sourires et paillettes.

Puis tu prendras un loup, le loup sombre et lutin,
Avec sa barbe de satin,
Barbe aux plis miroitants qui s'envole en cadence,

Petit voile rose au menton,
D'où nous est venu ce dicton :
Du côté de la barbe est la toute-puissance. »





A THÉOPHILE GAUTIER

Nous étions cinq ou six poètes
Dans le Divan Le Peletier,
Lorsque, — trop rares sont ces fêtes! —
L'autre soir, tu parus, Gautier.

Je ne sais quelle humeur quinteuse
M'avait faite un vin bourguignon
Et mis sur ma langue pâteuse
L'accent d'un critique grognon.

De ta phrase aux lueurs d'opale
Je blâmais les tons enivrés,
Et de ta prose sculpturale
Les angles aux reflets dorés.

Au grand style, à tout ce que j'aime,
Dès le début ayant failli,
Je parlai longtemps, sur ce thème,
Comme Alexandre Dufaï [1].

1 Critique du temps sans valeur.

Et ma muse qui s'embourgeoise,
Prompte à déserter les hauteurs,
Visait surtout, leur cherchant noise,
Ton cortège d'imitateurs;

Disciples aux allures blêmes,
Que l'on voit, courbés et furtifs,
Dans tes romans, dans tes poèmes,
Ramasser tes bouts d'adjectifs;

Adeptes d'un art inutile,
Races d'employés au Trésor,
Dans le Sacramento du style
Recherchant des pépites d'or.

Ce qu'il fait derrière toi, maître,
Ce troupeau si peu clairvoyant,
Il ne s'en doute pas peut-être :
C'est du Delille flamboyant!

J'allais trop loin; de leur folie
Tu n'es pas responsable, toi,
Noble vin, dont ils sont la lie,
Musique dont ils sont l'aboi.

J'étais injuste; mais quand même
J'aurais eu froidement raison,
Quand à mon insolent blasphème
J'eusse conquis l'opinion,

J'omettais dans mon injustice
L'enfer auquel on t'a lié,

Cet intolérable supplice,
De tous les bourreaux oublié,

Le feuilleton! triste machine,
Qui fait, du matin jusqu'au soir,
Fonctionner comme une usine
L'intelligence au désespoir!

Voilà bientôt dix-sept années
(Tu l'as voulu, George Dandin!)
Que les Muses infortunées
Maudissent en chœur Girardin,

Lui qui, dans sa féroce joie,
T'a cloué, Prométhée hardi,
Et qui donne à manger ton foie
Au feuilleton chaque lundi!

Dix-sept ans! ô Gautier, pardonne!
A mon tour, je change de ton,
Car ces rimes, je les griffonne
Sur les marges d'un feuilleton...

1846.





CLORINDE

L'autre nuit, comme ils étaient onze
Qui soupaient à la Maison-d'Or,
Sous une table aux pieds de bronze
Deux d'entre eux parlaient d'elle encor.

Elle est morte, c'est grand dommage,
La reine du quartier Bréda!
Mieux eût valu pour ce voyage
Voir partir Rosine ou Léda.

C'était une petite blonde,
Née à seize ans et morte à vingt;
Enfant qui trop tôt vint au monde,
Enfant qui trop tôt s'en revint.

Un des princes de la finance
L'avait sortie on ne sait d'où.
Chez elle éclatait l'élégance;
Il l'entourait d'un luxe fou.

Dans les plis d'un peignoir cachée,
Le cœur et les yeux assoupis,
Elle passait son temps couchée
Sur les fleurs de son grand tapis.

Nulle n'était plus provocante
Dans nos nuits de bruyant gala ;
A la fois marquise et bacchante,
C'était Clorinde ! Pleurons-la.

Adieu, notre jeune compagne!
Tu t'en vas au milieu du jour,
L'estomac ruiné de champagne
Et le cœur abîmé d'amour.

Un menuisier, une portière,
Deux personnes uniquement
La suivirent au cimetière :
Sa mère et son premier amant.





BERTRAND, BOTTIER

VOILA Cadix! — s'écrie un passager,
Le doigt tendu sur les humides lieues.
Et, tout au loin, je vois se prolonger
La ligne blanche entre deux lignes bleues
Que précisa Byron d'un trait léger.
Je pourrais bien, sans être trop sévère,
Sur ce bleu-là chicaner aujourd'hui :
On est en mai, le soleil n'a pas lui,
Et l'Océan soulève un front colère.

J'ai débarqué. Que c'est propre et charmant !
Que c'est joli ! la gracieuse ville !
Comme on y marche à couvert fraîchement,
Et que la vie y semble être facile !
(Je n'en voudrais ôter qu'une odeur d'huile
Qui vous saisit au nez étrangement.)
Mais quel brillant et coquet assemblage
De dômes blancs, de terrasses, de tours !
Quel dentellier rêva ce découpage

Et sur le ciel en fixa les contours !
Chaque maison, comme une cage verte,
Porte un balcon aux fers peinturlurés,
Laissant tomber par la vitre entr'ouverte
Un pan d'étoffe et des œillets pourprés.

Ces cages-là, dont le nombre est immense,
Ces cages-là renferment des oiseaux
Tels qu'il n'en est nulle part de plus beaux:
On vient de loin entendre leur romance.
C'est à la nuit que s'ouvrent leurs barreaux;
Or, ces oiseaux, ce sont les Andalouses.
Elles s'en vont, la dentelle aux cheveux,
Le pied sans ombre et l'amour dans les yeux,
A la clarté des étoiles jalouses.
Leur teint est pâle, avivé d'or ardent;
Puis elles ont ces fameuses cambrures
Que l'éventail scande avec ses murmures,
Et ce sourire agaçant et qu'un rien
— Loin de Cadix — ferait parisien.

Non, il n'est pas de ville plus accorte
Et mieux serrée en ses riches atours.
Cette Cadix est neuve; mais qu'importe!
De ce neuf-là donnez-m'en tous les jours.
Heureux celui qui, sous ses colonnettes,
Fait de sa vie un hymne aux cigarettes!

J'en étais là de mes ravissements,
Posant le pied sur toutes les demeures,
Ravi surtout des cours intérieures
En marbre blanc, avec mille ornements,

Où les jets d'eau sèment des diamants,
Lorsque soudain une enseigne apparue
Vint me causer des éblouissements ;
Deux mots — pas plus — avaient frappé ma vue,
Mais ces deux mots tenaient un mythe entier,
Car ils disaient tout haut : « Bertrand, bottier. »

Je crus tomber au milieu de la rue.
« Bertrand, bottier! » là, tout tranquillement,
Dans le pays des fleurs et des guitares,
Auprès des flots soulevés chaudement,
Dans cet azur, dans cet enchantement.
O raillerie et témérité rares!
« Bertrand, bottier. » Pas autre chose, — un point.

Es-tu content, ô progrès! n'as-tu point
A souhaiter encore d'autre palme?
Fi du poème! honneur au magasin!
« Bertrand, bottier; » en effet, c'est la fin,
La fin naïve et la conquète calme.
Ne parlez plus de César, d'Attila;
L'envahisseur, le barbare, le maître,
L'homme du sort, regardez, le voilà :
C'est ce Français, Parisien peut-être.
« Bertrand, bottier, » sera suivi dans peu
De « Jean, crémier, » et de « Dubois, lampiste; »
Puis, les brasseurs s'en viendront à la piste.
Adieu, Cadix! rêve et rayons, adieu!

Rimeurs, rimeurs, craignez, dans vos vertiges,
De rencontrer comme moi l'homme aux tiges!





LE DINER QUE JE VEUX FAIRE

Le dîner que je veux faire
Avec toi je le ferai,
Sous la treille verte et claire,
Un des derniers jours de mai.

Je te sais Parisienne,
Nous n'irons pas loin d'ici :
Nous choisirons Louvecienne,
Sèvres, ou Montmorency.

A l'auberge, où se balance
Un *lion* tout en cheveux,
Ou le *cheval* qui s'élance,
Nous entrerons, si tu veux.

Nous aurons, ô ma charmante,
Alors même qu'elle bout,
La soupe épaisse et fumante
Où la cuiller tient debout;

Puis le jambon de Mayence
Aux éclatantes couleurs,
Sur l'assiette de faïence
Peinte d'oiseaux et de fleurs;

Et l'omelette charnue,
Si jaune, qu'en ton erreur
Tu la croirais revenue
Pour nous de chez le doreur.

Rien ne te paraîtra fade,
Tout ira selon ton gré;
Tu sais que pour la salade
J'ai les soins d'un émigré.

Dieu sait les chansons de merle
Que ton gobelet tiendra!
Tu peux y jeter ta perle :
L'argenteuil la dissoudra.





SEULE

Elle est morte bien jeune, elle est morte bien belle,
Par un matin d'avril frileux et souriant,
Douce et rêvant de Dieu, sans laisser derrière elle
Les larmes d'une mère ou l'effroi d'un enfant.

Nul ne la connaissait, car du bout de son aile
Son bon ange gardien la voilait. Et pourtant
Son cœur, son pauvre cœur, jusqu'à la mort fidèle,
S'était pris sans espoir d'un amour éclatant.

Mais tous l'ont ignoré; le temps de sa jeunesse,
Monotone et caché, s'est enfui sans ivresse.
Elle a vécu sans faste, elle est morte sans bruit;

Aucun n'a recueilli les trésors de son âme.
Ainsi passent — parfums perdus! stérile flamme! —
L'étoile dans le jour et la fleur dans la nuit.





UNE INTRIGUE AU BAL DE L'OPERA

Assez de gens diront, avec un air choqué :
« Hélas! on ne sait plus causer au bal masqué!
« On n'y remporte plus que de grossiers succès,
« Et l'Intrigue est partie avec l'esprit français! »

N'écoutez pas ces gens ramasseurs de clichés,
Ces inspecteurs de mœurs, dès neuf heures couchés,
Et croyez-en plutôt ces vers de bonne foi,
Écrits pour vous, lectrice ; — écrits, lecteur, pour toi.

Que si vous leur trouvez un turbulent essor,
C'est qu'il est encor nuit et que je bois encor.
Aussitôt qu'un couplet est par moi composé,
D'un verre de champagne il se trouve arrosé!

Il s'agit d'un gandin qui, lors du dernier bal,
Vit un domino sombre et d'un maintien moral.

Il l'accosta soudain et le voulut railler;
Mais l'autre le fit taire et sut l'entortiller.

Ce gandin était jeune; il avait un col droit,
Un pantalon trop large, un chapeau trop étroit;
Et son habit bleu prune, éblouissant à voir,
Ressemblait par le bas au bec d'un sifflet noir.

Son visage, rasé de frais dans le milieu,
S'ornait sur les côtés de deux buissons de feu,
Agrément qu'on appelle, ailleurs comme à Paris,
Nageoires chez le bar, — chez l'homme favoris.

Le coquet domino, sous de simples dehors,
Paraissait recéler de ravissants trésors.
Deux astres noirs perçaient le satin de son loup;
De main comme la sienne on n'en voit pas beaucoup.

Par la foule pressé, vers elle se penchant,
Le gandin murmurait ces mots, tout en marchant :
« Quelle taille! quels pieds! quels cheveux en forêt! »
Elle, tranquillement, dit : « On en mangerait. »

Continuant toujours d'affronter le péril :
« Un méchant petit cœur là-dessous battrait-il?
« Que ne suis-je celui qui pourra le toucher! »
Elle lui répondit : « Ça vous ferait loucher. »

Le gandin confondu lui demanda pardon.
Et, se sentant blessé par le dieu Cupidon,
Finit par obtenir son absolution.
« Mais j'y mets, lui dit-elle, une condition.

« La valse qu'à l'instant on vient de commencer,
« Vous allez avec moi sur-le-champ la danser.
« — Mais, lui répondit-il, je ne suis pas masqué,
« Et par tous mes amis je serai remarqué.

« — Monsieur, fit-elle alors d'un accent dédaigneux,
« Craint de se compromettre avec moi ; c'est au mieux. »
Il ne répliqua pas, mais au bout d'un instant
Dans la foule ils allaient tous deux pirouettant.

Ses amis aux abois et fronçant le sourcil,
Disaient : « C'est une horreur ! à quoi donc pense-t-il ? »
Et tout le Club, penché sur le bord du balcon,
Semblait pétrifié comme Laocoon.

La valse terminée, enfin il respira ;
Mais quand autour de lui son œil timide erra,
Il ne trouva qu'airs froids, sévères, irrités.
On l'appelait tout haut : commis en nouveautés.

Pour cacher sa rougeur, poussant vers le Café,
Il feignit tout à coup d'être fort échauffé.
« Allons, murmura-t-il, nous rafraîchir un peu.
« Prendrez-vous un sorbet, ô bel ange à l'œil bleu ?

« — Un sorbet ? Oh ! la la ! Tu ne le voudrais point ! »
Et, frappant sur la table avec son petit poing,
L'enfant aux yeux d'azur : « Constantin ! un soda ! »
Le gandin : « Je ferai comme vous, ma Léda. »

« Un soda ! » répéta longtemps l'écho moqueur ;
Et soudain accourus, tous ses amis en chœur

Répétèrent : « Il prend un soda ! Comprend-on ?
« Cet homme n'est plus rien chez les gens du bon ton ! »

Or, lui, croisant les bras, à sa compagne il dit :
« Vous m'avez fait près d'eux tomber en discrédit;
« Ne m'en verrais-je pas par vous récompensé? »
Elle lui répondit : « Vous êtes bien pressé ! »

Et comme il poursuivait ses propos délirants,
Elle ajouta : « Bébé, je suis chez mes parents. »
Le gandin s'écria : « Cela m'est bien égal,
« Fais-moi connaître leur domicile légal. »

Pudiquement : « Mon cher, cela ne se fait pas,
« Mais vous pouvez pourtant accompagner mes pas,
« Et lorsqu'un *sans ressorts* m'emportera d'ici,
« Vous installer derrière et tout apprendre ainsi.

« — Monter derrière un char ! » exclama le gandin,
Plein d'un noble courroux; « ah ! c'est trop de dédain !
« Cette preuve d'amour, ne l'espère jamais !
« J'aime mieux renoncer à t'aimer désormais.

« — A votre aise ! » dit-elle; et, sans le saluer,
Vers la porte on la vit bientôt évoluer.
Un fiacre lui fit signe; elle monta dedans.
Il crut que les chevaux prenaient le mors aux dents...

Lors, en dépit du monde et du respect humain,
Il s'élança d'un bond, et, sur l'arrière-train,
Se maintint, cramponné ; — quand ce poste élevé
Lui fit voir ses amis qui battaient le pavé !

Ce furent des hourras, ce furent de grands cris;
On le traita de groom, on en fit des paris;
Il servit de jouet à leurs joyeux ébats.
Il était très vexé, mais ne le montrait pas.

Le fiacre traversa le canal Saint-Martin.
La belle descendit; il lui donna la main.
Et comme le cocher demandait de l'argent,
Elle lui dit : « Monsieur n'est pas un indigent! »

Sur le seuil, elle et lui parlementaient encor,
Quand, du troisième étage, avec un bruit de cor,
Une voix, que le rhume ou le rhum opprima,
Laissa tomber ces mots : « Vas-tu monter, Irma? »

Alors, levant le nez, notre gandin put voir
Briller comme un feu rouge à travers le ciel noir,
Ce phare qui frappa son œil stupéfié :
Plus tard du nom de pipe il l'a qualifié.

Le gandin s'éloigna comme il était venu,
Lentement, tout le long d'un faubourg inconnu,
Sans regret, sans rancune, et songeant en chemin
A ce qu'à ses amis il conterait demain.

Laissez dire celui qui vous répétera
Qu'on ne s'amuse point au bal de l'Opéra
Et que l'Intrigue au fin babil, au pied léger,
Ne revient plus chez nous s'ébattre et voltiger!





LA MARIÉE

I

Pour la noce habillée,
Front ému, cœur tremblant,
J'ai vu la mariée
Agenouillée, en blanc.

Tout le temps de la messe,
Dans l'ombre d'un pilier,
Un homme avec tristesse
La regarda prier.

Au sortir de l'enceinte,
Pâle et silencieux,
Il lui donna l'eau sainte ;
Elle baissa les yeux.

Avec la noce heureuse
Il la vit s'éloigner.
Elle était si joyeuse
Qu'il n'osa pas pleurer.

II

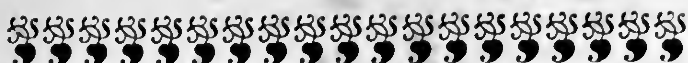
Le soir, sous sa croisée
Il alla s'accouder;
Et, d'une voix brisée,
Il se mit à chanter :

« — O toi qui pris mon âme,
« Enfant, dans un regard,
« Je te retrouve femme;
« Je suis venu trop tard.

« Ce que dans ma jeunesse
« Je m'étais tant promis
« De bonheur et d'ivresse,
« Dieu ne l'a pas permis.

« Un jour, à moi peut-être
« Tu penseras un peu.
« N'ouvre pas ta fenêtre,
« Et sois heureuse. Adieu. »

1845.



LA FIN PROBABLE

Comme pour railler mes études,
Le sort, dans mon cœur combattu,
A mis d'égales aptitudes
Pour la joie et pour la vertu.

O contraste! que me veux-tu?
Mon esprit, sourd aux habitudes,
Amoureux fou de l'impromptu,
Va des foules aux solitudes.

Des plaisirs, j'en ai vu combien!
Des peines, plus encor; — si bien
Qu'un jour, las de mordre à la grappe

De tous les désirs rejetés,
J'irai m'enterrer à la Trappe
En sortant des Variétés.





SONNETS GASTRONOMIQUES

I

LE GODIVEAU

Quand j'étais tout petit, j'aimais les godiveaux,
Où, modeste traiteur, souvent tu te révèles.
A présent que je vais aux recettes nouvelles,
Et que mon appétit vole aux gibiers nouveaux,

Je me souviens. Malgré grives et bartavelles,
Je regrette le temps où, fou de maniveaux,
Je dévorais la croûte où nageaient les cervelles
Et les crêtes de coq, avec les ris de veaux.

Ces godiveaux, orgueil des bourgeoises familles,
Étaient en ce temps-là pareils à des bastilles;
La salle s'imprégnait de leurs puissants parfums;

Et, jeune âme déjà conquise à la cuisine,
J'oubliais de presser le pied de ma cousine.
— Et je pleure en songeant aux godiveaux défunts.



II

L'ANDOUILLETTE

Dédaignons la mouillette
Et la côte au persil.
Crépite sur le gril,
O ma fine andouillette !

Certes, ta peau douillette
Court un grave péril.
Pour toi, ronde fillette,
Je défonce un baril.

Siffle, crève et larmoie,
Ma princesse de Troye
Au flanc de noir zébré !

Mon appétit te garde
Un tombeau de moutarde
De Maille ou de Vert-Pré.



III

LA TRUITE

Dans une agape bien construite
Envisagez assurément
L'apparition de la truite
Comme un joyeux événement.

Quelques-uns la demandent cuite,
Avec maint assaisonnement
Pris aux recettes qu'on ébruite.
Je la veux frite simplement.

Truites blanches ou saumonées,
D'Allemagne ou des Pyrénées,
Poissons charmants, soyez bénis!

Mais je sais les roches hautaines
Où se cachent vos souveraines :
Salut, truites du mont Cenis!



IV

LA CHOUCROUTE

Et pourquoi pas? bien macérée,
Avec des grains de poivre rond,
Pour mainte poitrine altérée
Elle est un solide éperon.

Durant tout un mois préparée
Par le genièvre fanfaron,
Mince et discrètement dorée,
Telle elle plaît au biberon.

Au terme d'une longue route,
Heureux qui trouve la choucroute
Aux douces pâleurs d'albinos,

Fumante, et parfumant l'auberge,
Et se serrant, comme une vierge,
Contre son compère le moos!



V

LES CÈPES

Dans son œuvre aux grosses couleurs,
Paul de Kock dit : « Vivent les crêpes ! »
De son côté, l'auteur des *Guêpes*
Dit : « Vivent la mer et les fleurs ! »

J'ai mes goûts comme ils ont les leurs :
Je franchirais forêts et steppes
Pour savourer un plat de cèpes,
Mais de Bordeaux, et non d'ailleurs.

Vivent les cèpes ! Ma narine
Croit les sentir dans la bassine
Pleine d'huile et d'ail haché fin.

O saveurs ! ô douceurs ! ô joies !
De la terre ce sont les foies,
Et par eux renaît toute faim !



VI

LE COCHON

Car tout est bon en toi : chair, graisse, muscle, tripe!
On t'aime galantine, on t'adore boudin.
Ton pied, dont une sainte a consacré le type [1],
Empruntant son arome au sol périgourdin,

Eût réconcilié Socrate avec Xantippe.
Ton filet, qu'embellit le cornichon badin,
Forme le déjeuner de l'humble citadin;
Et tu passes avant l'oie au frère Philippe.

Mérites précieux et de tous reconnus!
Morceaux marqués d'avance, innombrables, charnus!
Philosophe indolent, qui mange et que l'on mange!

Comme dans notre orgueil nous sommes bien venus
A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange?
Adorable cochon! animal roi! — cher ange!

1 Sainte Ménehould.



VII

LA PURÉE CRÉCY

Aux jours de dîme et de taille,
Crécy fut une bataille,
Dont le pays maltraité
Garde la plaie au côté.

Combat d'estoc et de taille !
De cette cruelle entaille,
O contraste ! il n'est resté
Qu'un potage réputé.

Le temps a, pour nos détresses,
D'irrésistibles caresses
Dont chaque âge est adouci.

Légumes taillés en pièces
Disent seuls, en ce temps-ci,
Les grands combats de Crécy.

VIII

L'ASPERGE

Oui, faisons lui fête :
Légume prudent,
C'est la note honnête
D'un festin ardent.

J'aime que sa tête
Croque sous la dent,
Pas trop, cependant!
Énorme, elle est bête;

Fluette, il lui faut
Plier ce défaut
Au rôle d'adjointe,

Et souffrir, mêlé
Au vert de sa pointe,
L'or de l'œuf brouillé



IX

LE HOMARD

Le homard, compliqué comme une cathédrale,
Sur un lit de persil, monstre rouge, apparaît.
En le voyant ainsi, Janin triompherait,
Car il a revêtu la pourpre cardinale!

Et c'est le Borgia des mers. Il a l'attrait
Des scélérats déçus dans leur ruse infernale.
Héraut des grands festins, avec pompe il étale
Son cadavre éventré dans l'office en secret.

Jamais plus fier vaincu n'eut plus beau flanc d'albâtre!
Décoratif et noble, il gît sur son théâtre.
Jusques après la mort refusant d'abdiquer,

Il se cramponne aux doigts qui veulent l'attaquer.
Et si quelque imprudent cherche à briser sa pince :
« Prends garde! lui dit-il, je suis encore un prince! »



X

LA SEMOULE

D'aspect simple, n'ayant rien de prime-sautier,
La bourgeoise Semoule appelle la faïence,
La soupière massive arrondissant sa panse,
Où reluit l'art naïf du Rouen ou du Moustier.

Céréale modeste, ange de bienfaisance,
Elle répand ses dons parmi le monde entier.
L'oncle qui s'en nourrit, trompant mainte espérance,
Refait son estomac et nargue l'héritier.

Robuste au grand parent et légère à l'adulte,
Dans toutes les maisons elle est l'objet d'un culte.
En fait-on des gâteaux, il faut voir les babys,

Devant ce panthéon spongieux ébaubis,
Battre gaiement des mains près de leur mère heureuse !
Acte de Florian ! Intérieur de Greuze !





CARÊME ET CARÊME

Carême est une saison,
Une saison de disgrâce
Au dévot que l'oraison
Empêche d'être vorace.

Carême est un maître-queux,
Dont le seul nom illumine
Le bon gourmand belliqueux,
Que l'appétit toujours mine.

Carême, de l'embonpoint
Fuyant la loyale épreuve,
Ne mérite même point
Les égards de Sainte-Beuve.

Carême a nourri Rothschild
Et vingt têtes couronnées.
Il eût d'Aroun-al-Raschild
Prolongé les destinées.

6

Carême vit d'un hareng,
Pour faire plaisir aux anges,
Qui s'en bouchent, en jurant,
Leur nez, étranger aux fanges.

Carême vit d'un faisan,
Qu'il mange au nez du constable,
Tout l'an durant; — ce faisant,
Il est aux dieux agréable.

Implacables combattants!
Pourquoi Carême et Carême?
Pourquoi ce seul nom, — le même,
Pour la pluie et le beau temps?





SUPPLIQUE

Peragallo, l'agent
Des auteurs dramatiques,
Qui prête de l'argent
Sur chefs-d'œuvre authentiques,

M'a reconduit, ma foi,
De façon familière,
Ne trouvant pas en moi
L'étoffe d'un Molière.

Il est vrai que, tremblant,
Je lui présentais une
Main de parchemin blanc,
Aussi blanc que la lune;

Et je lui dis : « Ami,
« Sois beau de confiance :
« Ne fais rien à demi.
« Ceci vaut une avance.

« Ce papier pâlissant
« Où l'avenir respire,
« C'est peut-être du Sand,
« Peut-être du Shakspeare.

« Sois révérencieux
« Devant ce pur symbole,
« Et, le front dans les cieux,
« Laisse aller ton obole! »

Peragallo, l'agent
Des auteurs dramatiques,
M'a dit : « Pour de l'argent,
« Va chez d'autres pratiques. »

Et, me voyant surpris,
Il ajouta plus tendre :
« Pailleron a tout pris;
« Fais en sorte d'attendre. »





CHANSON DE TABLE

Plus blanche que l'hermine blanche,
La nappe appelle le banquet;
La girandole à chaque branche
Concentre la flamme en bouquet.
Sur la serviette en pyramide
Les convives cherchent leurs noms;
L'œil brille, la lèvre est humide;
C'est l'heure où l'on dîne. — Dînons!

Majestueux comme un notaire,
Debout derrière mon fauteuil,
Un garçon dit avec mystère :
« Monsieur, saint-estèphe ou bourgueil? »
Les pieds glacés, l'aï frissonne.
Honneur aux dieux que nous servons!
Demain je n'y suis pour personne.
C'est le soir où l'on boit. — Buvons!

Que tout brille et s'épanouisse,
Les parfums, les cristaux, les sons!
Qu'au bruit de nos coupes s'unisse
Le tapage de nos chansons!
Que chacun de nous improvise,
Même des vers de mirlitons!
Siraudin est maître en devise;
C'est l'heure où l'on chante. — Chantons!

Est-ce Clémentine? est-ce Estelle
Qui sur mon épaule s'endort,
Laissant pendre un bout de dentelle
Dans le champagne aux perles d'or?
Mon œil, sous le mouvant corsage,
Entrevoit la neige des monts.
La plus folle, c'est la plus sage...
C'est la nuit où l'on aime. — Aimons!



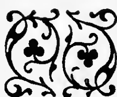


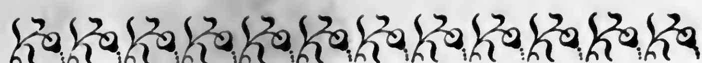
ENCORE A MADAME X***

Des jours enfuis gardez-vous la mémoire ?
Dites, madame, — et vous rappelez-vous
Ces courts instants d'une commune histoire,
Interrompue au feuillet le plus doux ?
D'un cher espoir que j'enferme en mon âme,
Seul aujourd'hui me suis-je souvenu ?
« — L'amour viendra », me disiez-vous, madame ;
J'attends toujours : l'amour est-il venu ?

Après sept ans, hier, belle et parée,
Je vous revis, — et me trouvai bien vieux.
Je vous parlai deux fois dans la soirée ;
Rien ne frappa votre esprit oublieux.
Sur moi pourtant tomba votre œil de flamme,
Mais votre cœur ne m'a pas reconnu :
« — L'amour viendra », me disiez-vous, madame ;
J'attends toujours : l'amour n'est pas venu.

A ce jeu-là j'ai perdu tout courage.
D'un rêve heureux laissez-moi la moitié,
Et refaisons, par un accord plus sage,
D'un vieil amour une jeune amitié.
Triste et touchante, une voix me réclame :
C'est la raison; ô regrets superflus!
« — L'amour viendra », me dites-vous, madame;
Ce n'est pas vrai : l'amour ne viendra plus...





BŒUFS GRAS

Un sou! voici l'ordre et la marche!
« Demandez! Pendant les jours gras,
« Plusieurs bœufs, nés à Pont-de-l'Arche,
« Se promèneront pas à pas. »

Et la foule est considérable
Sur les quais, sur les boulevards;
Une anxiété véritable
Est peinte dans tous les regards.

Malgré le vent, malgré la neige,
Un peuple entier est arrêté;
Enfin on signale un cortège,
Le cortège tant souhaité!

En avant de la cavalcade,
Mons Pierrot et maître Arlequin
Exécutent mainte cascade,
Au son des cornets à bouquin.

D'abord viennent, fiers de leur rôle,
De riches Infants à cheval,
Le manteau doré sur l'épaule,
Don Mendoce et don Sandoval;

Vénitiens couverts de martre,
Indiens au plumet flottant,
Sacrificateurs de Montmartre,
Druides de Ménilmontant;

Et puis les bêtes d'Adeline,
Calmes dans un char triomphal,
Aspirant à pleine narine
Les parfums du bouillon Duval.

Le char! le char, — gloire qui bouge, —
Où, sur un trône tremblotant,
Une Cythérée au bras rouge
Mouche un Cupidon grelottant.

C'est une habitude formée
De baptiser, tant bien que mal,
Du nom d'une œuvre renommée
Chaque bœuf gras du carnaval.

Le génie ainsi se consacre;
Il n'est pas de plus haut gradin;

C'est la conquête, c'est le sacre.
Montjoye accompagne *Aladin*.

Suprême couronne de rose!
Laurier poussé sur le verglas!
Et l'on n'a pas été grand'chose
Tant qu'on n'a pas été bœuf gras!





LA LEÇON DE FLUTE

J'ÉTAIS resté longtemps les yeux sur un tableau
Où j'avais retrouvé Théocrite et Belleau,
Fraîche idylle aux bosquets de Sicile ravie,
Ayant bu la lumière et respiré la vie.
Ce tableau représente, en un verger sacré,
Un vieux pâtre taillant une flûte, entouré
D'un beau groupe d'enfants aux têtes attentives,
Qui se pressent, muets, dans des poses naïves.
Et, parmi ces enfants que déjà l'art soumet,
Un surtout, sérieux et bouclé, me charmait.

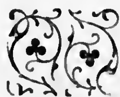
Je m'étais éloigné de cette aimable toile,
Et je voyais toujours l'enfant aux yeux d'étoile;
Et je me surprenais, en marchant, à songer :
«Je veux dire à mes fils les leçons du berger,

« Leur tailler des pipeaux, et leur faire comprendre
« A quel point l'art est doux, consolateur et tendre! »

Je raisonnais ainsi, quand soudain, au détour
D'une place, je vis dans le fond d'une cour
Un homme pâle, usé, front courbé par la lutte.
Il tenait, aussi lui, dans ses doigts une flûte;
Et son chapeau fangeux, sur le pavé placé,
Dénonçait la misère et l'orgueil terrassé.
Or, je ne sais par quel sortilège exécrable,
Dans cet homme flétri, dégradé, lamentable,
Je revoyais l'enfant du tableau contemplé,
Les traits purs de l'enfant sérieux et bouclé.
— Ainsi fait le hasard en ses jours d'ironie. —
Je m'enfuis, inclinant ma tête rembrunie.

O musique! ô tableaux! ô Sicile! ô verger!

Mes fils ignoreront les leçons du berger. (1)



Charles Monselet avait 4 enfants.
André Monselet qui fut homme de lettres ; tous deux décédés
Etienne Monselet - dessinateur aquafortiste
7
Louise Monselet - qui a épousé le Commissaire Candé
Clotilde Monselet — ———— id. Germain



UN HAREM

Qu'est-ce que c'est donc qu'un harem?
Demandait la jeune Euphrasie
Au peintre blond nommé Wilhem,
Coloriste retour d'Asie.

— Tiens, dit-il, ô cœur ingénu!
En lui désignant une ébauche
Où plusieurs femmes au sein nu
Chantaient l'hymne de la débauche;

Or, vermillon et bleu lapis;
Vois, un harem, c'est une chambre
Pleine de fleurs et de tapis,
De coffrets et de senteurs d'ambre,

De flacons, de trépieds brûlants,
De gaze, de coussins, de soie,
De grands plateaux étincelants,
Fouillis où le regard se noie!

Par-dessus tout, des flots de chair;
Quinze créatures groupées,
Ayant toutes coûté très cher,
Et savamment inoccupées.

Il en est de tous les pays :
Race maure, latine, franque;
De l'Égypte où croît le maïs,
De la France où fleurit la banque.

L'une, soulevant ses cheveux
Par un geste de canéphore,
Montre au fond de ses deux grands yeux
Une caverne de phosphore;

L'autre, pleurant son Roméo,
Dans un coin, rêveuse et bizarre,
Éveille une âme de guitare,
Comme dirait notre Théo;

Celle-ci, dont la raideur place
L'état civil dans le Thibet,
D'une lèvre boudeuse agace
La neige rose d'un sorbet.

D'autres qui n'ont point de gaze, elles,
D'un bras lourd venu d'Amalfi
Caressent le flanc des gazelles.
— Oh! Wilhem, des calembours, fi!

— Celle-là, d'un écran de plume,
Irlandaise au buste accoudé,

Apaise les souhaits qu'allume
Un sultan sans cesse attardé.

— Un sultan ? s'écrie Euphrasie.
Wilhem, dit-on, a reparti :
— Oh ! j'ai vu les harems d'Asie,
Quand le sultan était sorti.





CONTE DE CARNAVAL

Mignonne, allons voir si les huîtres
Sont ouvertes au restaurant.
A ton amour j'ai quelques titres;
Fixe ce soir mon cœur errant.
Il n'est genre de sacrifices
Que je n'accomplisse aussitôt;
J'irai jusques aux écrevisses,
Je pousserai jusqu'au clicquot! »

C'est un Pierrot couleur de neige
Qui, dans ce style plein de feu,
Sur l'escalier d'un bal assiège
Une Écossaise au noir cheveu.
Après un bout de résistance,
— Juste ce qu'on doit à qui plaît, —
La belle, abrégeant la distance,
Lui dit : « Rattachez-moi mon plaid. »

Les voici tous deux tête à tête
Dans un cabinet, chez Verdier.
Le Pierrot, fier de sa conquête,
Déjà se sent irradier.

Sur la nappe aux effluves blanches
Il se couche, souple et fluet,
Et ses bras dans ses longues manches
Exécutent le moulinet.

Bientôt les plats aux plats succèdent;
Lesquels? je ne sais; les meilleurs!
Où sont les vertus qui ne cèdent
Devant la truffe et les primeurs?
Le Pierrot avait le vin tendre;
Il veut se jeter à genoux.
Mais l'Écossaise, sans l'entendre,
Demande : « — Quel âge avez-vous? »

« — Que t'importe, reine des brunes,
Pourquoi me railler, farfadet?
J'ai vingt-deux ans, viennent les prunes,
Les prunes d'Alphonse Daudet.
Laisse là tes mines hautaines,
Et viens, papillon voltigeant,
Jusqu'au jour noyer tes antennes
Dans le champagne tapageant!

« Buvons! à toi, fille d'Écosse!
Vierge rayée, à tes appas!
Cesse de me trouver précoce,
Héritière des Mac Douglas!
C'est toi que mon œil dans ses rêves
Cherchait du haut des belvéders,
Dame du lac ou fée aux grèves,
Descendante des highlanders! »

Et c'étaient des chants et des rires,
Des grimaces, des bonds de faon,
Des *Hé! Lambert!* mille délires;
Il était bien gai, cet enfant.
« Aimons-nous, hurlait-il, moqueuse !
Je l'ai juré, tu m'aimeras ! »
L'Écossaise, silencieuse,
Buvait et ne répondait pas.

Le champagne, ardente marée,
Montait toujours (style Ambigu),
Et déjà sa vague dorée
Roulait le Pierrot éperdu.
« Encore un verre ! à toi, mauvaise ! »
Soudain, comme par un ressort,
Il retomba lourd sur sa chaise.
Le Pierrot était ivre-mort.

« T'aimer ? cervelle extravagante ! »
Longtemps rêveuse elle resta.
Puis, sa main fine qu'elle gante
Vers la sonnette se porta.
« Six heures ! il faut que je parte !
Couchez monsieur sur le divan ;
Cherchez sous sa blouse une carte ;
Ramenez-le chez sa maman. »





MARIVAUX A LA BARRIÈRE

Lorsqu'il fallut dîner dans cette auberge atroce,
Le front de mon ami se rembrunit soudain.
On mit notre couvert dans le fond du jardin,
Près d'un jeu de tonneau disloqué. Quelle noce !

Le potage manqua complètement d'attrait :
Un lac d'une blondeur terne. — Rempli d'alarmes,
Mon ami s'écria : « Quel bouillon ! il faudrait,
Pour lui percer les yeux, un fameux maître d'armes ! »

Je ne l'écoutais pas ; mon caprice suivait
La fillette au jupon rayé qui nous servait ;
Opulente beauté, — seize ans, et du corsage ! —

Et j'allais, répétant : « Vois donc quels yeux, mon cher ! »
Lui, tout à son idée, et d'un accent amer :
« Que n'a-t-elle jeté ses yeux dans le potage ! »





POÈTE FAMÉLIQUE

I

Au gai roman de ma jeunesse
J'ai fait une corne ce soir.
Je te ferme, car il fait noir,
Petit livre si plein d'ivresse!

Adieu chansons! tout est fini;
Faisons place à la politique.
Qu'importe à la chose publique
Où nous suspendions notre nid?

Nos phrases ne sont que sornettes.
L'heure est venue où les poètes
Ne seront pas mieux regardés
Que bretteurs ou pipeurs de dés.

Le monde, saturé de fables,
Délaisse, à l'égal du sanscrit,
Les feuillets où ces pauvres diables
Mettent leur cœur et leur esprit.

Secs comme d'anciens télégraphes,
Sous les balcons errants et bas,
On vide sur eux des... carafes,
Comme aux soupirants dans *Gil Blas*.

II

Que le ciel ne m'a-t-il fait naître
Comme ce bourgeois gras et blond,
Si bien mis, et si content d'être
Qu'il n'en demande pas plus long ?

Qu'ai-je fait à la providence
Pour n'être pas tout simplement
Homme de peine et de silence,
Pêcheur breton, meunier normand?

Surnuméraire à la marine,
Propre et luisant comme un sou neuf,

Avec des manches en lustrine,
Pour ne pas user mon elbeuf?

Officier de cavalerie,
Jouant au billard chaque soir,
Et faisant une cour fleurie
Aux demoiselles de comptoir?

Ou boutiquier dans ma boutique,
Marié, courtois, matinal,
Attendant venir la pratique,
Tout en dégustant mon journal?

III

Vivre, eh! Dieu! la belle merveille,
Morne chanson, morne refrain!
Ce qu'on m'a vu faire la veille,
Je le ferai le lendemain;

Et sans relâche, ombre légère,
J'arpenterai les boulevards,
Et la même cité Bergère,
Avec le même pont des Arts.

Au matin, la même paresse
Chaque jour me réveillera ;
Et, le soir, la même maîtresse
Sur sa gorge me vieillira.

Mon cœur, triste petite bête,
Ne battra plus que quelquefois,
Et dans dix ans ma pauvre tête...
Mais où sont les nymphes des bois?

Car, grâce au public insensible,
Pour nous, vainement révoltés,
La lutte se fait impossible
Avec les faiseurs effrontés.

Ah! race de marchands du Temple,
Mais du Temple abject de Paris,
Qu'un de vous se lève et contemple
Notre légion d'appauvris!

Nos poèmes, qui trop tard règnent,
Veulent un rude enfantement,
Car nos flancs sont des flancs qui saignent :
Toute ode suppose un tourment.

Eh bien! donc, tombons sans murmure,
Tombons comme des orgueilleux!
La conscience, c'est l'armure
Des poètes, ces derniers preux!

IV

Et vers la rivière voisine,
La cravate un peu de côté,
Le rimeur maigre s'achemine
Pour prendre un bain d'éternité;

Léguant, entre autres paperasses,
Son poème d'*Onuphrius*,
Écrit pour les futurs Parnasses,
A l'éditeur Sartorius.





BOURGOGNE ET BORDEAUX

Au seul bordeaux toujours fidèle,
Buveur d'hier et d'aujourd'hui,
J'admets que pour plus d'un rebelle
L'éclair d'un autre vin ait lui.

A quoi bon fuir le parallèle
Avec un loyal ennemi?
Disons que le bordeaux, c'est *Elle*,
Et que le bourgogne, c'est *Lui*.

A *Lui* les airs fiers et superbes!
Coquelicot parmi les herbes,
Il se croit l'honneur du bouquet.

Elle, plus discrète en sa flamme,
Sourit d'un sourire coquet...
Le vin de Bordeaux, c'est la femme.



RETOUR DES COURSES

La belle est dans son panier;
— Trotte, trotte, ma petite! —
Sous le soleil printanier
Son cheval l'emporte vite.

Légère comme l'osier,
— Trotte, trotte, ma petite! —
De Vincenne au vieux quartier
Elle a franchi la limite;

Tandis que, flot moutonnier,
— Trotte, trotte, ma petite! —
Le Paris palefrenier,
Grelots au vent, lui fait suite!

Tout le faubourg ouvrier,
— Trotte, trotte, ma petite! —

Pour rire et s'extasier,
Bruyant, s'aligne et s'agite.

Mais alors, sans sourciller,
— Trotte, trotte, ma petite! —
A flageller son coursier
Sa main fluette s'excite;

Car maint regard rancunier,
— Trotte, trotte, ma petite! —
La poursuit dans son panier.
Qu'est-ce donc qui les irrite?

On ne saurait le nier,
— Trotte, trotte, ma petite! —
Sa toilette est du dernier
Goût; sa robe a du mérite.

J'aime à la voir manier,
— Trotte, trotte, ma petite! —
Ses guides, en écuyer
Qui ne bronche ni n'hésite.

Aussi pourquoi, rêve altier,
— Trotte, trotte, ma petite! —
Mettre en ce faubourg grossier
Une carte de visite?

Vit-on jamais marier,
— Trotte, trotte, ma petite! —
A la fleur de l'églantier
La pomme de terre frite?

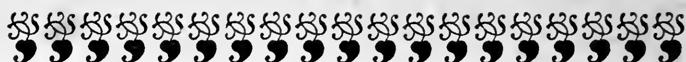
Un manant très familier,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
Soudain vient à s'écrier :
« Excusez ! ma sœur Brigitte ! »

Il sortait de l'atelier :
— Trotte, trotte, ma petite ! —
L'accent de Paulin Ménier
N'excuse pas sa conduite.

Qu'il remonte en son grenier,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
Mais, bah ! pour le renier,
Mignonne, t'en voilà quitte.

Fuis ce faubourg chicanier,
— Trotte, trotte, ma petite ! —
Le boulevard tout entier
A recommencer t'invite.





PETIT RESTAURANT

C'est au *Rocher* que certains soirs je dîne,
Vers Saint-Germain des Prés au long clocher :
Rideaux proprets, hôtes de bonne mine,
Dessins qu'au mur les *jeunes* vont percher.
Rodolphe y vient causer avec Colline.
Bruit et chansons !—Quand j'ai l'humeur chagrine,
Je saute en fiacre et je dis au cocher :
« Passez les ponts ! » Et lui qui me devine :
« C'est au *Rocher ?* »

Bon feu, bon gîte, et l'entrecôte fine !
Flacons poudreux que je fais déboucher.
Quoi ! Rose est seule à la table voisine :
Nos deux couverts s'en vont se rapprocher,
Et nous boirons à la gaîté divine ;
C'est au *Rocher !*





RONDEAU DE NOUVELLE ANNÉE

TOUJOURS A MADAME X***

Que voulez-vous qu'on vous souhaite?
Vous avez richesse et beauté,
Avec la grâce qui complète,
Avec l'esprit, cette clarté!
Vous avez même la bonté.
En dot tout vous fut apporté;
La fée a cassé sa baguette.
Il vous faut demeurer parfaite;
    Que voulez-vous?

L'an dernier n'est pas regretté :
Tout nouvel an est votre fête.
Ah! si j'étais un grand poète,
Je sais bien qui j'aurais chanté!
Mais je n'ai rien qu'une lyrette :
    Que voulez-vous?





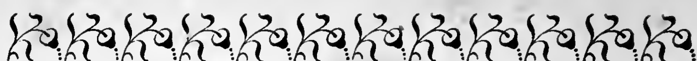
DRAGON IVRE

Un dimanche d'été, sur le quai Malaquais,
Derrière lui j'allais, et je le remarquais.
Vacillant, ce dragon se frayait des passages
A travers tout le monde, et gênait les gens sages.
Il suivait lourdement le long du parapet,
Et, de l'autre côté rebondissant, frappait
Les bancs verts du trottoir ou salissait aux ormes
Le cuir qui tapissait ses pantalons énormes.
Les litres avaient mis dans son regard l'azur
Qui fait que l'on réclame avec instance un mur.
Professeur de feston, artiste en astragale,
L'opinion d'autrui lui semblait fort égale,
Et ses gestes n'avaient rien qui leur commandât.
On devinait en lui, sous l'habit du soldat,
Un villageois sentant encore la luzerne.
Il murmurait ces mots : « Permission... caserne... »

Là-bas de l'horizon descendant les degrés
Dans un entassement de nuages dorés,

Le soleil se couchait du côté de Grenelle ;
Mais cet astre indiscret offusquait la prunelle
De ce dragon. Son casque, essayant un essor,
Sur son front en sueur flamboyait, globe d'or.
Les passants s'en allaient dîner, et les familles
Évitaient le guerrier, surtout les jeunes filles ;
Non pas que son allure eût rien d'inquiétant
Pour la pudeur... Jamais! Lui, vertueux. Pourtant,
Il souriait aux voix qu'il paraissait entendre;
A sa lèvre entr'ouverte un refrain semblait pendre.
Tel passait ce dragon, buttant à chaque pas,
Menaçant de crouler, et n'ayant même pas
Cet instinct révolté qui fait que l'on se cabre,
S'emberlificotant les jambes dans son sabre.





TOUT EST MAL

Prenant pour une citadelle
Votre boudoir, charmante Adèle,
L'autre jour, — c'était vendredi, —
Je devins un peu trop hardi.

Votre main, me trouvant près d'elle,
Fit luire à mon œil étourdi
La plus éclatante chandelle
Qu'on puisse voir en plein midi.

Je protestai. Mais ma figure
En reçut mainte égratignure,
Et je dis, riant et battu :

— Le ciel, qui fit mal les choses,
Donna des épines aux roses
Et des ongles à la vertu !





LA VIE ET LA MORT D'UN HANNETON

D'ou sors-tu, bon camarade ?
De la terre, c'est certain.
Plus tard, d'un chêne hautain
Tu choiras dans la salade.

Je suis aise de te voir.
J'aime ta lourde mimique.
Gauche et lent à te mouvoir,
Tu confines au comique.

Ton habit propre et marron,
D'un beau marron de finance,
Te donne l'air d'un baron,
Riche, sans impertinence.

Je crois que des plans confus
Se disputent dans ta tête.

On dit, quand ton pas s'arrête,
Que tu comptes tes écus.

O la naïve légende!
Ainsi me sont expliqués
Dans ta pesanteur si grande
Tes efforts si compliqués

Et les graves tentatives
Que, pour prendre ton essor,
Font tes sacoches rétives,
O comptable chargé d'or!

D'abord, comme un parapluie,
Tes larges basques — décors —
S'ouvrent, laissant de ton corps
Paraître l'anatomie.

De ton hésitation
Nous suivons toutes les phases,
Et la palpitation
De tes transparentes gazes.

A quoi bon tant de façon?
Pourquoi cette âme indécise?
Vas-tu t'envoler? — Oui. — Non.
— Non. — La partie est remise.

Tu voudrais, tu ne peux pas,
Ou tu ne veux pas. Mystère!
Un souffle inconnu d'en bas
Semble te clouer à terre.

C'est en vain que les marmots
T'excitent par la parole,
En criant : « Hanneton, vole! »
Tu restes sourd à leurs mots.

Ils jurent tous par saint George,
En te menaçant du poing,
Qu'ils te couperont la gorge...
Hanneton ne vole point.

Mais vienne un caprice étrange,
Et soudain, épais barbon,
Dans une brise qui change
Tu t'élances d'un seul bond!

Et dès lors, ce sont des passes,
Mille et mille tournoiements,
Des dévorements d'espaces,
D'insensés bourdonnements.

Il n'est vitre où ne se cogne
Ton aveuglement ailé,
Sans mesure, sans vergogne,
Fou, délirant, boursouflé!

Ivre parmi les plus ivres!
C'est un tableau scandaleux
De voir sur de tels fonds bleus
Un pareil teneur de livres.

Et tes écus si nombreux,
Qu'en fais-tu? Par les ravines,

Les champs et les aubépines,
Tu les sèmes, malheureux !

C'est surtout dans les soirées
Brûlantes du mois de juin,
Que tes troupes enivrées
Font courir le tambourin,

A l'heure où le crépuscule
Met ses suprêmes chaleurs,
Lorsque l'horizon recule
Et se fond en rouges pleurs.

Alors, dans cet incendie,
Haussant le vol et le ton,
Monte ta note étourdie...
C'est le chœur du hanneton.

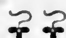
Longtemps sans repos ni trêve,
Défiant même l'éclair,
Ton essaim, comme en un rêve,
Emplit et fatigue l'air.

Mais, ô destin périssable !
Tout à coup, roi des lourdauds,
Tu retombes sur le sable,
Sur le sable — et sur le dos.





POLICHINELLE AU RESTAURANT



I

Il a conduit Pomponnette
Chez Vachette,
Dans le cabinet vingt-deux,
Et là, même avant la bisque,
Il se risque
A lui déclarer ses feux.

II

Il entonne, sans pratique,
Son cantique;
C'est Polichinelle-Achmet.
Il prononce avec emphase
Cette phrase :
« Voilà comment on se met ! »

III

Il dit, agitant sa bosse :
« Quelle noce ! »
Et, fécond en traits hardis,
Bruyant et content de vivre,
Il semble ivre
Avant même les radis !

IV

Mais elle, rien ne la touche,
Et farouche
Comme monsieur Fualdès,
J'entends de ses lèvres roses,
Quoique closes,
Sortir ce mot : « Cocodès ! »

V

Elle demeure accoudée,
Obsédée,
Résolue à résister,
Inexorable et charmante
Dans sa mante,
Qu'elle ne veut pas quitter.

VI

De fureur, il en détache
Sa moustache,

Et module son regret
Sur ce timbre de romance :
« Pas de chance !
« Pas de chance au bilboquet ! »

VII

Un troisième personnage,
A la nage
Dans un seau d'argent orné,
Se soulève sur la hanche,
Tête blanche,
Cou de glace environné.

VIII

C'est le champagne; il susurre :
« Chose sûre,
« Quand mon bouchon partira,
« Tout à l'heure, cette belle,
« Si rebelle,
« Mollement s'apaisera.

IX

« Elle sera la première
« (La lumière
« Augmentant son tendre émoi)
« A dire : — Quelle folie !
« Je m'oublie...
« Qu'allez-vous penser de moi ? »

X

« Bientôt tu verras, te dis-je,
« Ce prodige.
« Cesse d'invoquer l'enfer;
« Ton courroux est trop facile.
« Imbécile,
« Arrache mon fil de fer!

XI

« Car je suis maître Champagne,
« Qu'accompagne
« Le délire aux cents couplets!
« Je dompte les plus sévères.
« A moi, verres,
« Coupes, flûtes et cornets?

XII

« Si quelqu'une, fière ou triste,
« Me résiste
« En affectant un raide air,
« Je quitte mon ton bonhomme
« Et me nomme :
« Carte blanche Rœderer!

XIII

« De l'incomparable veuve,
« — Haute épreuve! —

« J'arbore le nom vainqueur :
« Grand Clicquot, à la rescousse!
« Dans ma mousse
« J'ai vu noyer plus d'un cœur! »

XIV

Ainsi dit le vin superbe.
Moins acerbe,
La femme se sent capter.
C'est une cause que gagne
Le champagne :
Son bouchon vient de sauter!





LE CHARBONNIER

Dans ses contes en vers, un jour, Voltaire osa
Mettre une grande dame entre les bras d'un rustre;
C'était un charbonnier; et sur la lèvre illustre
La lèvre roturière un instant se posa.

C'était pour *les beautés* paresseuses et fières
Que Voltaire écrivait ce conte croustillant.
Je m'en suis souvenu, madame, en vous voyant
Seule, triste, moqueuse, et sans flamme aux paupières.

Perdre ainsi sa jeunesse est un crime à Paris.
Dites, que faites-vous de toute votre grâce?
Vous n'avez pas vécu, vous êtes déjà lasse;
Sortez de votre ennui, sortez-en à tout prix.

N'avez-vous pas, dans l'ombre où votre spleen s'étale,
Rencontré quelquefois un regard éclatant?
J'ai l'amour et la force, et la sève brutale.
Je suis le charbonnier que votre cœur attend.





PETITE ACTRICE

Elle n'était pas femme;
Et, cependant déjà,
Un directeur de drame
Dans ce temps l'engagea.

On fit pour elle un rôle,
Un beau rôle à mollets,
Où quelqu'un de très drôle
Avait mis des couplets.

Elle était vive et blonde
En son déshabillé,
Et chantait une ronde
De Laurent de Rillé.

On voyait dans ses poses
Pointer, léger dessin,
Deux petits radis roses,
Étoiles de son sein.

Son succès fut extrême,
A ce point qu'un visir
Et que Sarcey lui-même
Grognèrent de plaisir.

Plus tard, dans les *Cent Vierges*,
Je l'ai vue à foison.
Que messieurs les concierges
Ont donc cent fois raison

(Eux que la prose invite),
Lorsqu'ils ont une enfant,
De la vouer bien vite
A cet art triomphant!





LA FORTUNE DU POT

Du pot-au-feu l'odeur est importune
A quelques-uns : c'est affaire de goût.
Moi, je l'estime; et pourtant j'y mets une
Condition : c'est que rôt et ragoût
Escorteront la pièce un peu commune.
Certain quidam, doué d'un fort bagout,
Me répétait : « Venez donc, à la brune,
« Un de ces jours, dîner à la fortune
« Du pot! »

J'y fus pincé! Quel dîner de grigou!
Sa soupe était une infecte lagune;
Son bœuf aurait fait pleurer un cagou.
Il l'arrosa d'un vin au jus de prune.
Combien j'étais, dans mon triste dégoût,
Dupe... oh!





LA CLEF DU CAVEAU

L'autre jour, chez un bouquiniste,
Parmi plusieurs in-octavo,
J'ai, de Nodier suivant la piste,
Acheté la *Clef du Caveau.*

A la fois jovial et tendre,
Ce bon vieux recueil délaissé
Renferme, comme une autre cendre,
Tous les airs dont je fus bercé.

Les chants ont eu première place
Dans la mémoire, près du cœur.
Tout fuit, tout change, tout s'efface,
Hors un refrain triste ou moqueur.

La serinette des grand'mères,
Dont la note semble une toux,
Souvent sur les heures amères
Jette un son consolant et doux.

Et voilà pourquoi je vous aime,
O timbres naïfs du Caveau,
Où je me retrouve moi-même,
Dans un amusant renouveau!

Caveau, — disons plutôt bocage, —
Au galant et facile accès!
Clef charmante, rouvrant la cage
Où gazouille l'esprit français!

Il n'est pas, de Paris au Caire,
Lèvres n'ayant fredonné *la*
Famille de l'Apothicaire,
Ou *Turlurette*, ou *Lon lan la.*

Il suffit d'une ritournelle,
D'un vague et tremblant trémolo,
Pour qu'aussitôt je me rappelle
Un homme pour faire un tableau.

Quels éclats de rire à la ronde!
Où courez-vous, monsieur l'abbé ?
Sur *Ce mouchoir, belle Raimonde,*
Cet abbé-là sera tombé.

Que de Tircis et de Grégoire!
Combien de baisers, de glouglous!
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous!

J'en guette un petit de mon âge !
Dit Lise, au bord d'un frais ruisseau.

Sa voix charme le voisinage,
Car... *Une fille est un oiseau.*

Fanchon, *Dans les gardes françaises,*
S'en va réclamer son amant :
Des fraises, des fraises, des fraises,
Lui répond ce beau garnement.

Quand je parcours ces folles pages,
Je reconnais tous ces lurons,
Bergers sournois, effrontés pages,
Dénichant merles et tendrons;

Satyres transformés en drilles,
Qui s'en vont, dès le point du jour,
Chasser, derrière les charmilles,
Gibier des bois, gibier d'amour.

Il cache encore sa fauvette,
Le gros Lucas sous son chapeau;
La Harpe dit : *O ma Musette !*
Barré dit : *Mon père était pot!*

Aimable musique de poche!
Alors, en ces temps ingénus,
Un *Air nouveau de M. Doche*
M'ouvrait des mondes inconnus.

Aussi, lorsque j'entends bruire
L'écho lointain du flageolet,
Je me surprends à reconstruire
Une époque avec un couplet.

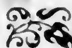
Je vous revois, sensibles femmes,
Avec vos manches à gigot,
Et vous, *Enfants chéris des dames*,
Roucoulant dans votre jabot.

N'ayant rien qui le réconforte,
Un rimeur dit, d'un ton fatal :
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital !

Pendant toute une matinée,
La Clef du Caveau dans les mains,
J'ai rêvé, l'âme abandonnée
Au courant des anciens chemins,

Jusqu'au moment où, jeu féroce,
Une voix soudain me souffla :
Allez-vous-en, gens de la noce!
C'est l'air de la fin, celui-là.

Et puis j'ai refermé le livre,
Sans me cacher d'être attendri,
Le livre qui m'a fait revivre...
A la façon de Barbari !





VIEIL ARTISTE

A moi le ſard et la céruse!
Vieillesse, je veux te dompter.
Après la force vient la ruse;
L'important est de résister.

Je souffre : eh bien! je vais chanter!
La douleur n'est pas une excuse.
Sachons contraindre à m'écouter
Ceux que d'ordinaire j'amuse.

Mes lèvres, ne trahissez rien;
Et vous, mes pleurs, évitez bien
Qu'on n'aperçoive votre trace.

Apprenons chez les grands sculpteurs
Comment finissent les lutteurs.
Tout est là : tomber avec grâce!



SIÈGE DE PARIS



FACTION NOCTURNE

Le vent, sur les remparts épais,
Caresse mon front et le baise.
O le joli petit vent frais,
Favorable au guerrier obèse !

Blafarde dans les grands cieux gris,
La lune argente avec mystère
Des files d'hommes aguerris,
Gardant des sacoches de terre.

Un chassepot entre les mains,
L'œil interrogeant la distance,
Je songe à des temps plus humains,
Je repasse mon existence.

O beaux jours, vite évaporés !
Jours d'inconsciente jeunesse !

Que ne vous ai-je savourés
Avec une plus lente ivresse!

Hélas! et maintenant holà!
Dire que j'ai (rage infernale!)
Passé ma vie à railler la
Digne garde nationale!

Jadis, les voyant s'emboîter,
Bombés, sous l'épaulette blanche,
M'aurais-je jamais pu douter
Qu'ainsi je serais un dimanche?

O châtiment du fanfaron!
Avoir fait mon plaisir unique
De me moquer du ceinturon,
Et finir dans une tunique!

« Qui vive? Avance au rallîment!
« Caporal, venez!... » — Oh! quel style!
N'importe! allons-y noblement :
Homme autrefois doux, sois utile!

Janvier 1871.



CADEAUX DE CIRCONSTANCE

A MADAME F...

Dans cet écrin, je vous envoie
Un fragment de pâté de foie,
Merveilleusement conservé
Et retrouvé.

Un pâté, conquête suprême!
A peine y croirez-vous vous-même.
Rare trésor que Corcelet
Encor celait!

Puis, sous un fin papier de soie,
Quatre pommes de terre, ô joie!
Mieux qu'oranges de Portugal,
Friand régal!

Item, une mince rondelle
D'une attrayante mortadelle,
Qu'à l'étalage de Chevet
Mon œil couvait.

Hélas! hélas! le poisson manque :
Avec tout l'argent de la Banque
On ne trouverait chez Chabot
Pas un turbot.

Pourtant j'ai, ce matin, aux halles
(Sonnez, trompettes triomphales!),
Mis sur un morceau de mont-d'or
Un monceau d'or.

Voilà votre menu, mignonne,
Peu digne de votre personne;
Plaignez-vous, fille de Boucher,
A mon boucher.

Je pourrais y joindre autre chose;
Mais à votre air, je le suppose,
Vous n'aimez qu'en poudre le riz,
Charmante Iris!

Janvier 1871.





PROPRIÉTÉ A VENDRE

J'ai voulu tout revoir. Les ronces, la bruyère,
Ont détruit le sentier tant parcouru naguère.
Je marchais, hésitant... De même qu'autrefois,
Furtivement j'entrai par la porte du bois.

Et je fus obligé de m'asseoir sur la pierre.
Devant moi la maison, plus brune sous le lierre,
Après douze ans, — autant! Tout à coup une voix...
C'était le jardinier, un bonhomme narquois.

Du dernier maître mort ensemble nous causâmes.
« Et ses filles, monsieur! c'étaient deux tendres âmes!
« Une surtout, si belle! » En me voyant trembler,

Il leva son regard et crut se rappeler...
Quand, arrivés tous deux devant son toit de chaume,
Je lui saisis la main : « Adieu, mon vieux Guillaume! »





SOUPER PARISIEN

« C'est ici l'endroit redouté des mères. »
(H. MEILHAC et HALÉVY.)

C'EST ici l'endroit adoré des pères;
C'est ici, le soir,
Qu'ils viennent s'asseoir.
Savez-vous, parmi les riches repaires,
Un lieu mieux choisi?
Messieurs! allez-y!

Minuit va sonner, « heure solennelle »,
Comme dit Adam
En un hymne ardent.
Une belle nuit pour la tour de Nesle!
Notre grand dix-neuf
Est plein comme un œuf.

La température est celle d'Hyères :
Au lieu du ciel bleu,
La bougie en feu.

La bisque a paru : flots incendiaires,
Étang copieux !
Silence pieux !

Puis, viennent alors égayer la nappe,
La crevette et nos
Homards-cardinaux
Espérons qu'un d'eux sera nommé pape);
Et pour compagnons,
Les vins bourguignons.

Superbe et fumant, le filet s'avance,
Monté sur réchaud,
Flanqué d'artichaut.
Que ces perdrix font noble contenance !
O mes chers amis,
Vivent les salmis !

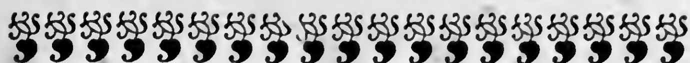
Un instant d'arrêt : c'est une volaille ;
Parfum belliqueux !
Sauce Périgueux.
Jules a pâli... « Fallait pas qu'y aille ! »
Au garçon futé
Blanche dit : « Un thé ! »

Les cailles bientôt jusque dans l'assiette
Ont l'air de crier
Qu'il faudra payer.
On voit s'avancer truffe à la serviette,
Cèpes, céleri...
Vénus a souri !

Pour finir la fête, une armée entière
De fruits, de parfaits,
De fromages *faits*.
Général en chef à la tête altière,
Le vin de Clicquot
Fait tripler l'écot.

Les pères alors accourent en foule;
Et leurs appétits
Ne sont pas petits,
Car c'est chez Brébant que leur nuit s'écoule,
Endroit bien choisi;
Messieurs, allez-y !





À LA PERSONNE LA PLUS IVRE DE LA SOCIÉTÉ

Puisque avant le dessert la fatigue t'a prise,
Blonde et chétive enfant qui n'est même pas grise,
Et qu'à peine au début de nos propos joyeux
Les éclairs des flacons ont vaincu tes grands yeux;
Puisque ton coude nu se pose sur la nappe,
Que le bâillement seul de tes lèvres s'échappe,
Que ton corps se dérobe et que ton front s'endort,
— Sur le sofa défait aux coussins à glands d'or,
Quoique pour une nuit entière on t'ait payée,
Va dormir un instant dans tes cheveux noyée!





LE TOAST

SONNET A L'ENVERS

Pour vous fêter, ami, les verres sont tendus,
Et nos joyeux propos, du dehors entendus,
Dans le jardin d'en bas font s'arrêter les groupes.

Jamais le grand salon des Frères Provençaux
N'a, sous son plafond d'or, vu plus gais commensaux.
Le rire en feu jaillit du fond glacé des coupes.

Ami, j'aime à vous voir au milieu des bouquets
Et des cristaux, heureux, à cette place même
Où le baron Taylor, ce forçat des banquets,
Présida si souvent, entre parfait et crème.

D'aimables orateurs vous ont porté leurs vœux :
Ils ont dit l'influence et la tâche rêvée;
C'est au mieux. Moi pourtant, frivole esprit, je veux
Boire à votre jeunesse, une heure retrouvée!





ÉLOGE DE LA MAIGREUR

Le beau, c'est le maigre !
On est maigre et long,
Et l'on
Est bien plus allègre.

Peintres primitifs,
J'adore vos vierges
En cierges,
Et vos saints en ifs.

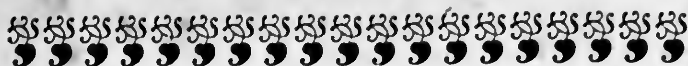
Le sec, c'est la grâce.
Jamais l'échalas
N'est las.
Le chêne se lasse.

L'aigu seul est grand.
Exemple : ma tante,
Qu'on tente
En s'y déchirant.

Célébrons le mince,
Vive le pointu!
Vertu,
Aucun ne te pince!

Au ciel doux à voir
Tout ange a des ailes
Fort belles
Et rien pour s'asseoir!





PETITS VOYAGES



EN WAGON

« Madame, que n'allongez-vous
« Vos deux jambes auprès des miennes ? »
Elle a resserré les genoux,
Toute vibrante de courroux,
Avec cet air qu'ont les hyènes.

« Madame, l'odeur du tabac,
« La tenez-vous en mésestime ? »
Elle a toussé, pleine de trac,
A se déchirer l'estomac,
Et j'ai compris sa pantomime.

« Madame (et j'ai baissé le ton),
« Tirons le rideau sur la lampe ;
« J'aime assez dormir à tâton. »
Elle, droite comme un bâton,
Retient mon bras... Effet de crampe !

« Madame, voici des journaux
« Et quelques romans à la mode. »
Elle a tourné vers les carreaux
Ses yeux indifférents et beaux.
Je vois bien que je l'incommode.

« Madame va sans doute à Pont
« De l'Arche ou Pont-Sainte-Maxence? »
Tout à coup elle me répond :
« Mon cher, que vous êtes crampon! »
Et puis rentre dans le silence.



LE MISTRAL

Je ne voulais pas croire au mistral, je l'avoue.
Les Provençaux, avec leur accent guttural,
Me semblaient des farceurs alors qu'enflant leur joue
Pour imiter un bruit de tonnerre et de roue,
Ils disaient : « Voilà le mistral! »

Mais à présent, — retour qui n'a rien de magique, —
J'y crois; je crois au vent aveugle, rude et fier,
Depuis que je l'ai vu, par une nuit tragique,
Arrêter dans la Crau, malfaiteur énergique,
Des convois de chemins de fer.

MONACO

Certes, ô Monaco, j'admire ta terrasse
De marbre, tes palmiers au pittoresque essor,
Ton casino vermeil qui s'étage avec grâce,
Et tant d'ombreux détours d'où le regard embrasse
L'horizon enflammé qui chante un hymne à l'or!

Ensemble éblouissant de géantes broussailles,
De monstrueuses fleurs et d'arbres fabuleux!
Invraisemblable roc qui rappelle Versailles,
Avec la mer en plus, aux tons follement bleus!

Mais moi dont, pour un rien, l'œil quelquefois se mouille,
Ce qui m'a, l'autre soir, charmé soudainement,
C'est sous le ciel obscur et près du flot dormant,
Dans un petit ruisseau le chant d'une grenouille.

Cri timide perdu sous le roseau tremblant!
— Que deviez-vous penser, terre patricienne,

Fiers cactus qui coûtez si cher à monsieur Blanc,
En entendant chanter l'humble batracienne?

Naïfs coassements, rauques et réguliers!
Note toute française en ce concert d'Afrique!
Vous m'avez fait rêver d'un certain toit de brique,
Au loin, — et j'ai revu la neige des pommiers...

Aussi, quand je serai trahi par la fortune,
Ce qui m'arrivera souvent, grâce au zéro,
J'irai plus d'une fois encore, à la nuit brune,
Entendre ta rainette, ô parc de Monaco!



ENCORE MONACO

A Monaco l'on chasse et l'on déchasse.
Point n'est besoin pour cette chasse-là
De cors sonnant et de limiers de race.
On y va seul, tout comme me voilà.
Et cependant, en Inde ou dans la Thrace,
Dans les halliers qu'on n'ose traverser,
Oncques ne vit animal plus vorace
Que l'animal que l'on y vient forcer.
A Monaco l'on chasse et l'on déchasse.

Cet animal à la triple cuirasse,
Qui sait braver et le plomb et l'épieu,
Sirène, sphinx, méduse à l'œil qui glace,
Monstre charmant dont on a fait un dieu,
C'est la Fortune ! Espérance ou menace !
Elle a placé son trône dans ce lieu.
Pour la dompter, l'or de Richard Wallace
Et des Rothschild serait encor trop peu.
A Monaco l'on chasse et l'on déchasse.

Mais elle est femme avant tout, et se passe
Plus d'un caprice étonnant ou moqueur.
Maint beau garçon, ne payant que d'audace,
Est, pour un soir, devenu son vainqueur.
Ayant trop mis sur les « six du milieu »,
Pour prendre l'air je vais sur la terrasse.
L'air! voilà tout ce que j'ai pris au jeu.
A Monaco l'on chasse et l'on déchasse.



ESPAGNOLES

A Malaga débarqué
Depuis moins d'une semaine,
Mon cœur, mon cœur attaqué
Court déjà la pretentaine.

J'avais douté de Monpou,
Et, froid comme une banquise,
Nié la brune marquise
D'Amaëgui. J'étais fou.

La mantille, l'œil qui flambe,
L'éventail, le falbala,
C'était donc vrai, tout cela, —
Jusqu'au poignard à la jambe!

Elles sont deux sœurs ici,
Qu'il faut aimer ou maudire;
J'irai même jusqu'à dire
Qu'elles sentent le roussi.

J'userais trente guitares
A célébrer leurs appas :
Leurs dents sont des perles rares;
Leurs cils n'en finissent pas.

L'épithète de gentilles
N'est point celle qu'il leur faut.
Ni femmes ni jeunes filles :
Espagnoles! c'est le mot.

Où les ai-je rencontrées?
A l'Alameda, parbleu!
Par une de ces soirées
Langoureuses sur fond bleu.

Une odeur de sortilège
Sur-le-champ me subjugua.
A présent, ô Malaga,
De tes murs quand sortirai-je!

Le matin, j'essaie en vain
De répandre sur ma flamme
Un vin! un vin noir!! un vin!!!
Toujours brûle ma pauvre âme.

Combien de temps durera
Ce déplorable incendie?

A vos pieds je psalmodie,
Mon Inez! ma Juana!

Donc, le matin à la cave,
Le soir à l'Alameda;
Écris-moi, mon cher Gustave :
« Cœur restant, à Malaga. »





CHRONIQUE DE LA MER



SAINT-VALERY-SUR-SOMME

On m'a fait un lit par terre
Dans une chambre d'hôtel.
Mon désespoir est mortel.

On m'a fait un lit par terre.

« Tout est plein dans notre hôtel! »
M'a dit la propriétaire.
« Préférez-vous un voltaire? »

Mon désespoir est mortel.

Que ne suis-je à Neufchâtel,
Ou simplement à Nanterre!
O la paix du monastère!

Dans cette chambre d'hôtel,

Le mobilier est austère.
Pour tableaux : Guillaume Tell,
Et deux portraits au pastel.

On m'a fait un lit par terre.

En fumant un *grand-hôtel*,
Sur ma couche solitaire
Je vais rêver de Cythère...

J'ai vraiment bon caractère.

Au réveil, d'un geste tel
Que l'eût fait un militaire :
« Signez au livre d'hôtel »,

M'a dit la propriétaire.

Et j'ai signé : « Chaumontel ;
« Profession : pamphlétaire. »
Mon regard était mortel.

On m'a fait un lit par terre.



CAYEUX-SUR-MER

En proverbes toujours je fus assez pourvu.
« *Qui n'a vu ni Paris ni Cayeux n'a rien vu,* »
Dit l'un d'eux, enfermant dans sa brève formule
Le contraste le plus largement ridicule.
Le fait est qu'il n'est rien de pareil à Cayeux
(Cayeux vient de *cailloux*, et le démontre aux yeux
Comme aux pieds); il n'est pas en France de rivage
Plus nu, plus désolé, plus pauvre, plus sauvage,
Plus désespérément et lamentablement
Déshérité de tout; — plus plat et plus dormant.
Comparée à Cayeux, la Crau pétrifiée
Est un jardin anglais; — Maguelonne oubliée
Semble une nymphe assise en un mol abandon;
— Le Croisic a les airs folâtres d'un Meudon.
Le proverbe dit vrai : l'on n'a pas vu grand'chose
Si l'on n'a vu Cayeux, idéal du morose.

Pour décoration, quelques pins gringalets.
— On s'y baigne pourtant, en dépit des galets;
Et maint bourgeois venu d'Amiens ou d'Abbeville
Y joue à la *saison*. — O Fécamp! ô Trouville!

Il faudrait être aussi naïf que Calino
Pour rêver d'y trouver l'ombre d'un casino.
Deux hôtels; l'un se nomme *Hôtel du duc d'Aumale*,
L'autre... je ne sais plus. — Je vais boucler ma malle.



ENCORE CAYEUX

J'avais calomnié Cayeux, — cette humble cible.
Un jour a tout changé : Cayeux devient possible,
Cayeux devient riant, Cayeux devient vermeil...
Grâce à deux enchanteurs : la mer et le soleil!

La mer, la grande mer, si farouche et si belle,
Qui met ses ongles nus sur le sein de Cybèle
Pour la mieux opprimer d'un immense baiser!
La mer, la mer qui sait caresser et briser!

Le soleil! ce joyeux compère de féerie,
Ce Josse de l'azur, expert en pierrerie!
Le soleil et la mer, ménage sans pareil
Et couple rugissant! la mer et le soleil!



IMPRESSION

Le flot montait. Au loin l'Océan moutonnait;
Au bord, sa grande voix monotone tonnait.
Les vagues, s'écroulant comme des avalanches,
Se ruaient sur la plage en folles nappes blanches
Et crachaient leur colère au sonore galet;
Si bien que l'Océan terrible me semblait
— Aboyant à ce point d'en attraper un rhume —
Un énorme caniche aux frisures d'écume.



LE TREPORT

La mer pendant la nuit,
C'est de l'encre et du bruit.

C'est une bouche horrible
Ouvrant sur l'invisible.

Au loin naît un sanglot
Qui domine le flot,

Une plainte infinie
Comme dans l'agonie.

Ce sanglot prolongé
Vient-il d'un naufragé?

Non; des Océanides
Ce sont les chants perfides.

Leur nombre va croissant :
Elles sont d'abord cent,

Puis deux cents, et puis mille,
Sur le gouffre mobile.

Se tenant par la main,
Sous le ciel inhumain,

Elles font une ronde
A demi-corps dans l'onde;

Leurs cheveux déroulés
A des fleurs sont mêlés;

Leurs froids visages pâles
Ont des lueurs d'opales;

Et toutes, sans remord,
Elles chantent la mort.

Mais l'ombre s'en rit, l'ombre
Engloutira leur nombre!

La mer pendant la nuit,
C'est de l'encre et du bruit.



UN HOTEL DE BORDEAUX

... Ce sont des punaises
Bien aises
De pouvoir d'un jeune étranger
Manger.
CH. BATAILLE.

QUAND vinrent les heures indues,
Dodues,
Elles accoururent sur moi...
Émoi!

Dès que j'eus soufflé ma bougie,
Rougie,
Elles prirent pour entrepôt
Ma peau.

Il en venait de la Douane, —
Que damne
Mon souvenir encor récent, —
Un cent!

Il en venait de Fondaudège;
Cortège!
Et même de Saint-Éloi;
Convoi!

Il en venait de l'Intendance,
En danse;
Il en arrivait de Tourny
Un nid.

Tu me les envoyais par tranche,
Croix-Blanche;
Vous les lanciez par escadrons,
Chartrons!

Et toutes, sous ma courte-pointe
Mal jointe,
Dévoraient d'un commun accord
Mon corps.

Elles disaient dans leur sauvage
Langage :
« Qu'il est bon! qu'il est succulent!
« Et blanc!

« Quoique tendre, son épiderme
« Est ferme;
« Au marché l'on paierait fort cher
« Sa chair! »

Seul, insensible à cet éloge :
« Déloge!

« Insecte vomi par Satan,
« Va-t'en! »

Sourdes, elles croissaient en nombre.
Dans l'ombre
Jusqu'au jour dura ce duel...
L'hôtel

Où j'ai fait ainsi fausse route
Ne coûte
Que vingt francs pour la nuit, — tous prix
Compris.





QUAND ON FUT TOUJOURS VERTUEUX...

C'est un rêve que j'ai poursuivi vainement,
D'apercevoir un jour ces fameux doigts de rose
De l'Aurore, appelant la rime : « Fraîche éclose »,
Alors qu'elle ouvre les volets du firmament.

Toujours quelque souper à mon désir s'oppose ;
Si ce n'est un souper, c'est tantôt autre chose;
Et, depuis vingt-cinq ans, caprice combattu,
(Le proverbe dit vrai qui dit : « ... et Dieu dispose! »)
L'Aurore à mes rideaux a vainement battu
Pour voir à son lever assister ma vertu.



TRÉMOUSSETTE

TRÉMOUSSETTE est mignonne;
C'est là l'essentiel.
Je veux de sa personne
Essayer un pastel.

Trémoussette a cet âge
Que l'on avoue encor,
Signé par le visage,
Approuvé par le corps.

Trémoussette à des ondes
De cheveux éclatants.
D'où vient donc que les blondes
Font songer au printemps ?

Trémoussette est rieuse,
Parce qu'elle a des dents;

Et c'est une farceuse
A vous mettre dedans.

Trémoussette est gourmande;
C'est son moindre défaut.
Souvent je me demande :
— Que fit-elle au temps chaud?

Trémoussette est altière,
Comme le sont toujours
Ces filles de portière
En robe de velours.

Trémoussette est mauvaise
Et n'enferme en son sein,
Sous la dentelle anglaise,
Que le cœur d'un gamin.

Trémoussette était née
Pour un sort plus heureux.
Parfois sa destinée
Lui met des pleurs aux yeux.

— Bah! lui dit son Émile,
On peut être heureux sans
Avoir sur soi des mille,
Des mille avec des cents!





FUSION

Il est une heure où se rencontrent
Tous les grands vins dans un festin,
Heure fraternelle où se montrent
Le Laffitte et le Chambertin.

Plus de querelles à cette heure
Entre ces vaillants compagnons;
Plus de discorde intérieure
Entre Gascons et Bourguignons.

On fait trêve à l'humeur rivale,
On éteint l'esprit de parti.
L'appétit veut cet intervalle.
Cette heure est l'heure du rôti!

Comme aux réceptions royales
Que virent les deux Trianons,

Circulent à travers les salles
Ceux qui portent les plus beaux noms.

A des gentilshommes semblables
Et non moins armoriés qu'eux,
Les grands vins, aux airs agréables,
Échangent des saluts pompeux.

Ils ont dépouillé leurs astuces,
Tout en conservant leur cachet.
— Passez, monsieur de Lur-Saluces!
— Après vous, mon cher Montrachet!

Pomard, en souriant, regarde
Glisser le doux Branne-Mouton.
Nul ne dit à Latour : « Prends garde! »
Pas même le bouillant Corton.

Volney raconte ses ruines
Au digne Saint-Émilion,
Qui l'entretient de ses ravines
Et des grottes de Pétion.

Jamais les vieilles Tuileries,
Dans leurs soirs les plus radieux,
Ne virent sous leurs boiseries
Hôtes plus cérémonieux.

On cherche le feutre à panache
Sur le bouchon de celui-ci,
Et, sous la basque qui la cache,
L'épée en acier aminci.

Voici monsieur de Leoville
Qui s'avance en habit brodé,
Et qui, d'une façon civile,
Par Chablis se voit abordé.

Musigny, que d'orgueil on taxe,
Dit à Saint-Estèphe : « Pardieu !
« J'étais chez Maurice de Saxe
« Quand vous étiez chez Richelieu ! »

« — Moi, sans que personne s'en blesse,
« J'ai, dit monsieur de Sillery,
« Conquis mes lettres de noblesse
« Aux soupers de la Du Barry ! »

Un autre, encore moins sévère :
« J'ai parfois déridé le front
« Du fameux proconsul Barrère... »
Aussitôt chacun l'interrompt.

Destournel se tait et se guinde,
Destournel, ami du flot bleu,
Qui voyagea deux fois dans l'Inde,
Coloré par un ciel de feu.

« Sans chercher si loin mon baptême,
« Prophète chez moi, dit Margaux,
« A la duchesse d'Angoulême
« J'ai fait les honneurs de Bordeaux. »

Le jeune et rougissant Montrose,
Ayant quitté pour un instant

Le bras de son tuteur Larose,
Jette un regard inquiétant,

Et cherche, vierge enfrissonnée,
Rouge comme un coquelicot,
Mademoiselle Romanée
Auprès de la veuve Clicquot.

Certaine d'être bien lotie,
Malgré son air un peu tremblant,
Dans un coin la Côte-Rôtie
Sourit à l'Ermitage blanc;

Tandis qu'avec un doigt qui frappe,
Impatient de se montrer,
Le fougueux Château-Neuf-du-Pape
Demande si l'on peut entrer.

Meursault estime l'or moins jaune
Que Barsac; — lorsque Richebourg
Recommence sur ceux de « *Beaune*
Et de Nuits » un vieux calembour.

Rauzan découvre mille charmes
Chez Mercurey, ce fin rougeaud.
J'entends le cri de : « Portez armes! »
On acclame le Clos-Vougeot.

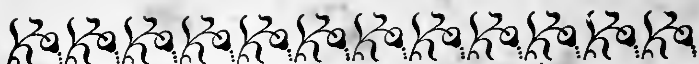
Il en est du temps des comètes,
Qui, dépouillés, usés, fanés,
Sont dans des fauteuils à roulettes
Respectueusement traînés.

Un tel, souffrant qu'on le décante,
Fat, dans sa fraise de cristal :
« Ah! dit-il, plus d'une bacchante
« M'aima dans le Palais-Royal! »

A ce rendez-vous pacifique
Aucun ne manque; ils sont tous là.
O le spectacle magnifique!
O le resplendissant gala!

Et quel bel exemple nous donnent
Ces vins, dans leur rare fierté,
Qui s'acceptent et se pardonnent
Leur triomphante égalité!





LE RUISSEAU

Entre deux rives de cresson
Le ruisseau disait sa chanson.

Il disait : — « La journée est claire;
« Dans un lit bleu l'aurore a lui.
« Aux amoureux ce temps doit plaire;
« On viendra me voir aujourd'hui.
« Le soleil glisse entre les branches,
« Il semble un dieu naissant et beau,
« Qui pose sur mes pierres blanches
« Son pied faisant frissonner l'eau. »

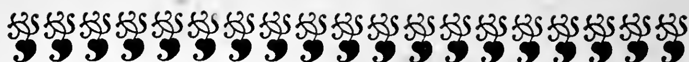
Entre deux rives de cresson
Le ruisseau disait sa chanson.

Il disait : — « J'entends un bruit d'ailes:
« Les oisillons désendormis
« Vont recommencer leurs querelles

« Et boire à mon flot, sans permis.
« Le merle, abdiquant sa superbe,
« Ici sautille à petits pas,
« Moqué par ces yeux bleus de l'herbe,
« Les gentils *ne m'oubliez pas.* »

Entre deux rives de cresson
Le ruisseau disait sa chanson.





LE MARDI GRAS EN FAMILLE

Pour la rendre plus belle et surtout plus complète,
Une invisible main s'est mise de la fête ;
Voilà pourquoi les fleurs, les bonbons, les joujoux,
Ont ruisselé parmi les enfants aux yeux doux.
Vive le mardi gras ! — Et ce fut un délire,
De jolis bras tendus vers les bébés en cire,
Les trompettes, les chars, les bateleurs mouvants :
Des stupeurs vis-à-vis des animaux savants.
Les exclamations allaient, entrecoupées,
Des pantins à ressort aux superbes poupées.
Or, entre maint jouet dont j'ignore le nom,
Étienne avait reçu, pour sa part, un canon, —
Tout petit, il est vrai, mais un canon, en somme.
Ce qu'ayant vu, passant par là, monsieur Prudhomme

Dit avec cette voix d'un volume important
Qui paraît empruntée au perroquet content :
« Oui, c'est ainsi qu'il faut, en dépit des alarmes,
« Exercer nos enfants au noble jeu des armes! »
Il n'avait pas fini d'expectorer ces mots,
Que j'écartai du bras ma bande de marmots,
Et, dans un mouvement à comprendre facile,
Je jetai le jouet au nez de l'imbécile!





REFRAIN RAJEUNI

Robin a sur la tête
Un beau chapeau de fête,
C'est un vrai chérubin.
Maman, je veux Robin.

Robin a la figure
D'un agréable augure,
Un nez long à corbin.
Maman, je veux Robin.

Robin est fort d'épaules;
Je l'ai vu sous les saules,
Comme il sortait du bain.
Maman, je veux Robin.

Robin, au jeu de quilles,
Est le premier des drilles
Avant mon oncle Urbain.
Maman, je veux Robin.

Robin a des maîtresses
Qui lui font des caresses
De Luc à Saint-Aubin.
Maman, je veux Robin.

Robin sait des ballades
Pour guérir les malades
Bien mieux qu'un carabin.
Maman, je veux Robin.

Robin a pour marraine
La marquise du Frêne ;
Il deviendra larbin.
Maman, je veux Robin.

Robin, dans son ménage,
Si j'en crois le village,
Ne sera pas lambin.
Maman, je veux Robin.







LES MOIS GASTRONOMIQUES

RONDEAUX



JANVIER

Monsieur Roucher a fait les Mois,
Qui passent pour un beau poème,
Il a décrit surtout les bois;
Je veux être moins villageois.
Moi, mes mois, francs de tels émois,
Diront à la truffe : « Je t'aime! »
Je chanterai les petits pois...
Ce n'était pas votre système,
Monsieur Roucher!

En janvier, je dirai les Rois,
La poularde sauce suprême,
Et les vignobles champenois,
Semblables à des feux grégeois.
Excusez mon audace extrême,
Monsieur Roucher!



FÉVRIER

Les grands soupers ont commencé.
Dans les grands faubourgs des vieux âges
Les grands carrosses ont versé
A grands flots les grands personnages,
Et les robes à grands ramages
Des Simiane et des Nocé.
Les grands valets ont annoncé
D'une voix pleine de tapage
Les grands soupers!

Quel vacarme à tous les étages!
Le grand escalier traversé
Voit circuler les grands potages.
Voici venir, — faisan dressé
Sous le lustre aux joyeux orages,
Les grands soupers!

MARS

Nous sommes en carême. En la salle à manger
Du vieux château bâti sous un duc Bérenger,
La marquise reçoit le prieur de Solesme :
C'est un savant ami qu'on veut fêter quand même
Et malgré la saison... Il court quelque danger.
Non, Yvonne en ce jour saura tout arranger.
Elle a déjà servi la barbue à la crème,
Le salmis de sarcelle, — un mets qui fait songer...
Nous sommes en carême!

Puis l'esturgeon rôti, triomphal stratagème!
« — L'abbé, voilà du vin qui vient de mon baptême.
« — Marquis, dit le prieur, il faut me ménager.
« — Bon! bon! au whist ce soir vous serez quatrième;
« Demeurez au château; pourquoi vous déranger?
Nous sommes en carême! »



AVRIL

L'avril mignon chanté par les poètes,
Le doux avril favorable aux amants,
N'est pas moins cher aux précieux gourmands
Qui ne sauraient se payer de sornettes.
Tout emperlés de blanches gouttelettes,
Les prés fleuris ont des trésors charmants.
Avril se joue en d'opulentes fêtes :
Il met l'asperge auprès des violettes,
L'avril mignon !

Laissons Ronsard, grand conteur de fleurettes,
Avec sa mie échanger des serments.
Nous, ayons l'œil vers les fourneaux fumants :
L'agneau fournit d'exquises côtelettes.
Saluons tous du bruit de nos fourchettes
L'avril mignon !



MAI

Allons au vert; les temps sont favorables.
De grand matin, sous le ciel frémissant,
Dans les sentiers couverts, impénétrables,
Qu'ont parfumés les fraises en naissant,
Menons l'idylle au sourire décent.
Mais quoi! l'idylle a le teint jaunissant:
Elle demande aux vaches secourables
Le lait fameux, le lait adoucissant.
Allons au vert!

Buvons le lait, couchons dans les étables;
Refaisons-nous un estomac puissant.
Pour que l'hiver nous retrouve à ses tables,
Régénérés, convives indomptables,
La lèvre humide et l'œil resplendissant,
Allons au vert!



JUIN

Couché dans l'herbe aux genoux de Florise,
Sa belle main au-dessus de mes yeux
A suspendu la cerise aux doux feux,
Dix fois offerte, autant de fois reprise.
« Mangez, monsieur ! » Oh ! la folle entreprise !
Est-ce l'amour ou le ciel qui me grise?
Je vois sa bouche et je vois la cerise,
Et mon désir les confond toutes deux,
Couché dans l'herbe.

Montmorency ! reconnais-tu tes jeux,
Et les propos emportés par la brise,
Alors que juin fait les jours orageux?
Ah ! ces instants, qu'ils sont délicieux !
Mais qu'ils sont courts ! C'est ce qui me défrise,
Couché dans l'herbe.



JUILLET

Ohé! ohé! Ceux de l'équipe
Vont amarrer au Bas-Meudon!
La friture au joyeux fredon
Appelle Clémence et Philippe,
Rose et Paul, et maint autre type
De l'escadre de Cupidon.
On débarque... Henri s'émancipe,
Mais obtient vite son pardon.
Ohé! ohé!

Versez le Suresne-Aganippe!
C'est l'heure d'un tendre abandon.
Marcel, pinçant un rigodon,
Dit à Jean, qui fume sa pipe :
« La matelote est un principe. »
Ohé! ohé!



AOUT

Sautez, bouchons! La noble compagnie
D'un site ombreux a fait élection.
C'est le moment de la collation.
La mousse est tendre, et la table est garnie! —
Un fort pâté qui semble un bastion;
Un cantaloup, c'est un trait de génie! —
De fruits exquis une collection,
Et le Clicquot comme pyrotechnie.
Sautez, bouchons!

A cet aspect, rouge d'émotion,
Monsieur Bébé bat des mains et s'écrie!
Le ciel est bleu d'une lumière unie;
En haut, en bas, tout est grâce, harmonie.
Au mois d'août telle est la grande vie.
Sautez, bouchons!

SEPTEMBRE

Messieurs, à la maison du garde
Où le bois vient se terminer,
Croyez-moi, nous irons dîner!
Le drôle sait bien cuisiner;
Sa femme est assez égrillarde :
Ses yeux ont l'art d'assaisonner,
Mieux que muscade et que moutarde,
Le gibier que pour nous il larde,
Messieurs!

Le soir, pour nous en retourner,
Sous la lune qui nous regarde,
Nous aurons la chanson gaillarde
Et la trompe, que font sonner
Les vaillants de notre avant-garde,
Messieurs!



OCTOBRE

Salut au vin qui vient de naître,
Étincelant, en plein coteau!
Avant qu'il aille au noir tonneau,
Sur les yeux de Claudine un traître
Presse en riant le jus nouveau.
« Il est bon! » dit le friponneau.
Qui que tu sois, voici ton maître,
Mieux que l'amour, autant peut-être.
Salut au vin!

Au carrefour, un écriteau
Montre ces mots : « Grand bal champêtre!
« Ce soir, dans la cour du château. »
Plus d'un, la folie au cerveau,
Tombera, ronflant sous le hêtre...
Salut au vin!



NOVEMBRE

Tout est prétexte à dresser grand couvert;
Demandez donc plutôt à saint Hubert,
Pieux chasseur, célèbre même à Rome.
Il vous dira comme on le fête, et comme
On boit à lui lorsque vient le dessert!
Qui dit chasseur dit aussi gastronome.
Trompes! flambeaux! aboiement! majordome!
C'est la curée, — un féroce concert!
Tout est prétexte!

Pleure, ô Diane! au front d'ombre couvert!
Il est tombé, le beau cerf qu'on renomme,
D'un noble sang tachant le gazon vert,
Tournant vers toi son grand œil entr'ouvert..
Meurtre hideux, plaisir de gentilhomme!
Tout est prétexte!



DÉCEMBRE

Réveillon, va-t'en réveiller
(Minuit ébranlant les aiguilles)
Les enfants, les femmes, les filles,
Même les vieillards à béquilles!
Arrache-les à l'oreiller,
Et dans l'église aux noires grilles
Fais tous les fronts s'agenouiller.
Étoile de Noël, tu brilles!
Réveillon!

Après viendra le tour des drilles,
Saluant à s'égosiller
La dinde énorme des familles.
Aux éclairs joyeux du foyer,
Tu pétilles et tu babilles,
Réveillon!





LA CHANSON DU PETIT JOURNALISTE

Eh bien! soit, une chanson!
La plus folle, rime et son;
La plus vieille, une goguette;
Turlurette,
Ma tanturlurette!

Dans les fureurs et les cris
De l'orchestre de Paris,
Tinte un timbre de clochette;
Turlurette,
Ma tanturlurette!

C'est mon rire, il est partout;
Éclair, grimace surtout!
Vent qui passe et qui soufflette;
Turlurette,
Ma tanturlurette!

Dieu d'un soir, roi d'un matin,
Dans le journal, au festin,
Ma renommée est complète,
Turlurette,
Ma tanturlurette!

Mon œil blesse et resplendit;
Je suis gai, chacun le dit;
J'ai besoin qu'on le répète;
Turlurette,
Ma tanturlurette!

Mais, sur la table accoudé,
L'enfant un soir attardé
Trouva sa lyre muette;
Turlurette,
Ma tanturlurette!

Il n'est plus temps aujourd'hui!
Noble but, espoir enfui,
Il n'est rien qui vous rachète;
Turlurette,
Ma tanturlurette!

Sous la vigne, ardent pourpris,
Cachez bien mes cheveux gris...
Mais nul ne s'en inquiète,
Turlurette,
Ma tanturlurette!

Comédien près de finir,
Je connais mon avenir.

Allons, versez! qu'on répète
Turlurette,
Ma tanturlurette!

Je mourrai je ne sais où,
Dans un coin, peut-être fou,
Sans quelqu'un qui me regrette;
Turlurette,
Ma tanturlurette!

Point de frais pour qui part seul;
Je ne veux d'autre linceul
Qu'un vieux lambeau de gazette;
Turlurette,
Ma tanturlurette!





LE BÉBÉ

VERS BLANCS



Je ne veux ni vers ni prose.
Le Bourgeois gentilhomme.
(Acte II, scène VI.)

Dans ces bals masqués — des bords de la Seine, — cherchez qui vous mène, — mes gais dominos. — Moi, j'ai fait mon temps ; — et je laisse à d'autres, — d'autres plus ardents, — le plaisir extrême — de vous escorter, — de vous protéger, — et de vous payer — du sucre de pomme.

Samedi dernier, — tout seul cette fois, — je me suis surpris, — comme malgré moi, — à fouler encore — l'escalier fleuri — et les corridors — couverts de tapis — du grand Opéra. — Il y avait bien — deux années au moins — qu'on ne m'y avait — rencontré, vraiment!

Eh bien, c'est toujours, — toujours même chose :

— bruit, foule et couleur! — On peut y passer — une heure agréable, — mais pas davantage, — moitié dans les loges, — moitié au foyer. — Les femmes y sont — aussi élégantes, — aussi agaçantes — et aussi banales — qu'il y a deux ans.

J'en ai remarqué — une cependant, — portant à ravir — un habit charmant. — Que dis-je? un habit! — Que dis-je? un costume! — Cela pouvait-il — s'appeler ainsi? — On voyait ses jambes, — marbre et soie ensemble; — on voyait ses bras, — guirlande d'appas; — on voyait sa gorge, — avec ses épaules, — libres et splendides, — et qui semblaient prendre — un bain de lumière — et de mélodie.

Le reste n'était — que flot de dentelles, — nuage tissé, — rêve de chemise. — Ce déguisement, — à ce qu'on m'a dit, — s'appelle bébé, — de *baby*, enfant; — il est très joli, — lorsqu'il déshabille — une belle fille — comme celle-là.

Quand je l'aperçus, — samedi dernier, — elle était en train — d'enlever, folâtre, — du bout de son pied, — le chapeau tout neuf — d'un monsieur très bien, — qui, d'un air aimable, — dansait devant elle.

Puis, elle riait, — et son rire était — comme une cascade — pleine de roulades — à n'en plus finir; — comme un bruit d'anneaux, — ou comme la chute — des piles d'argent — qu'un commis de banque — compte bruyamment.

On m'a dit son nom : — c'était quelque chose — comme *Bassinette* — ou *Clara Faux-Col.* — On m'a dit son âge, — un âge ingénu, — dix-huit ans aux fraises, — dix-huit ans, pas plus. — Bref, on m'a tout dit; — je n'en demandais — pas tant que cela.

La danse finie, — le gentil bébé, — sautant, s'éventant, — fit une trouée — dans la foule épaisse, — et y disparut. — Pendant trois secondes, — moi, demeuré là, — j'eus la folle envie — de suivre ses pas. — Mais je me dis : « Bah !

« Bah! qu'aller chercher — sur les pas légers — de cette fillette? — N'as-tu pas assez — aimé, ô mon cœur, — ô mon cœur blessé! — Lorsque l'on part pour — le pays d'amour, — le meilleur devin — ne saurait prédire — l'heure du retour.

« Des femmes comme elle, — (oh non! pas si belles!) — le monde en est plein, — et je ne peux pas — raisonnablement — les adorer toutes. — A moi donc, Sagesse! — sur ton bras penché, — descendons ensemble — le grand escalier. — Adieu, mon bébé. »





DUPONT ET DURAND

D'APRÈS ALFRED DE MUSSET



DURAND

Que vois-je donc là-bas? Quel est ce mortel sombre
Dont le regard perçant semble interroger l'ombre,
Et dont l'habit râpé trahit l'orgueil vaincu?
Pourvu qu'il n'aille pas m'emprunter un écu!

DUPONT

Je ne me trompe pas : cette barbe fournie
Et ce nez effronté tout ouvert pour la pluie,
Et ce je ne sais quoi d'aigre et de ténébreux,
C'est Durand, mon ami des jours malencontreux.
Bonjour, Durand.

DURAND

Dupont!

DUPONT

Oui, mon cher, c'est moi-même.

DURAND

Toujours aussi piteux, et toujours aussi blême !
Tu n'es donc pas encore à la maison Dubois ?

DUPONT

Et toi, je te croyais à décharger du bois
Au port Saint-Nicolas ou quai de la Tournelle.

DURAND

Fi ! mon cher, j'ai dompté la fortune rebelle.

DUPONT

Ami, te souvient-il de ces temps hasardeux
Où, n'ayant pas pour un, on en faisait pour deux ?
On me trouvait déjà fort en économie
Politique, et ferré sur mon autonomie.
Je promettais ; j'avais un certain entregent,
De l'acquis, mille dons, excepté de l'argent.
J'étais tout préparé pour la diplomatie ;
J'aspirais au pouvoir.

DURAND

Oui, c'était là ta scie.

DUPONT

Ne raille pas. Je fus préfet au Seize-Mai.
C'était l'heure, tu sais, d'un héroïque essai.
J'étais tout désigné par tout ce qui témoigne :
J'avais un front d'airain, on connaissait ma poigne.
On m'envoya, sachant combien j'étais hardi,
Dans un département revêche du Midi.
Ah ! Durand, que je sus, dépassant toutes bornes,

Saisir du premier coup le taureau par les cornes!
De maires et d'adjoints quel massacre je fis,
Et que d'instituteurs par mes soins déconfits!
Un instant je le crus, naïf fonctionnaire,
Abattu, ce taureau révolutionnaire...
Mais il n'en était rien, les faits l'ont trop prouvé;
Et le poste important et que j'avais rêvé
— Espoir déçu! retour des hautes destinées! —
A manqué tout à coup à mes mains cramponnées!

DURAND

Pauvre cher! Et depuis?...

DUPONT

Depuis, tout a raté
Pour moi, tout! Je suis en disponibilité.
Mon avenir si beau se lézarde et se tronque.
Anxieux, je réclame un mouvement quelconque;
Il saura me trouver, n'importe à quel moment,
Mûr pour la volte-face et prêt au changement,
Servant ou combattant les causes les meilleures,
Serviteur de tout maître et de toutes les heures.

DURAND

Quel heureux naturel! quel facile penchant!

DUPONT

Mais toi, raconte-moi ta vie, ami touchant.
Parle. Je t'ai connu jadis commis libraire.
Ton visage boudeur à nul ne semblait plaire,
Et nul ne te plaisait non plus. A contre-cœur
Tu faisais des paquets de livres, et, moqueur,

Amer, bourru, sournois, te préparant aux luttes,
Tu disais en parlant des critiques : « Ces brutes! »

DURAND

Je ne suis pas changé, Dupont, mais j'ai grandi,
Grandi jusques aux cieux !

DUPONT

J'en suis éplafourdi.
Et quel est ton métier? Es-tu capitaliste
Ou photographe?

DURAND

Non. Je suis naturaliste.

DUPONT

Naturaliste? Ah! ah! Tu vends des animaux
Empaillés?

DURAND

Pas du tout.

DUPONT

Ou bien des minéraux?

DURAND

Je produis des romans d'espèce singulière.

DUPONT

De quel genre?

DURAND

Du mien. J'ai trouvé ma manière.
Vois-tu, Balzac, c'est bien; Goncourt, ce n'est pas mal.

Mais ce n'est pas assez. C'est mesquin, c'est banal.
Paul de Kock m'aurait plu; j'en fus enthousiaste.
Pourquoi dans son *Cocu* s'est-il montré si chaste?
Son monsieur Baisemon, bête à manger du foin,
Et son *Mauvais Sujet* ne vont pas assez loin.
Ne voulant rien offrir au public de maussade,
J'ai cherché mes effets dans le marquis de Sade.

DUPONT

Un auteur excellent!

DURAND

Et bien calomnié,
Qui me vaut aujourd'hui d'être excommunié.
Mais je ne m'en plains pas : les papales colères
Me font vendre par an quinze mille exemplaires
De plus. Il est très bon d'être mis à l'index.
Que n'ai-je été maudit par l'archevêque d'Aix!
On ne peut tout avoir. Je possède la vogue.
Et dire que j'avais débuté dans l'églogue!
On me citait comme un jeune homme de bon goût!
Commencer par le lac et finir par l'égout!
Ce que c'est que de nous, Dupont!

DUPONT

Moi, je t'approuve.
On dit ce que l'on voit, on montre ce qu'on trouve.

DURAND

Ce qu'on trouve toujours ne fleure pas très bon;
Tantôt c'est un œillet, et tantôt un bubon.
Mais qu'importe! avant tout il faut être nature.

Vive le document humain, la gravelure,
Les filles et le vin ! Plutôt que d'embêter,
Je veux scandaliser, révolter, irriter.
Je veux régénérer le volume et la scène :
L'horrible étant usé, je donne de l'obscène.
Le pochard vieillissait, j'ai donné le poivreau.
Richer en me lisant rit à plein tombereau.
Même un soir j'ai, souillant la jupe des actrices,
Traîné mes pieds boueux au pays des coulisses.
Ainsi vais-je, donnant de grands coups de boutoir,
Et j'ai des déshonneurs nouveaux pour le trottoir.

DUPONT

Bon ! je sais maintenant le nom dont on te nomme.
N'es-tu pas l'auteur de....?

DURAND

Justement, mon bonhomme.

DUPONT

Et de...?

DURAND

C'est bien cela.

DUPONT

Reçois mes compliments.
Ton œuvre est en faveur près de quelques déments,
Et tu resplendiras dans la race future
Parmi les criminels de la littérature.

DURAND

La confiance en moi ne m'a jamais manqué.

Il ne me déplait pas, mon cher, d'être attaqué.
Au contraire. J'éprouve une jouissance âpre
En lisant un article acide comme câpre.

DUPONT

Bravo! je vois en toi l'homme que je cherchais.

DURAND

Vraiment, mon cher Dupont!

(A part.)

Qu'est-ce que je disais.

DUPONT

Un jour si fortuné veut une apothéose :
Entrons au cabaret; offre-moi quelque chose.

DURAND

Viens, je sais un journal qui vaut un cabaret.

DUPONT

Après vous.

DURAND

Après vous.

DUPONT

Après vous, s'il vous plaît.





L'ÉGALE DE L'HOMME

Toujours le Code fut coupable
Et saugrenu.
La femme de tout est capable;
C'est reconnu!

Ses droits aux nôtres sont semblables.
Place aux nounous!
Puisqu'elles sont contribuables
Autant que nous!

Je ne suis pas de ceux qu'on vexe
Quand Legouvé
Écrit : « Tombe aux pieds de ce sexe
Bien conservé! »

J'applaudis, malgré qu'on en rie.
N'ai-je pas un
Ancien fond de galanterie,
Comme Lauzun ?

La femme est l'égale de l'homme;
Soit, cher lecteur.
Je trouve que c'est pour la gomme
Bien trop flatteur.

Plus haut que tous ces vains mélanges,
Chez les élus
Je la plaçais avec les anges...
N'en parlons plus

Et faisons taire mon orchestre,
Puisqu'à présent
Elle réclame un rang terrestre
Moins séduisant.

Osons lui rendre ses franchises;
Émancipons
Tant d'intelligences exquises
En blancs jupons!

Couronnons leurs têtes amies
De doctorats;
Ouvrons-leur les académies
Et les sénats.

Ramenons la fière amazone
Tirant de l'arc,
La fable et l'histoire, Bellone
Et Jeanne Darc.

Convions-les à la tribune,
Et, sur nos bancs,

Asseyons la blonde et la brune
Aux gais rubans.

Laissons-les « entrer aux affaires »,
Ces rossignols,
Et vers de moins étroites sphères
Prendre leurs vols!

Pourtant, tout d'abord, je l'avoue,
Ce changement
A quelque chose qui déjoue
L'entendement.

Sous le balcon l'amoureux chante
Dès le matin :
Va te promener! Sa charmante
Est au scrutin.

Dans l'herbe où rit la violette,
S'il veut rester :
« Pas de ça! » répond la coquette :
« Allons voter ! »

L'ardente valse les appelle
Jusques au jour.
« Puis-je espérer, mademoiselle,
« Le prochain tour? »

Mais, relevant sous la dentelle
Son œil divin :
« Il est vraiment très fort! » dit-elle.
« — Qui donc? — Darwin. »

Nous en verrons encor bien d'autres;
Mais, pour cela,
N'empêchons pas ces doux apôtres
En falbala.

Tout est possible dans l'espèce.
Par conséquent,
Je redemande une papesse
Au Vatican!





BALLADE

POUR LAFONTAINE DEVENU ROMANCIER

Quoi ! Lafontaine est romancier !
A quoi pense-t-il, Lafontaine,
L'acteur au corselet d'acier,
Le Chicot à mine hautaine ?
Pour courir cette pretentaine
Est-ce donc qu'il manque de pain ?
A-t-il atteint la soixantaine ?
Pends-toi, sire de Montépin !

De quoi va-t-il se soucier,
Le tendre et brillant capitaine ?
Veut-il se faire apprécier
Des lectrices du Borysthène ?
Oh ! la plaisante turlutaine !
Zaccone devient son copain,
Richebourg lui tend sa mitaine ;
Pends-toi, sire de Montépin !

Contre une mule de sorcier,
Cet ancien prince d'Aquitaine
A troqué son vaillant coursier.
A présent, vêtu de futaine
Ou de modeste tiretaine,
Comme un scribe clopant clopin,
Il pond des lignes par centaine.
Pends-toi, sire de Montépin !

ENVOI

PRINCE, la nouvelle est certaine;
Je vais l'apprendre à Richepin.
J'en pleure comme une fontaine.
Pends-toi, sire de Montépin !





INVENTEURS ET INVENTES

I

Depuis qu'un sombre et vrai poète (1)
Par Albert Wolff fut inventé,
Il n'est pas de jour qui ne jette
Sur le seuil de notre gazette
Maint rimeur par l'espoir porté.

Inventez-moi! dit Lafagette,
Venu de son comté de Foix;
Je travaille aussi le squelette
Et je mérite — sur ma brette! —
Qu'on parle de moi quelquefois.

Inventez-moi! chante Frémine.
A travers les sentiers normands
Voilà longtemps que je chemine
De la falaise à la chaumine,
Chantant la chanson des amants!

(1) Rollinat.

Autrefois, c'était ma coutume
Au quartier Latin, — dit Goudeau, —
(Je m'en souviens sans amertume)
De cueillir les fleurs du bitume
Auxquelles mes pleurs servaient d'eau;

Des ecchymoses, des chloroses,
Comme un autre, j'en mis partout;
Mais à présent, zut aux léproses!
J'aime mieux me ceindre de roses
Au cabaret du *Noir Matou!*

Si vous aimez tant Baudelaire,
Ajoute Théodore Hannon,
Inventez-moi! j'ai sa colère,
Et sa rime patibulaire,
Et son suaire pour pennon!

Sous la pâleur des clairs de lune
Passe Félicien Champsaur :
Il a cette chance opportune
(Ainsi l'a voulu la fortune)
De rimer avec hareng saur!

Ne suis-je donc qu'un mince barde,
Avec un luth en maillechor?
Non pas! je veux qu'on me regarde,
Moi, le bon joueur de guimbarde;
Inventez-moi : je suis Bouchor!

Dernières lames de Tolède,
Batailleurs aux regards ravis,

Plus d'un paraît altier et raide ;
Martel me dit : — Je suis Tancrède !
Hugues me dit : — Je suis Clovis !

II

Et, sur le seuil de la gazette
Me tenant, par ce flot heurté,
Je dis à chacun et répète :
— Mais voilà longtemps, ô poète,
Que je vous tiens pour inventé !

Tu le sais bien, toi, Paul Arène,
Compagnon des soirs étoilés,
Toi, dont la belle humeur égrène
Depuis dix ans, dans notre arène,
Tant de fins rondeaux ciselés !

Vous le savez, Aicard, Catulle,
Aimés des nouveaux Renduel ;
D'Hervilly, plus léger qu'un tulle,
Et Des Essarts fils, cette bulle
(Pour les dames, Emmanuel).

Plus d'un de vous, en son jeune âge,
Atteignit à ce qu'il rêvait,
Écuyer, capitaine ou page,
Lorsque dans une illustre page
Gautier signa votre brevet.

Et combien d'autres que l'on vante,
Inviteurs à danser en rond!
Est-il besoin qu'on les invente,
Ces rythmeurs à la main savante,
Les Richepin et les Prarond?

Inventés! inventés encore,
Valery-Vernier et Mérat;
Bourget, que la grâce décore,
Et Silvestre à la vaste amphore,
Et Blémont, ancien avocat!

Celui-ci qui porte salade
Comme un soldat aux doigts sanglants,
C'est Villiers, expert en ballade;
Plus loin, c'est un jeune Valade,
Un jeune Valade à pas lents.

Qui ne connaît André Lemoyne,
L'amoureux aux chastes sanglots,
Rouge et studieux comme un moine?
Et Breton qui, pour patrimoine,
Reçut les champs, l'air et les flots?

On les connaît, ceux de Beaucaire,
De Bretagne et de l'Angoumois;
Levavasseur, les deux Vicaire,
Et Bornier, bibliothécaire
Depuis l'âge de dix-neuf mois.

Et si, par un trait de folie,
— Hélas! personne n'est parfait! —

Il en est quelqu'un que j'oublie,
Pardonnez-moi, troupe jolie,
Pardonnez l'énorme forfait!

J'en conviens, mon tort est extrême,
Mais, sans vous couvrir de cyprès,
O mes frères! ô vous que j'aime!
Laissez-moi m'inventer moi-même,
Nous causerons de vous après.





CE QUE L'ON BOIT



LE CAFÉ

VILLANELLE

Dans la tasse de vieux sèvres
Versez le moka brûlant,
Parfum qui ravit les lèvres!

O café! quand tu m'enfièvres,
Je vois un monde affolant
Dans la tasse de vieux sèvres.

Grâce à toi, comme les chèvres,
Mon vers bondit, rutilant,
Parfum qui ravit les lèvres!

Il vole comme les lièvres
Et trouve un rythme insolent
Dans la tasse de vieux sèvres.

Laissons les estomacs mièvres;
Le café sied au galant,
Parfum qui ravit les lèvres!

C'est l'or noir que les orfèvres
Cherchent d'un regard tremblant
Dans la tasse de vieux sèvres.

Parfum qui ravit les lèvres.



LE THÉ

Par moments, comme moi, les avez-vous rêvés
(Enfin, tout est possible!),
Les États-Unis et l'Angleterre, privés
De thé vert et de Bible?

Que deviendraient alors ces longs négociants
Aux graves redingotes,
Qui n'ont pour oublier l'heure des quotients
Que le chant des bouillottes?

Que deviendraient ces miss, fleurs de spleen, dont parfois
S'anime la pupille
Sous l'excitant parfum du *feuillage chinois*
Dont a parlé Delille?

Plus de thé! — Tennyson et sandwichs! Ce serait
Une sombre légende!
Cependant mon chagrin vite s'apaiserait,
Tant ma douceur est grande.

Car chez nous, peuple gai, que la table aguerrit
Et que l'excès conseille,
Le thé n'est qu'un docteur qui panse et qui guérit
Les blessés de la veille.



LE PUNCH

Le punch est romantique
Essentiellement.
Toute âme frénétique,
Tout cerveau fantastique,
En font leur élément.

Au temps des Jeune-France
En pourpoint de velours,
Loin des bourgeois en transe,
Avec exubérance
Le punch flambait toujours.

Pour augmenter l'orgie,
Au murmure des vers
On soufflait la bougie.
C'était une magie,
Tous ces visages verts!

On offre un punch encore
Chez les étudiants;

Prélude à Terpsichore
Ce bol qui se décore
De jets irradiants !

Jovial incendie
Qu'on boit dans un juron !
Punch, ta flamme hardie
Rappelle (ô parodie !)
Grassot et lord Byron.



L'ABSINTHE

DIALOGUE NATURALISTE

« On est un honnête ouvrier,
« Pas vrai, Jule? — Oui, ma vieille branche.
« — Et, quand on trime à l'atelier,
« On peut bien licher le dimanche.

« — Je te crois! — Ça ne fait de mal
« A personne, vois-tu bien, Jule,
« Et ça raffermit le moral.....
« — Surtout pendant la canicule.

« — A ta santé! — Rudement bon,
« L'élixir dont ma coupe est teinte!
« Il remettrait un moribond.
« Où cela pousse-t-il l'absinthe? »

Alors l'autre ivrogne, étouffant :
« — Chez moi... dans mon village, en Suisse...
« Où ma femme et mon cher enfant
« Sont enterrés... Dieu les bénisse!

« Pauvre Jeanne! pauvre Parfait!
(Son ami respecte sa plainte.)
« Verse à boire! » Puis, il se tait,
Et ses pleurs *battent* son absinthe.



LE LAIT

COUPLETS

Le lait n'a jamais cessé d'être;
Depuis le premier jour il est.
Avant le vin on vit paraître
Le lait.

Depuis, partout on le retrouve :
Au ciel il s'étale à souhait;
Romulus tette de la louve
Le lait.

La jeune mère obtient la pomme
Par son corsage rondelet,
Et l'on dit : « Elle est blanche comme
« Du lait! »

L'artiste amoureux de la gloire,
Lisant son éloge surfait,
Sourit et se dit : « Je crois boire
« Du lait! »

L'exploiteur, frisant sa moustache,
Dit de l'exploité maigrelet :
« Ce n'en est pas moins une vache
« A lait! »

Voyez s'agiter dans ce groupe
Cet homme colère et replet :
Il s'enlève comme une soupe
Au lait!



L'EAU

STANCES AQUATIQUES

Ma fenêtre ouvre sur la Seine :
Mon Dieu! que d'eau! que d'eau! que d'eau!
Elle est monotone, la scène;
Comment varier ce tableau?

Voici justement un bateau
Qui vogue à la prochaine rive :
Je prends la *Mouche* au fil de l'eau,
Vers le Bas-Meudon je m'esquive.

Sur le pont se montre Isabeau,
Ombrelle en main. « Bonjour, ma chère!
« Partons tous deux, le ciel est beau;
« Nous vivrons d'amour et d'eau claire. »

Vains projets! gare à nos chapeaux!
Une ondée arrive; on se mouille!
Comment faire? Ainsi que Gribouille
Nous nous trouvons entre deux eaux.

Je fuis l'averse passagère ;
Et ma voix au timbre suret
Chantonne : « Il pleut, il pleut, bergère;
« Entrons bien vite au cabaret ! »



LA BIÈRE

Le Vin, pourpre et furieux,
A dit en voyant la Bière :
« Chassez vite l'étrangère !
« Qu'on la dérobe à mes yeux ! »

Mais la fille aux longues tresses,
Dont le regard est si clair,
Lui sourit, sans avoir l'air
De comprendre ses rudesses,

Et le Vin n'y pourra rien;
L'enfant aux rousses épaules
Est Française, il le sait bien :
Elle naquit dans les Gaules.

Et c'est depuis ces vieux temps
Qu'on voit tant de brasseries,
Où les yeux, ces pierreries,
Brillent aux fronts de vingt ans.

Ces filles de forte race,
Ces prêtresses des houblons,
Montrent sur leurs cheveux blonds
Le papillon noir d'Alsace.

Ces moqueuses de Bacchus,
Dont s'emplit toute l'Europe,
Au nom du roi Gambrinus
Font circuler mainte chope.

Et le buveur tendre et fol,
A la jeune canéphore,
Joyeux de sa métaphore,
Demande : « Un bock... sans faux-col! »



LE CIDRE

COUPLETS

A LA SOCIÉTÉ DE *LA POMME*

Je veux, dans l'auberge normande,
Qu'on m'apporte le lourd pichet
Qui verse à ma lèvre gourmande
Le vieux cidre à plein gobelet !

Peu m'importe le persiflage
De plusieurs buveurs de bon ton !
J'aime ce nectar de village
Qui fait rire les Jeanneton

Et les beaux gars à blouse bleue
D'Yvetot et des Andelys !
J'ai fait souvent plus d'une lieue
Pour en boire avec des amis.

Le pommier précéda la vigne,
Le cidre est l'aïeul du clairet,
Et notre mère Ève était digne
D'ouvrir le premier cabaret.

O cidre au facile délire,
Qui désaltérais, transparent,
Basselin, dans son Val-de-Vire,
Et Guillaume le Conquérant!

C'est toi qu'à deux pas de la berge
— Les grands peupliers pour décor —
Me verse la fille d'auberge,
Toi, cidre blond! toi, cidre d'or!



LE VIN

COUPLETS

Le soleil couchant a mis ses rougeurs
Sur le front hâlé des fiers vendangeurs.

Le vin, jaillissant de la grappe,
Ruisselle à bouche que veux-tu,
Et sous la serpe qui le frappe
On voit frémir le bois tortu.
On l'empile dans les corbeilles,
On le voiture dans les chars.
Chantons le vin, honneur des treilles
Chantons le vin, roi des nectars!

Le soleil couchant a mis des rougeurs
Sur le front hâlé des fiers vendangeurs.

Le vin dans la cuve fermente;
Ses parfums troublent la raison.
Bacchus à la lèvre écumante
Prend pour trône cette prison.

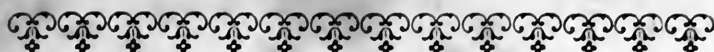
Mystère tout plein d'espérance!
O vin! vaudras-tu ton aîné?
Chantons le vin, le vin de France;
Chantons le vin, ce nouveau-né!

Le soleil couchant a mis ses rougeurs
Sur le front hâlé des fiers vendangeurs.

Le vin scintille dans la coupe.
Attablés devant le caveau,
Soldats, paysans, joyeux groupe,
Fêtent le vin, le vin nouveau.
Ils trinquent, et leur voix sonore
Éveille maint écho gaillard.
Chantons le vin, enfant encore;
Chantons le vin, futur vieillard!

Le soleil couchant a mis ses rougeurs
Sur le front hâlé des fiers vendangeurs.





TRIOLETS A PINCEBOURDE

Le roi René fut un bon roi;
Valait-il René Pincebourde?
Dans sa Provence en désarroi
Le roi René fut un bon roi,
Mon libraire fléchit d'effroi
Sous une tâche non moins lourde.
Le roi René fut un bon roi;
Valait-il René Pincebourde?

Parlons de René d'Argenson;
Valait-il René Pincebourde?
Ce ministre fut sans façon;
Parlons de René d'Argenson.
Mon libraire, meilleur garçon,
M'apparaît sans lanterne sourde.
Parlons de René d'Argenson;
Valait-il René Pincebourde?

Le *René* de Chateaubriand
Valait-il René Pincebourde?
C'était un sire peu brillant,
Le *René* de Chateaubriand.

L'éditeur moral et riant,
C'est Vandenesse à Clochegourde.
Le *René* de Chateaubriand
Valait-il René-Pincebourde?

J'ai connu René Lordereau;
Valait-il René Pincebourde?
La mort signa le bordereau
Du pauvre René Lordereau.
Mon libraire, dans son bureau,
Nargue la mort, cette balourde.
J'ai connu René Lordereau;
Valait-il René Pincebourde?

Saint ou six René Taillandier
Ne valent pas un Pincebourde.
Chez Buloz on voit pour landier
Six ou Saint-René Taillandier.
L'éditeur, pour s'incendier,
Se chauffe d'une autre falourde.
Saint ou six René Taillandier
Ne valent pas un Pincebourde.

Tous ces Renés-là sont renés
En maître René Pincebourde.
Brochés, reliés, cartonnés,
Tous ces Renés-là sont renés.
Les écrivains peu fortunés
Se désaltèrent à sa gourde.
Ils sont renés, tous ces Renés,
En maître René Pincebourde!





UNE CHANSONNETTE

DES RUES ET DES BOIS

I

Réveillons l'églogue antique.
Pinçons la taille à Fanchon.
Vive la *Marion rustique!*
Vive l'usine Tronchon!

Tout genre m'est abordable;
Changeons de note à présent :
Assez je fus formidable;
Je veux être séduisant.

Je veux m'enfuir vers les saules
Et, penseur à l'abandon,
Tenir des propos très drôles
Aux laveuses de Meudon;

Pour qu'on dise à la montagne,
Pour qu'on dise aux prés itou :
Celui qui bat la campagne,
C'est Olympio-Pitou !

II

Sous la tonnelle parée
De rayons et de parfums,
J'accommode une purée
De noms propres et communs;

Et ma muse, qui s'essaye
A l'école du buisson,
Exproprie Arsène Houssaye
De ses nappes de cresson.

A moi le thym et le hêtre!
A moi la cime et le val!
Dieu, c'est un garde champêtre,
Agent du maire idéal.

Pour casque, il a la feuillée;
Pour sabre nu, le soleil;
Et sa plaque fut taillée
En plein firmament vermeil.

Soyons bon, quoique sublime,
Familier et tolérant.
Babillons avec l'abîme;
Disons : « Mon vieux! » au torrent.

Confondons l'aire et la mare,
Et mêlons — douce leçon!
La Genèse au *Tintamarre*,
Homéros à Commerson.

Soyons même un brin canaille;
Parlons l'argot de Pantin;
Allons chercher Lafouraille;
Qu'on amène Corentin.

Au bouchon, où j'aventure
Mon oreille auprès du feu,
Sachons ce que la friture
Fredonne au petit vin bleu!

III

Qu'on l'appelle Cydalise,
Antiope, Élisabeth,
Suzon, Violante, Lise,
Toinon, Toinette ou Babet,

C'est toujours la même femme,
Charmant problème attifé;
C'est la même grande dame,
Et le même chien coiffé.

Pour moi, je les aime toutes,
Qu'elles vivent sous un dais,
Ou que sur les grandes routes
Elles guident les baudets.

Collier divin que j'égrène,
En ce temps de renouveau,
Celle-ci dit : — Ma migraine!
Celle-là dit : — Notre veau!

Béranger a des Lisettes
Pouvant servir encor bien,
En arrangeant leurs risettes
Au style néo-païen.

Ma chansonnette lascive
Ne demande qu'à voler,
Et même un peu de lessive
Ne me fait pas reculer.

Ça me change, moi le mage
Et le prophète effaré,
De voir Colinette en nage
M'apostropher dans un pré,

Et, flamboyante carogne,
Fourche en main, crier, oui-dà :
— Ça va cesser, où je cogne!
A-t-on vu cet enflé-là!

IV

C'est convenu. L'on s'en lasse.
On n'en veut plus. Ici gît.
Soit. C'est dommage. Tout passe,
D'Arlincourt et Marchangy.

Soyons simples. Adieu, fête.
Me voici, flûte; adieu, cor.
Je suis brise; adieu, tempête.
Je suis... Allons, bon, encor!

O l'antithèse tenace!
Le procédé forcené!
O trope, à ta double face
Que je suis acoquiné!

Je suis le doigt; toi, l'écorce.
Je suis poisson; toi, filet.
Qui vaut mieux, du tour de force
Ou du tour de gobelet?

Vous aimez Blois; moi, Dunkerque.
Votre goût dit foin au mien.
Parmentier vaut Albuquerque;
Sapristi vaut Nom d'un chien!

La canne sied au podagre,
Le zéphyr sied au roseau;
Tout critique est un onagre,
Tout poète est un oiseau.

Ainsi babille ma muse;
Tout est de se mettre en train.
Je peux, si ça vous amuse,
Aller jusques à demain.

Myosotis et Pivoine!
Spartacus et Trou-Bonbon!

Saint Vincent et Papavoine!
Aurore et brume... Ah! c'est bon!

V

Parfois il me semble entendre
Des bourdonnements lointains :
Je me penche et crois comprendre
Qu'il s'agit de mes refrains.

On me discute, on m'affirme;
Paris d'articles est plein.
Un journal dit : — Quel infirme!
Un autre dit : — Quel malin!

Moi, je souris. Laissez dire.
Dieu, dont l'arrêt est sacré,
De moi fit un homme-lyre :
Le vent soufflait, j'ai vibré.

Non, ce ne sont pas chimères,
Les vers que je vais sonnant;
J'en appelle à vous, ô mères :
Vous savez le *Revenant !*

O place Royale! ô place!
Souvenirs non décriés!
Jeunes gens, c'est moi qui passe;
Cachez vos noirs encriers.

Jeunes gens, je suis le maître.
Si l'un de vous raille ici,
Je lui pardonne. Peut-être
Est-ce un peu ma faute aussi ;

Car, dans ce livre délire,
Qu'il fallait vous dédier,
Tel à qui j'apprends à lire
Apprend à parodier...





BALLADE

EN L'HONNEUR DES GARÇONS DE BANQUE

J'AIME beaucoup les pourpoints d'autrefois,
Les grands plumets et le point de Venise;
Des vieux Bretons le sévère harnois,
Les plaques d'or des femmes de la Frise
Et les gilets à fleurs des Champenois.
Le justaucorps des gens de Salamanque
Et la mantille au front des bruns minois
Me charment fort; mais j'aime mieux cent fois
L'habit carré des garçons de la Banque.

J'aime un soleil dans le dos d'un Chinois,
J'aime une rose au sein de Cydalise,
Les bas à jour du duc de Nivernois,
Et le jupon cramoisi de Denise
Quand elle court pour abattre des noix.
Sur le maillot doré du saltimbanque
Et sur celui du clown, ce feu grégeois,
J'arrête un œil; mais j'aime mieux cent fois
L'habit carré des garçons de la Banque.

Tes Merveilleux, ô Galerie en bois,
Aux faux cheveux que la mode défrise,
Ont un attrait agaçant et narquois;
Ce sont pantins que la grâce adonise,
Et Debucourt fait aimer ces grivois.
Fi des rustauds que la misère efflanque!
Je ne vis bien que lorsque j'apercois,
Chaque premier ou le quinze du mois,
L'habit carré des garçons de la Banque.

ENVOI

Prince, acceptez ces rimes de guingois,
Où j'ai voulu chanter en langue franque,
Malgré son air légèrement bourgeois,
L'habit carré des garçons de la Banque.



SOUS-PREFET

Mon plus beau songe, je l'ai fait
A vouloir être sous-préfet.
Billevesées!
Toutes mes nuits d'adolescent
A rêver ce rêve innocent
Se sont usées.

Je ne voyais rien d'engageant
Comme ce frac brodé d'argent
Et cette épée
Qui me gêne tant pour m'asseoir...
Et j'en avais matin et soir
L'âme occupée.

A ce rôle auguste et sacré
Je m'étais longtemps préparé
Par des études
Extraordinaires; Judic
Me reconnaissait quelque chic,
En ces temps rudes.

Aujourd'hui, je suis tout à fait,
De la tête aux pieds, sous-préfet.
Quand je me lève,
Je circule tout éveillé
A travers mon rêve étoilé...
Le fichu rêve!

On m'a là-bas expédié
Chez des sauvages, sacrédié!
(Qu'en dis-tu, Jeanne?)
Dans un village des plus laids.
Qu'on chercherait en vain sur les
Guides Joanne.

Avant de partir pour ce trou,
Tante m'a mis autour du cou
Une médaille;
Et mon cousin de Graveson
M'a dit : « Pense à notre blason,
« *Vaille que vaille!*

« Sois très prudent dans ton état;
« Concède au prolétariat
« Quelques grimaces.
« Ce n'est pas tout d'être joli,
« Gontran, il faut être poli
« Avec les masses! »

Il est bon là, mon cher parent,
S'il croit être dans le courant,
Avec sa crainte!
Il changerait vite de ton,

En apprenant dans mon canton
Comme on m'éreinte !

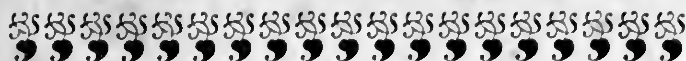
Le premier jour, maint polisson
M'a salué par la chanson :
Il est en pierre!
Et, le soir, j'ai vu des gros sous
Tomber, lancés par des voyous,
Dans ma soupière.

Je suis tous les jours empoigné
Dans un organe très soigné,
L'Argus des Alpes.
O journaliste! sans détour,
Qu'est-ce que je t'ai donc fait pour
Que tu me scalpes?

Récemment, j'ai voulu donner,
Comme il convient, un grand dîner
A mes notables;
Et, dans mes projets insensés,
Je croyais n'avoir point assez
D'une ou deux tables.

Superbe, mon menu! Combien
Sont-ils venus? Cherchez. — Eh bien!
Une cohorte?
— Le seul notaire de l'endroit...
Encor s'était-il (on le croit)
Trompé de porte.





A UN DIRECTEUR DE THÉATRE

EN LUI ENVOYANT MON ROMAN : *le Canif de Damiens.*

Mon cher J..., parmi tous ceux
Qui tiennent d'innocentes plumes,
Je passe pour un paresseux;
Pourtant j'ai fait ces deux volumes.

Comment? Dans quel but? Le sait-on?
Ah! si, pourtant : il fallait vivre.
Il fallait faire un feuilleton.
J'ai dit : Voyons! — De là ce livre.

La nécessité l'opéra;
L'histoire en a fourni la trame.
Y verrez-vous un opéra?
Moi, j'y crois voir un mélodrame.

La cour y jette son parfum,
La Pompadour y joue un rôle;
Et Louis Quinzième y reçoit un
Avertissement à l'épaule.

Lisez-le, ne le lisez pas;
Feuilletez-le, la main oisive;
Mais tenez-moi, dans tous les cas,
Pour votre ami, quoi qu'il arrive.





LAMENTO

DES FONCTIONNAIRES DESTITUÉS

J'ai perdu mon habit brodé!
La France court vers un abîme.
Par l'*Officiel* poignardé,
J'ai perdu mon habit brodé!
O mon pauvre frac démodé,
Va, ne crains plus que je t'abîme!
J'ai perdu mon habit brodé!
La France court vers un abîme.

J'ai perdu mon brillant hôtel!
Où le pouvoir a-t-il la tête?
Je ne vivrai plus de l'autel :
J'ai perdu mon brillant hôtel!
Semblable à monsieur tel ou tel,
J'erre, en pleurant mes jours de fête.
J'ai perdu mon brillant hôtel!
Où le pouvoir a-t-il la tête?

J'ai perdu mes appointements!
C'en est fait, la patrie est morte.
Je vois de noirs événements :
J'ai perdu mes appointements!
S'ils s'en tirent, les garnements,
Je veux bien que Satan m'emporte!
J'ai perdu mes appointements!
C'en est fait, la patrie est morte.

J'ai perdu mon titre et mes gens!
Attendons-nous à des désastres.
L'ère est aux inintelligents :
J'ai perdu mon titre et mes gens!
Pour fuir ces temps trop affligeants,
Je veux me retirer à Castres.
J'ai perdu mon titre et mes gens!
Attendons-nous à des désastres.





MA NUIT DE NOVEMBRE

Lorsque j'étais un écolier,
Noircissant déjà du papier
Comme un précoce mercenaire,
Je rencontrais à chaque instant
Un jeune enfant vêtu de blanc,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il avait un bedon naissant,
Un sourire réjouissant,
Une bouche fraîche et vermeille;
Il portait un nez retroussé,
Un peu large et déjà rosé,
Et sur la tête une corbeille.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Et que mes chansons au printemps
Retentissaient par la bruyère,
Je vis, un frais panier au flanc,

Un jeune homme vêtu de blanc,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son air était malicieux;
Il me traita de songe-creux
Et persifla ma chansonnette;
Puis, sur un signe de la main,
M'entraînant au fond du chemin,
Il me donna de sa galette.

Me poussant vers le cabaret,
Il me versa du vin clairet,
Et me fit troquer toute joie
Contre un plat bien assaisonné,
Un poisson dûment citronné,
Ou contre un lourd pâté de foie.

Lorsque je voulais travailler,
Il arrivait pour me railler;
Et, moquant Byron ou Sénèque,
Il laissait une vague odeur
De mayonnaise ou de chou-fleur
Jusque dans ma bibliothèque.

Et je l'ai partout rencontré,
Partout où mes pas ont erré,
En France, en Alger, en Espagne,
A Bordeaux, sous les pinadas,
A Nice, sous les mimosas,
Et dans notre ancienne Allemagne;

A Rivesalte où l'on boit sec,
Dans les ruelles du Rydeck

Dont la moitié n'est que ruine;
A Nantes, où mon berceau rit,
A Londres, où tout s'assombrit,
A Marseille, où tout s'illumine.

Partout où j'ai bâillé mes jours,
A toute heure, en tous lieux, toujours,
Dans le palais ou la chaumière,
J'ai retrouvé, la toque au vent,
Un cuisinier vêtu de blanc
Qui me ressemblait comme un frère.

C'est lui qui m'a, tant qu'il a pu,
Jusqu'aux moelles corrompu
Et flétri de sa sotte ivresse,
Et fait faire un vaste plongeon,
Absolument comme un goujon,
Dans la Seine de la paresse.

LA MUSE

O poète! ô mon bien-aimé!
Renais à mon souffle embaumé;
Lâche ces restaurants de joie
Où tout se fane et dépérit,
Où l'on perd la force et l'esprit,
Avec ce qu'on a de monnoie.

LE POÈTE

Chère mignonne, bien parlé!
Je reconnais ton style ailé

Et tes excellentes morales;
Mais il est bien tard, sapristi!
Et je suis encor tout meurtri
De tant de noces magistrales.

LA MUSE

Allons, va, ce ne sera rien;
On peut toujours revivre au bien.
N'as-tu pas dans ta chambre encore
Ce viel instrument nommé luth,
Acheté devant l'Institut,
Dont tu pinçais à ton aurore?

Le vers entretient la santé;
Reviens, je te ferai du thé.
Les vents ne seront plus contraires;
Reviens! on revient de plus loin.
Ne t'a-t-on pas gardé ton coin
Parmi tes milliers de confrères?...





LA SEMAINE SAINTE A ROME

Je suis venu voir le Saint-Père
(A qui Dieu fasse un sort prospère !)
En son éternelle cité.
Éternelle est une manière
Audacieuse et routinière
De déguiser la vérité;

Car, chaque jour, tombe et s'égrène
Une pierre de chaque arène,
Un chapiteau de chaque fût;
Et c'est une grande tristesse
Que de voir sur tant de vieillesse
S'acharner la mort à l'affût.

Mais, Français que tout émerveille,
Prêtant aux cloches mon oreille,
Prêtant aux débris mes regards,
Je marche à travers les décombres
Augustes et les grandes ombres
Que projettent les grands Césars.

Ainsi j'ai vu le Colisée
(*Colosseum*), enceinte usée
Par la lune et par tous les vents;
Mais, quoique effrayant et sublime,
Il laisse entiers Arles et Nîme;
J'en suis fâché pour les savants.

Le Capitole, — nobles joies, —
Illustré par un troupeau d'oies;
Le Vatican, hautain palais,
Plein de tableaux et plein de gardes,
De marbres et de hallebardes;
J'ai tout vu, comme Rabelais.

Le fort Saint-Ange avec le Tibre,
Qui rime si bien avec libre;
Le Panthéon, froid monument;
Le Forum, où l'on joue aux quilles;
Le Transtevère et ses guenilles;
J'ai tout vu, comme Saint-Amand.

J'ai surpris la Rome coquette,
Les beaux officiers en conquête,
Dont le cœur n'a jamais pâti;
Les fillettes suivant leurs traces,
Et les prêtres prenant des glaces;
J'ai tout vu, comme Dupaty.

Flâneur qu'un espoir accompagne,
J'ai rasé la place d'Espagne,
Le soir, comme Casanova.
Des fontaines où l'eau savonne

J'ai ri sur la place Navone.
Voyageur, sait-on où l'on va ?

On va, passant que l'art talonne,
De maint arc à mainte colonne,
Du Ghetto sinistre et rouillé
Au Corso rempli de boutiques
(Où j'aimerais mieux des portiques)
Qui n'est qu'un Strand ensoleillé.

Par malheur, des hôtelleries
J'ai subi les taquineries,
— Il faut se faire une vertu ! —
Et des Anglaises économes,
A leur dîner buvant des gommes,
J'ai souffert le contact pointu.

Des garçons en cravates blanches
M'ont servi, par piteuses tranches,
Des filets séchés ou cuisants,
Et des breuvages sans vergogne
Qui, sous le titre de bourgogne,
N'ont que résultats malfaisants.

Mais c'est peu de chose ; il me reste,
Malgré cette note funeste,
Un éblouissement réel.
Avec les yeux de Piranèse
J'ai vu la Rome de Farnèse,
Et la Rome de Raphaël.

Railler tes imposants vestiges,
O Rome ! cité des prodiges,

Ce serait un crime inconnu!
J'habiterais un mois encore
Tes murs que la splendeur décore,
Que je n'aurais encor rien vu.

Je le sais; aussi je me borne,
Ville à la fois riante et morne,
A voir et ton Pape et ton Roi,
Ton Humbert et ton Léon treize,
Étrange et profonde antithèse,
Vivant côte à côte chez toi!

Pape et roi! bustes de faïence!
Pour qui rêvent une alliance
Tant de poétiques esprits!
Les deux figures qu'on renomme,
Et qui font affluer dans Rome
Des milliers d'étrangers surpris!

Avril 1881. Rome, auberge Costanzi.





L'HOMME DÉCIDÉ A ROMPRE

DIALOGUE



LA FEMME

Arthur, m'aimeras-tu sans cesse?
M'aimeras-tu sans cesse, Arthur?
Mon cœur a besoin de tendresse;
De ta tendresse est-il bien sûr?
Tu m'as promis des jours sans nombre
D'extase et de félicités;
Arthur, pourquoi ce regard sombre?
Pourquoi ces sourcils irrités?

L'HOMME

Sous votre front blanc qui se ploie
J'aperçois une patte d'oie.

LA FEMME

Arthur, souviens-toi des minutes
Délicieuses d'autrefois,

Où nous allions grimper aux buttes
Chaumont, ou courir dans les bois.
Tu me disais de ces paroles,
De ces mots frères du printemps,
Et qu'emportent les brises folles
Par-dessus l'odeur des étangs!

L'HOMME

Sur votre tête qui se penche
J'aperçois une boucle blanche.

LA FEMME

Arthur, la vie est encor belle,
Même de son attrait passé.
Le souvenir peut sur son aile
Nous rendre un bonheur éclipsé.
Nous nous aimons depuis l'empire;
J'espère un jour combler tes vœux;
Attends que mon époux expire,
Et nous serons unis tous deux.

L'HOMME

Sous votre lèvre en arc courbée,
J'aperçois une dent plombée...





LES NOUVEAUX DJINNS



LES CRÉANCIERS

Mabille !
J'en sors,
Tranquille
De corps.
Je sonne :
Ma bonne
Raisonne...
Je dors.

Quelqu'un grogne,
C'est, croit-on,
D'un ivrogne
Le feston ;
C'est la plainte
Presque éteinte
De l'absinthe
Chez Piton.

La voix, moins frêle,
Semble un galop;
Dans ma cervelle
Ai-je un grelot?
Ainsi s'élance
Et recommence
Une romance
Dans un goulot.

La rumeur approche;
L'écho la redit :
Est-ce Rigolboche
Que l'on applaudit?
Est-ce, sous un porche,
Sax tenant la torche,
Wagner qu'on écorche
Avec du Verdi?

Dieux! la horde grimpante
Des créanciers! — Quel trac!
Fuyons dans la soupente
Où je mets mon cognac.
Leur fourberie insigne
A forcé la consigne
Chez mon concierge indigne.
Ah! portier de Jarnac!

Ciel! la porte et la fenêtre
Ont cédé sous leur effort,
Et le premier qui pénètre
Cherche en vain mon coffre-fort.

Avant que je la verrouille
Dans l'armoire à glace il fouille
Pour découvrir la grenouille
Dont jamais le chant ne sort.

Le bottier dit : « Rends-moi mes bottes! »
Le tailleur dit : « Rends-moi mon frac! »
Tous répètent : « Voici nos notes! »
Tous demandent : « As-tu le sac? »
Seul, dans son farouche délire,
Le traiteur, étouffant son ire :
— C'est pourtant moi, semble-t-il dire,
Qui l'ai fait gros comme Balzac!

Pendant ce chœur, saisissant mes lunettes,
Qui reposaient à côté de mon lit,
Je reconnais leurs atroces binettes...
Un créancier ne fut jamais joli,
Deux créanciers forment un groupe blême,
Troiscréanciers sont la laideur extrême,
Mais cinq, mais dix, mais vingt... c'est l'enfer même.
Or, j'écoutais leur langage impoli.

— « Oui, c'est un libertin! — Sa conduite est infâme!
— Il refuse sa porte et se lève à midi!
— Il court les casinos! — Il a plus d'une femme!
— Monsieur fait pince-nez! — Monsieur joue au dandy!
— Il rit de nos sueurs et n'en prend qu'à ses aises!
— Il faut à son dîner de l'aï sur les fraises.
— Au café du Helder, je l'ai vu, sur deux chaises,
Écorchant une glace à l'air du soir tiédi. »

Je suis né bon, j'ai la mansuétude,
Et volontiers je me laisse raser.
De ces refrains, d'ailleurs, j'ai l'habitude,
Rien ne saurait plus me mécaniser.
Mais cependant, flairant l'impertinence
De ces butors enivrés de finance,
Je secouai le joug de ma créance;
Sur mon séant on me vit me poser.

« Qui m'a fait ces polichinelles?
M'écriai-je, en sentant monter
Un litre rouge à mes prunelles
Que le courroux vient dilater;
Est-ce donc ici la coutume
D'entrer, à l'heure où l'on s'enrhume,
Chez les modestes gens de plume,
Comme s'ils venaient d'hériter? »

Alors, d'une voix qui tance,
Je dis à ce groupe amer :
« — Remportez votre quittance!
Vous voyez ce revolver :
Le premier qui me tutoie,
Sous mon talon je le broie,
Et je le jette avec joie
Par-dessus mon belvéder! »

Partis! — Brûlons du sucre
Et dissipons ainsi
L'horrible odeur de lucre
Qu'ils ont laissée ici!

Ce n'est pas sain encore...
Mais, quand luira l'aurore,
J'irai chercher du chlore!
Merci, mon Dieu! merci!

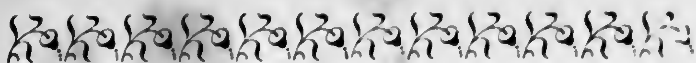
D'étranges syllabes
M'arrivent encor;
Ces maudits arabes,
D'un commun accord,
Ont, sur ma muraille
Que leur doigt éraille,
Mis ce mot qui raille :
« Contrainte par corps! »

Larves funèbres!
Laids pâtissiers!
Dans les ténèbres,
Mes créanciers
Me font comprendre
— Surcroît d'esclandre —
Qu'ils vont se rendre
Chez les huissiers!

Moi, bon nègre,
Pas vouloir
Qu'homme maigre
Et tout noir
Expertise,
Verbalise,
Dévalise
Mon manoir.

Pas bète :
Demain
J'arrête
Un train,
Et file
Pour Lille
Ou l'île
Saint-Ouen !





PAUL DE KOCK

O Paul de Kock qu'embellissent les roses,
Va, ne crains rien des outrages du temps;
Tu survivras à nos siècles moroses,
Gai philosophe en habit de printemps.

On relira tes poèmes de joie,
Vaste odyssée où domine le flan,
Et que le Pape, en des étuis de soie,
Soigneusement conserve au Vatican.

A ton école, où les enlumineuses
S'en vont apprendre à sabler le vin doux,
En redisant tes chansons amoureuses,
Je vois nos fils se donner rendez-vous.

Tu vis passer avec insouciance
Tous les partis, sans leur vouer ton luth;
A chacun d'eux, libre, ta conscience
Avec orgueil répondit toujours *zut!*

De ce temps-ci périra l'œuvre éparse
(La vieille Mob l'aura dans son caba),
Toi seul vivras, classique de la farce,
Éternisant l'édition Barba.

Une statue, ô roi de la goguette,
Rendra ces traits que tous nous admirons;
Et l'on verra Tapote et Bastringuette,
A tes côtés, épluchant des marrons!

En bas-relief, Chinois, le liquoriste,
Escortera — joyeux bondissements! —
Frac, le tailleur, Mélasse, le droguiste,
Et Vermillon, le peintre en bâtiments!

Tout un essaim de jeunes kockolâtres
Aux prés Gervais, chaque dimanche, ira
En ton honneur s'épandre en jeux folâtres...
Montalembert, seul, s'en éloignera.

O Paul de Kock, dont la verve suprême
Sait nous mener du bal au violon,
Poursuis toujours! et dans un plat de crème
Renverse encor l'immortel Baisemon.

De vin à quinze et d'amour enflammée,
Vois ta Nini, Galatée en rubans;
Vers la Chaumière, antique renommée,
Conduis, Amour, ses genoux titubants!

Groupe adoré! la grisette profane
Va se coiffer de ton chapeau tromblon;

Que son bonnet flotte au bout de ta canne,
Et répétez la *Mère Godichon!*

Et toi, son fils, Henri, noble jeune homme,
De tes succès l'avenir me répond;
Et, si tu veux qu'un jour l'on te renomme,
Henri de Kock, relis *Monsieur Dupont.*

1857.



LE PAS D'ARMES DE L'ÉLYSÉE

Ça, qu'on aille
Me chercher
Ma canaille
De cocher.
Vieux Silène,
Outre humaine,
Qu'on me mène
Sans broncher!

Par saint Josse!
Marche droit,
Car ta rosse
Sait l'endroit.
Vêts ta martre :
A Montmartre,
Fleur de tartre!
Sois adroit!

Sur la route
Que tu suis,
On écoute
Mille bruits.
Sur les places
Où tu passes
Les espaces
Sont réduits.

Dans la rue
Turbigo,
Foule accrue,
Vertigo!
Sur l'asphalte
On s'exalte,
On fait halte...
C'est Hugo!

Le grand homme
Au front nu,
Et qu'on nomme,
Reconnu,
Simulacre
D'un vrai sacre,
Voit son fiacre
Retenu.

Aristarque
Marmottant,
On remarque
Marmottan.
A la grille

Maint œil brille
Pour Camille
Pelletan.

Clovis Hugue
Semble fier.
Il subjugue
Dame Aucler.
Il s'enflamme,
Il s'exclame,
Il déclame...
Tron de l'air!

On arrive
Par torrents;
Tout convive
Sort des rangs.
Mon cœur ploie
Sous la joie...
— Je t'octroie
Quatre francs!

Dans la salle
Du banquet
Colossale,
Mons Naquet,
Qu'on admire,
Va, soupire
Et respire
Un bouquet.

Monsieur Margue

A bel air
Et se targue
De son flair.
Moi, j'estime
Légitime
L'air intime
De Spuller.

Ici, Viette
Et Cazot,
La serviette
Au jabot.
De La Forge
Se rengorge.
Par saint George!
Par Carnot!

Dans l'arène
Vois aussi,
Près d'Arène
Sans souci,
Germain Casse
Qu'embarrasse
La grimace
De Farcy.

Là, Ballue,
Qui n'a pas
La berlue
Dans ce cas.
Il commande,
Réprimande,

Et demande
Le repas!

Le potage :
Croûte au pot;
Coquillage
Et turbot;
Les outardes,
Les poulardes,
Ces gaillardes,
Comme rôt.

Vers un groupe,
Grand éclat.
Dans la choupe
Du Chénat.
On ch'emprêche,
Dans la prêche :
On repêche
Amagat!

La musique
Va sans frein
Et s'applique
A l'entrain;
Elle imite
La poursuite
Et la fuite
D'un grand train.

On effleure
Des vins courts,

Car c'est l'heure
Des discours.
On s'apprête :
Chacun prête
A la fête
Son concours.

Nous, mon frère,
Au journal !
Point n'espère
Bacchanal.
Qui s'alarme
D'un Pas d'arme
Sans gendarme
Pour final ?

Mai 1877.





A M. LE MAIRE DE STRATFORD-SUR-AVON

Salut à vous, monsieur le Maire!
Merci de votre brave accueil!
Le vin est bon, la salle est claire,
La gaîté rit à votre seuil.

De chants joyeux et de rasades
Vous faites (Falstaff n'est pas mort),
Comme au temps de ses camarades,
Un concert au maître qui dort.

Humble Français, à votre table
Où je m'assois en pèlerin,
Ce voisinage redoutable
Devrait arrêter mon refrain.

Mais quoi ! l'on voit sur les hauts marbres
Les oisillons, tôt repartis,
Les fleurettes sous les grands arbres ;
Et Shakspeare aimait les petits.





A PROPOS D'UN BUSTE DE FEMME

PAR CORDIER

J'ai vu le buste :
Il m'a conquis;
Il est robuste,
Il est exquis.

La chevelure,
Cercle vermeil,
A cette allure
D'un gai soleil.

La fière épaule,
Dans sa fraîcheur,
Insulte au pôle
Par sa blancheur.

Sur le front, — glace
Où tout s'inscrit, —
On voit la grâce,
On lit l'esprit.

L'œil semble dire :
« Je suis moqueur. »
Mais le sourire
Dit tout le cœur.





SARA AUX BAINS DE MER

Sara, belle d'indolence,
Se balance...
VICTOR HUGO.

SARA, c'est la vieille garde
Qu'on regarde
Avec des étonnements;
La ruine qu'on admire,
La Palmyre,
La Thèbe aux grands ossements.

Et chaque fois qu'elle passe
Dans l'espace,
Les tambours font : rataplan !
Chacun se dit à l'oreille
La merveille :
Elle a connu Roqueplan !

Combien de vieux imbéciles,
Cœurs faciles,
Aux dîners de Taillandier;

Combien de gommeux précoces
Dans leurs cosses
On la vit incendier!

Elle a vu tous les rivages
Peu sauvages,
Et mouillé dans plus d'un port;
Elle a vu, la vieille cane,
Nice et Canne,
Même Saint-Jean-Pied-de-Port

Aujourd'hui, nouveau caprice
Se hérisse
Dans cet esprit mal armé;
Et, quoique sa coterie
Se récrie,
Elle part pour Paramé.

Elle emporte douze malles,
Cathédrales,
Toutes pleines de gros riens;
Une tente, un parapluie
Qui se plie,
Avec quatre petits chiens.

Elle arbore pour coiffure
Sur sa hure
Un grand béret vermillon;
Ce qui fait que cette gouge
Toute rouge
A des airs de papillon.

Sara, comme Célimène,
Se promène
En causant d'un air décent
Avec sa petite amie
Euphémie,
Et Georgette Perdussant.

Sara va tirer sa coupe ;
Une troupe,
Accourue au gouffre amer,
Fait le cortège autour d'elle,
Chœur fidèle :
Ce sont les serins de mer.

Sur le sable elle déploie,
Flot de soie,
Son burnous de Boufarick :
Car, en dépit de sa graisse,
La drôlesse
Ne manque pas d'un vrai chic.

Sara va piquer sa tête,
Quelle fête !
« Vrai Dieu ! par Duguay-Trouin,
« Venez voir la grosse folle ! »
Dit la sole
A l'espiègle marsouin.

Quelles sont ces mappemondes,
Sur les ondes
Roulant leur ronde prison ?

Quel est, forçant sa barrière,
Ce derrière
Interceptant l'horizon ?

C'est Sara ! la vieille garde,
Qui s'attarde
A lutter avec le flot,
Et qui, déplaçant la Manche,
Par sa hanche,
Nous la fait au cachalot !





EXCELSIOR !

La nuit tombait sur un village,
Dans les Alpes; il était tard,
Lorsqu'un jeune homme au front sauvage
Passa, portant cet étendard :
Excelsior !

Son œil étincelait, étrange,
Comme l'acier d'un glaive nu.
Comme le clairon d'un archange,
Sonnait son langage inconnu :
Excelsior !

Il voyait les feux de famille
Chauds et clairs au fond des logis;
Mais vers les pics où l'éclair brille
Il allait, répétant ses cris :
Excelsior !

« Ne dépassez pas notre porte ! »
Disait un vieillard suppliant;
« Restez! car la tempête est forte ! »
La voix répétait en montant :
Excelsior !

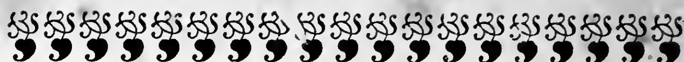
« Restez ! » disait la jeune fille;
« Dans mes mains posez votre front;
« Attendez que l'aube scintille... »
Mais toujours la voix de clairon :
Excelsior !

Le lendemain, avant l'aurore,
Les moines du couvent voisin
Entendirent dans l'air sonore
Comme un cri suprême et lointain :
Excelsior !

Un voyageur, au pied d'un arbre,
Par leurs chiens fut trouvé bientôt.
Il tenait dans ses doigts de marbre
L'étendard où luisait ce mot :
Excelsior !

Sur les monts que le soleil dore
Il rêvait son rêve éternel,
Et, comme tombe un météore,
Tomba ce cri du haut du ciel :
Excelsior !





CONTRADICTION

Quand c'est tout de bon que j'aime,
Adieu chanson et poème!
Dans mon esprit à l'envers
Je ne trouve plus un vers.

Il me souvient que Constance
Me demanda quelque stance
Sur son amour et le mien.
Bah! cela ne valut rien.

Et vraiment je m'en étonne,
Car elle était simple et bonne,
Et, pendant un an ou deux,
Nous vécûmes fort heureux.

D'où vient donc que cette femme
N'a su toucher que mon âme,
Et que j'ai si mal rimé
Ce que j'ai le mieux aimé?





LES BÊTES DE PARIS



LE CHEVAL

Ci, — c'est le défilé des bêtes,
Des bonnes bêtes de Paris,
Braves, diligentes, honnêtes,
Les plus humbles ayant leur prix.

C'est d'abord, balançant la tête
Dans un rythme élégant et vain,
C'est le cheval, — noble conquête, —
Comme a dit un noble écrivain.

C'est le cheval dont la mimique
Impose même à son tyran;
C'est l'animal académique
Dont la place est au premier rang,

Soit qu'il s'élance, soit qu'il piaffe
Et que son sabot mutiné
Semble apposer un lourd parafe
Sur le sable frais piétiné.

Bon au travail, bon à la fête,
Décoratif sous le harnois,
Fougueux à travers la tempête,
Doux à l'amazone du Bois;

Jamais lassé, rien ne l'arrête,
Et je le célèbre en mes chants,
Modeste héros de charrette
Ou triomphateur à Longchamps!



LE CHIEN

Le chien à le suivre s'applique,
L'un aboyant, l'un hennissant,
Et, si Bucéphale est épique,
Médor ou Brack est caressant.

Je les aime, ces chiens de race,
Autant que ces chiens de berger,
Ces lévriers prêts pour la chasse,
Ces dogues prêts pour le danger.

J'en sais une qu'on écussonne
Comme à la mode de tantôt,
Et qui sur ses pattes frissonne :
C'est la levrette en paletot.

Puis encore, c'est le caniche,
Ce chien qui se change en valet,
A qui le bourgeois fait sa niche
A la porte de son chalet,

Et qui, prompt au moindre caprice,
Pitre frisé comme un mouton,
Sait très bien faire l'exercice
Ou nager après un bâton.

Vivent les bons chiens! car, en somme,
Comme a dit Karr : « Sachez-le bien,
« Ce qu'on voit de meilleur dans l'homme,
« Ce n'est pas l'homme, c'est le chien. »





MENU D'UN RÉVEILLON

EN DEUX SERVICES



Premier service :

Accourez, huîtres de Marennes,
Reines!
Qui dit haïr cet aliment
Ment.

S'il a pris deux de leurs douzaines
Saines,
Que redit messire Gaster?
« *Ter!* »

Comme relevés de potage,
Ah! je
Veux les fils de ton flot amer,
Mer;

Étangs, et vous fleuves, fécondes
Ondes,
Dans un dîner, votre produit
Duit.

La carpe à la Chambord m'appelle;
Elle
Éclipse tous vos sots goujons,
Joncs!

Arrive, viens de la charmante
Mante,
Ou bien des prés de Quillebœuf,
Bœuf!

Ton filet, qu'un lardon traverse,
Verse
Un jus que tu vas nuançant,
Sang.

Sors du mouton qui te recèle,
Selle,
Et sur un coulis béarnais
Nais;

Et que la blonde béchamelle
Mêle
Son jus aux ris des plus nouveaux
Veaux.

Deuxième service.

Dans un culinaire délire,
Lyre,
Redouble ici tes plus touchants
Chants !

Je veux te louer comme un barde,
Barde
Qui dore le puissant dindon,
Don !

De la poularde de la Flèche
Lèche
La cuisse blanche et l'aileron
Rond.

Qu'es-tu, toi, terrine truffée ?
Fée.
Et vous, qu'êtes-vous tous, chaufroix ?
Rois.

Mais, pendant qu'ici je m'amuse,
Muse,
Voici les légumes amis
Mis.

Le petit pois, de sa précoce
Cosse
Tombe dans un jus que le thym
Teint.

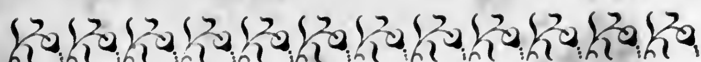
La charlotte, que la pistache
Tache,
Pour ceinture a des massepains
Peints.

Ta chair, sous sa croûte assombrie,
Brie,
Est plus blanche que les pâlis
Lis.

Dans mon estomac déjà dense
Danse
Pêche, figue, raisin, chinois,
Noix.

Arrêtez-vous, plus de tapage,
Page,
Et vous qui marchez de travers,
Vers!





PRÉFACE

POUR LES *Femmes qui font des scènes.*

Vous êtes marié, très marié, mon cher ;
Personne plus que moi ne vous en félicite.
Parmi les gens heureux en tous lieux on vous cite ;
Voulez-vous rire un peu — des autres — par bel air?

Ma muse, grâce au ciel, est une des plus folles ;
On ne la comprend guère au delà de Paris.
Vous lisez cependant les choses que j'écris ;
C'est que vous demeurez tout juste à Batignolles.

Si je vous dédiais cet ouvrage sans fiel ?
Pourquoi pas ? — Mais alors silence à votre femme !
J'y raille doucement un sexe pour lequel
Je suis toujours tout prêt à vendre ma pauvre âme.

C'est l'œuvre d'un esprit qui, revenu du *Lac*,
Toujours trompé, se croit de plus en plus sagace;
Un obscur descendant du rayonnant Boccace,
Un séïde à tous crins de Mahomet-Balzac.

Balzac est ce grand maître en malice émérite,
L'éclaireur sans pitié de ceux qu'on va dupant,
L'Astolphe qui ricane où Joconde s'irrite,
Le damné confesseur des filles du serpent.

C'est ce témoin narquois perché sur leurs faiblesses,
Comme un faune égrillard qui guette un couple amant,
Et qui, derrière un arbre, épiant leurs caresses,
Entre deux longs baisers jette — un éternuement!

J'ai peut-être trop lu les *Contes drôlatiques*,
Et les ai lus trop tôt, je dois en convenir.
La moquerie a pris mes instincts poétiques,
Et, me voyant ému, m'a dit : — Ça va finir!...

Depuis je vais riant des femmes que j'adore,
Sûr qu'on me le rend bien, qu'on me l'a bien rendu,
Et qu'on me le rendra plus d'une fois encore.
Donc, sauvons mon esprit, si mon cœur est perdu!





EPITHALAME

POUR LE MARIAGE DE MA FILLE LOUISE.

L'ENFANT s'en va de la maison;
Elle part, l'amoureux l'emporte.
Adieu, Louisette; adieu, Louison!
Ouvrez la porte.

Adieu, la petite à l'œil bleu,
La mignonne toujours accorte!
Adieu, l'oiseau; ma fille, adieu!
Ouvrez la porte.

Ton roman n'a rien de nouveau;
Cela se passe de la sorte.
Le bonheur te tend son manteau;
Ouvrez la porte.

Ce bruit de porte dans mon cœur
Vient de retentir... mais qu'importe?
L'amour jette son chant vainqueur;
Ouvrez la porte.

Émus nous demeurons au seuil;
Nos souhaits te feront escorte.
Ma femme, suivons-la de l'œil.
Ouvrez la porte.

4 novembre 1882.



CONVALESCENCE

A MADAME CANDÉ-MONSELET

au Théâtre-Michel, à Saint-Pétersbourg.

Fillette, tu t'es alarmée
Sur quelques lignes du journal.
Rassure-toi, ma chère aimée,
Les choses ne vont pas si mal!

« *Papa va mieux!* » C'est ma dépêche
Première; je mentais un peu.
A cette heure rien ne m'empêche
De te faire ici cet aveu.

Eh bien! oui, j'ai souffert, mignonne,
Bien souffert... je le dis tout bas...
Surtout n'en fais part à personne;
Ces choses, on n'en convient pas.

Moi, moins que tout autre, te dis-je,
Encore qu'il soit bien petit,
J'y pourrais perdre mon prestige
Et tant de lustres d'appétit!

D'où venait ce mal invisible
Le nom de ce triste vainqueur?
Je n'en sais rien, mais c'est horrible..
Cela se passe près du cœur...

Le pays de la maladie
D'où je reviens, pâle d'effroi,
— Pauvre âme encor trop peu hardie! —
N'a plus de mystères pour moi.

Avec mainte salubre essence,
Notre bon docteur Piogey
M'a fait entrer en connaissance...
Moi qu'on n'avait jamais purgé!

J'avais des préjugés antiques
Datés du temps d'Antipater.
Comme les poètes mystiques,
Je nage à présent dans l'éther.

La tisane est une mixture
De sirops très bruns ou très clairs;
C'est fadasse et contre nature.
— Ah! le beaune aux rouges éclairs! —

J'ai perdu le sommeil; mais baste!
J'ai dormi trop, étant garçon.

Et puis, pour un enthousiaste,
L'insomnie a souvent du bon;

Elle vous fait revoir dans l'ombre
Ceux qui vous aiment tout là-bas,
Cher et précieux petit nombre
Où je te vois tendant les bras;

Et ces figures adorées,
Défiant l'instant du réveil,
Valent bien — visions sacrées —
Le sacrifice du sommeil!

1er mars 1886.





LOUIS MONROSE

Bourru, grognon, hargneux, méchant,
Sourcils brouillés, amère bouche,
L'œil torve, le geste tranchant,
Tel était cet acteur farouche.

Avec des lazzi de bourreau,
Il sut, plein d'une grâce acide,
Rendre sinistre Figaro
Et faire Scapin homicide.

Ce fut un joli malfaiteur,
Jouant comme un autre exorcise.
A le voir, chaque spectateur
Se croyait à la cour d'assise.

Lui, comique! A ce compte-là,
Sous leur écorce sanguinaire,
C'est un comique, Loyola;
C'est un comique, Lacenaire.

Il semblait rêver un forfait
Et caresser maintes vengeances...
Ce comique était plutôt fait
Pour arrêter des diligences.





PROLOGUE POUR L'*AMOUR MÉDECIN*

Récité par M[lle] Thuillier de l'Opéra-Comique.

Messieurs, mesdames, nous voilà
Avec Molière, en escapade.
Dans les verts sentiers qu'il foula,
Messieurs, mesdames, nous voilà!
Faut-il s'étonner de cela?...
Le génie est bon camarade.
Messieurs, mesdames, nous voilà
Avec Molière, en escapade.

Quand il écrivait pour son roi
Une de ses farces hardies,
Combien de gens tremblaient d'effroi.
Quand il écrivait pour son roi,
Il disait : « La France, c'est moi! »
Frappant les planches agrandies,
Quand il écrivait pour son roi
Une de ses farces hardies.

Ses chefs-d'œuvre semblaient flamber
Dans les décors et la musique!
On voyait les fronts se courber.
Ses chefs-d'œuvre semblaient flamber.
Les marquis se laissaient dauber
A grands coups de verve ironique.
Ses chefs-d'œuvre semblaient flamber
Dans les décors et la musique!

Ce Molière était celui-là
Qu'on applaudissait à Versailles.
Improvisateur de gala,
Ce Molière était celui-là.
Quels francs rires il éveilla
Sous les lambris et les rocailles!
Ce Molière était celui-là
Qu'on applaudissait à Versailles.

C'est lui qu'ici nous vous rendons...
Ou que nous cherchons à vous rendre.
Avec ses danses, ses fredons,
C'est lui qu'ici nous vous rendons.
Avons-nous besoin de pardons
Dans ce joli pays du Tendre?
C'est lui qu'ici nous vous rendons,
Ou que nous cherchons à vous rendre.



LES IMMORTELS



UNE SÉANCE

La scène se passe à l'Académie française. Les Quarante sont au nombre de vingt-huit. Un coup de sonnette du Président annonce que la séance est ouverte.

LE PRÉSIDENT.

Immortels, garde à vous! Nous sommes rassemblés
Pour donner un exemple aux écrivains troublés,
Et choisir un esprit dont la grâce lutine
Remplace ici l'auteur de *Michel et Christine*.
Le scrutin est ouvert.

M. DUPIN.

Nommez les candidats.

LE PRÉSIDENT.

Vous les connaissez tous. Jamais meilleurs soldats
Ne vouèrent leur vie à la littérature :

C'est Mazères, sorti d'une sous-préfecture;
Doucet, chef de bureau, je dis des plus charmants,
Et Cuvillier, nourri dans les commandements.
(On rit.)

M. SAINTE-BEUVE.

Cela ne fait que trois.

M. VITET.

Et les autres?

M. PONSARD.

J'observe
Que l'on oublie Autran, venu de la Réserve.

M. JULES SANDEAU.

Et Feuillet, débarqué de Saint-Lô ce matin.

M. DE FALLOUX.

Et Gratry!

LE PRÉSIDENT.

Voici l'urne, et j'ouvre le scrutin.

M. PONSARD, murmurant deux vers de Lucrèce.

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit servir à la lampe nocturne...

M. LEBRUN, lisant dans un journal la liste des académiciens actuels.

Je suis toujours fâché qu'on divulgue nos noms :

On ne sait pas alors combien nous étonnons.
Chez nous trop de clarté nuit à notre prestige.
Qu'ailleurs, sur d'autres fronts la lumière voltige,
Les ténèbres vont bien aux vieillards d'Ossian.

M. NISARD.

Votez-vous pour Doucet?

M. LEBRUN.

Votez-vous pour Autran?

M. VIENNET, à part.

Autran, Doucet, ces noms sentent le romantisme,
Et je vais les frapper de mon juste ostracisme.

M. DE BROGLIE, à part.

Pas un duc, tous bourgeois!

M. SAINTE-BEUVE.

Qu'avez-vous donc, Mignet?

M. MIGNET, bas.

Comment écrivez-vous Doucet?

M. SAINTE-BEUVE.

Comme Poucet.

M. DE FALLOUX, à M. Mérimée.

Ainsi, vous revenez de voyage, confrère,

Et sans avoir passé par ma Guittanaumière (1)!
Quel malheur! vous auriez pu voir mon dernier porc;
Il surpasse tous ceux de Saintonge et d'York.

M. DE LAMARTINE, rêveur.

Deux louis! quarante francs! somme insignifiante!
Remboursable en deux ans...

M. DE FALLOUX.

Qu'est-ce qu'il dit?

M. MÉRIMÉE.

Il chante

LE PRÉSIDENT, dépouillant le scrutin.

Je vais compter les voix de chaque concurrent:
Autran, Autran, Autran, Autran, Autran, Autran.

M. DE LAPRADE.

Bravo! la Cannebière a le pas sur le Louvre.

LE PRÉSIDENT.

Pas encore; voici ce que l'urne découvre:
Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet.

M. DUPIN.

Point de majorité!

(1) Un des domaines de M. de Falloux, aux environs d'Angers.

M. DE LAPRADE.

Si l'on recommençait ?

LE PRÉSIDENT.

Il le faut bien.

M. VIENNET.

Ceci me rappelle une fable
Que je fis autrefois dans un cas tout semblable,
Et dont le titre alors parut piquant et neuf :
Le Cirage vernis et le Cirage à l'œuf.
En voici le début : « Une paire de bottes,
Un jour, au boulevard, passaient, vierges de crottes.
Il faisait cependant de la pluie et du vent... »

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Viennet, plus tard; votons auparavant.

M. VIENNET, à part.

Le goût des vers se perd dans ma belle patrie !

LE PRÉSIDENT.

Nous n'aboutirons pas; dépêchons, je vous prie.
Huissier, distribuez les boules.

M. DE LAPRADE, à M. Patin.

Oui, mon cher,
Un article excellent, dans le *Temps* d'avant-hier.
On veut qu'à l'Institut nous accordions des places
Aux femmes de talent.

M. PATIN.

Fauteuils, voilez vos faces!

M. DE SACY.

Un semblable projet doit plaire à Legouvé.

M. LEGOUVÉ.

En effet; autrefois mon père l'a rêvé.
Par les femmes toujours notre âme fut ravie,
Elles jonchent de fleurs le chemin de la vie
Et mêlent sur nos fronts, dans leurs jeux ingénus,
Aux lauriers d'Apollon les myrtes de Vénus.

M. AMPÈRE.

Soit, mais qu'à George Sand nous ouvrions nos portes,
Vous verrez des bas bleus s'avancer les cohortes,
Et madame Ancelot, et la comtesse Dash ..

M. MIGNET, bas à M. Sainte-Beuve.

Comment écrivez-vous Autran?

M. SAINTE-BEUVE.

Avec un *h*.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas voté, monsieur de Lamartine.

M. DE LAMARTINE, rêveur.

J'ai bien vingt mille amis...

M. NISARD.

Dans son rêve il s'obstine.

LE PRÉSIDENT.

Le scrutin est fermé. Messieurs, à votre rang.
(Lisant.)
Autran, Autran, Autran, Autran, Autran, Autran.

M. PONSARD.

Cela s'annonce bien pour lui.

M. THIERS.

Je m'émerveille
En voyant triompher l'école de Marseille.

LE PRÉSIDENT, lisant.

Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet.

M. JULES SANDEAU.

Toujours même chanson!

M. DE FALLOUX.

Toujours même verset!

M. PONSARD.

Cette obstination, où l'on veut voir un crime,
De notre conscience est l'effort légitime,
Et c'est de notre voix faire trop peu de cas,

Que pouvoir espérer ne la disputer pas.

M. SAINTE-BEUVE, à part.

O docte prosaïsme, et rime dérisoire!

M. VIENNET.

L'incident me remet une fable en mémoire :
Il s'agit d'un corbeau dans les airs folâtrant,
Et tenant en son bec un fromage odorant.
Un renard dont le nez flaire à travers la plaine,
Survient en cet instant...

M. DE PONGERVILLE.

Mais c'est du La Fontaine!

M. VIENNET.

Ah! pardon!

M. AMPÈRE, à M. de Lamartine.

Votez-vous?

M. DE LAMARTINE.

Est-ce que j'en connais
Un seul!

M. AMPÈRE.

Votez toujours, votez donc...

M. DE LAMARTINE, impatienté.

Des chenets!

LE PRÉSIDENT.

Il n'importe, messieurs; recommençons encore.

M. PONSARD.

Votons jusqu'à demain!

M. NISARD.

Votons jusqu'à l'aurore!

M. THIERS.

Certes, ce n'est pas nous qui céderons d'un cran.

(Douze tours de scrutin se succèdent, amenant toujours le même résultat. Les académiciens finissent par céder au sommeil.)

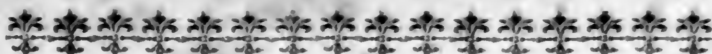
CHŒUR DES DOUCETIENS, marmottant.

Doucet! Doucet! Doucet!

CHŒUR DES AUTRANIENS, de même.

Autran! Autran! Autran!





AUTRES DJINNS

TRAGÉDIENS ET TRAGÉDIENNES

Murs, rades,
Flots verts,
Tirades
En vers,
Boutiques
Antiques,
Portiques
Ouverts.

Sur sa couche,
Œil hagard,
Fière bouche,
Noir regard,
Une reine
Souveraine
Vient, m'entraine...
C'est Agar!

Mais je résiste ;
Combien c'est beau !
Je brave Egisthe
(Lisez Gibeau).
Débat nocturne :
Je rêve d'urne
Et de cothurne
Et de flambeau !

Viennet, moins malade,
D'un bond hors du lit,
Saute chez Taillade,
A qui Latour lit
Une tragédie,
Beaucoup trop hardie
Pour être applaudie...
Legouvé pâlit.

Mais à moi, que m'importe
Princesses et tyrans !
J'entends battre à ma porte
Et s'accroître leur rang ;
Comptant sur mon silence,
A la main une lance,
Arbogaste s'élance
Avec vingt mille Francs !

Effaré, je les regarde
Par mes rideaux dérangés...
Ah mais ! non ! A la garde !
Trop de confidents rangés !

Trop d'Arcas et trop d'Arbate,
De Phénix, de Mithridate,
De Corasmin, d'Orondate!
Trop de gardes affligés!

C'est fini! les voilà tous maîtres
De mon logement profané,
Et le bruit de leurs hexamètres
Monte à mon plafond consterné.
C'est Lekain sorti de sa fosse,
Talma récitant du Lafosse,
Et Saint-Aulaire à la voix fausse,
Et Fonta qui parlait du nez.

Cris de l'enfer! bacchanale classique!
Grands bras, grands vers, noble abrutissement!
Lambeau de pourpre et plumes de cacique!
Fers, feux, mortels et tout le tremblement!
Fureur d'Achille et délire d'Oreste!
Dieux attestés et colère céleste!
Rideaux de lit, casques, glaive funeste,
Vous m'ennuyez majestueusement!

O Victor! si de leurs parades
Ta grande ombre peut me sauver,
J'apprendrai toutes les tirades
Qu'à vingt-cinq ans tu sus trouver,
Et dont Cornélie, avec âme,
Aussitôt qu'elle les déclame,
Fait circuler l'ardente flamme
Au cerveau prompt à s'aviver!

Ils sont partis! Dans l'espace
Résonnent leurs douze pieds,
Qu'emporte le vent qui passe!
— Défense à tous les pompiers
De ne plus souffrir que monte
Cette horde qui, sans honte,
A toujours prête une ponte
De rhytmes estropiés!

J'ai, tremblant qu'il n'en reste,
Après m'être signé,
Sonné d'une main preste ;
Et, Ricourt consigné,
La mémoire meurtrie,
A mon aide je crie,
Pour voir par Vacquerie
Théramène empoigné !

Des rimes étranges
M'arrivent encore...
Mais je suis aux anges,
Car j'entends le cor
D'*Hernani* qui pleure
Et qui sonne à l'heure
Où la joie effleure
Meurice qui dort!

A moi, cohortes!
A moi, renforts!
Naissez, escortes,
Belles d'efforts!

A moi, Salluste!
Didier robuste,
Gubetta fruste,
Hardis et forts!

Romantiques
Aboyants
Et gothiques
Flamboyants
Font vassale
Une salle
Colossale...
Les vaillants!

Arbate,
S'il sort
Sans batte,
Est mort.
Le grave
Burgrave
Le brave
Et mord!

1867.





AU PETIT-FILS DE M. ERNEST LEGOUVÉ

EN SON BERCEAU (1)

Novembre 1857.

Puisqu'on fit de toi, cher petit bonhomme,
Un être public, en te dédiant
Un écrit moral qu'eût signé Prudhomme,
Et que tu liras, en l'étudiant,

Je veux à mon tour, voix douce, mais nette,
Sans que ta nourrice au pied mesuré
Cesse d'agiter ta barcelonnette,
T'adresser ces vers, enfant préféré.

Car il ne faut pas que tu puisses croire,
Un jour, que le monde était aussi laid
Et que la critique était aussi noire
Que les dépeignit l'auteur du *Pamphlet*.

(1) C'est à son petit-fils que M. Legouvé a dédié sa comédie du *Pamphlet*.

Quand tu seras grand, on viendra te dire
Que les gazetiers sont tous des méchants,
Parce qu'un d'entre eux, ardent à médire,
A de ton aïeul persiflé les chants.

On ajoutera : « Ces gens n'ont point d'âtres
Où sécher leurs mains, où chauffer leur cœur
Ils sont mal vêtus, hargneux et verdâtres.
Tout impuissant est doublé d'un moqueur ! »

Je te vois déjà faisant la grimace
Devant ce portrait, qu'ils auront rêvé.
Veux-tu regarder un critique en face ?
Tourne l'œil vers moi, petit Legouvé.

Sans réaliser le beau pentélique,
Ni ces profils purs que l'art grec frappa,
Je n'ai rien d'atroce et de famélique,
Et je suis plus gros que ton grand-papa.

Pas plus tard qu'hier, à l'heure où je passe,
Pour régler ma montre, au Palais-Royal,
Un honnête couple a dit, à voix basse :
« Tiens ! M. Bidaux, l'adjoint d'Épinal ! »

C'est que, vois-tu bien, de quel nom qu'on nomme
L'auditeur qui fuit les accents du luth,
On peut, sans cesser d'être un honnête homme,
Bâiller aux Français comme à l'Institut.





RELACHE

Juillet 1861.)

Ce mercredi matin, jour de la mise en page
Du Journal Illustré, je lorgne, soucieux,
L'horizon dramatique où luit Adèle Page;
Et je n'entends au loin ni bravos ni tapage,
Et je ne vois briller nul acte dans les cieux.

Rien de la tragédie, et rien du vaudeville.
Que fait donc Saint-Ybars ? à quoi pense Avenel ?
Jenneval est à Blois; Pétersbourg prend Ravel;
Arnal, la lyre en main, veut égaler Clairville.
Moi, j'attends la marée, — et je songe à Vatel.

Il faut cependant bien parler de quelque chose,
Lorsque ce ne serait que des *comédiens*,
Encourager Maubant, applaudir Louis Monrose,
Et de Delphine Fix plaindre la bouche rose
S'entr'ouvrant à ces vers antédiluviens.

Il faut cependant bien, pour remplir ma chronique,
Explorer tes confins, criminel boulevard,
Où vingt héros grivois, sur l'affiche cynique,
(*Coquenpot! Balembois! Panaris! Roustoubique!*)
Comme des révolvers attendent mon regard.

Je déplore souvent le sort de mes confrères,
(Moi, je ne me plains pas, moi, cela m'est égal!)
Obligés, pour combler deux pages de journal,
De causer gravement de toutes ces misères
Et de rompre leur style à ce métier banal.

Sujet d'étonnement pour la race future!
Les noms les plus charmants de la littérature
Auront été rentés, dans ces âges blasés,
Pour nous entretenir d'actrices sans figure,
D'ouvrages sans grammaire et de loustics rasés.

On s'appelle Gautier, le graveur de camées,
L'artiste au front cerclé d'or comme un souverain,
On rêve d'Orient, de palais et d'almées,
On verse le torrent des strophes enflammées
Dans le moule idéal d'un immortel airain.

On s'appelle Janin, on a dompté la phrase,
On est le petit-fils de Denis Diderot,
On n'écrit pas, on chante, on rit, on pleure, on jase,
On se grise d'Horace, on s'habille de gaze,
On monte sur sa mule, au trot, au trot, au trot!

On a nom Saint-Victor, un vrai nom de fanfare,
On sonne comme un cor, on brille comme un phare;
On raffole de pourpre, on possède un cerveau

Meublé comme le quai Voltaire, — chose rare !
On sait tout, on a lu tout, vieux et nouveau.

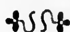
Fortifié comme en une place conquise,
Au bas d'un feuilleton doué de ruse exquise,
Signature coquette, on lit : Fiorentino ;
Ailleurs, reconnaissable à sa plume marquise,
De Belloy, fin et pur, se souvient de l'Arno.

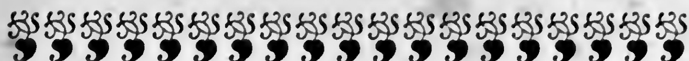
Eh bien ! de tous ces noms, eh bien ! de tous ces hommes
Voués, en dépit d'eux, à ces amusements,
On aurait aisément, pour de pareilles sommes,
De hautes œuvres d'art, poèmes ou romans,
Qui vaudraient leurs travaux sur les Délassements.

Mais non, on n'y tient pas ; on préfère qu'ils disent
Ce qu'ils pensent vraiment de Bache et de Pradeau ;
On veut qu'à l'Ambigu demain ils nous conduisent,
Ensuite à l'Odéon, et puis, qu'ils analysent
Minutieusement *Amour et Fricandeau*.

O le calice amer ! ô la coupe d'absinthe !
O le rhume de Kopp ! ô le nez d'Hyacinthe !
Que vous nous avez pris de chefs-d'œuvre, ô bouffons !
Que d'essors empêchés dans votre étroite enceinte,
Lorsqu'un rire niais déchire vos plafonds !

Voilà tout mon regret, voilà toute ma peine.
Pour moi, je vous l'ai dit, par bonheur, rien de tel :
Je suis un pauvre serf qui se plaît à sa chaîne,
Et je vous apprendrai, la semaine prochaine,
Le mélodrame en vogue et l'auteur actuel.





SONNETS GASTRONOMIQUES



LA JULIENNE

JULIENNE ! un nom de femme !
Un doux nom composé,
Un nom qui dans mon âme
S'est impatronisé.

Julienne ! un assemblage
De légumes coquets,
Un vif bariolage ;
Mosaïque, bouquets !

O ma Julienne aimée !
Julienne, voulez-vous
Me voir à vos genoux ?

O Julienne embaumée !
Apparais, et l'amant
Se relève gourmand !



LA PURÉE RICHELIEU

Elle naquit en haut lieu,
Duchesse de gourmandise,
Au siècle qu'immortalise
Le beau nom de Richelieu.

Garniture, elle est exquise;
Potage, il est plein de feu;
Il jure par la sambleu;
Elle éclipse la Soubise.

Qu'il s'annonce avec fracas!
Cependant ne craignez pas
Qu'aucun convive ne bouge.

Au boudoir, comme au festin,
Toujours vaincre est ton destin,
O potage talon-rouge.



LE SAGOU

Rappelez-vous, chère Éliante,
Ces jours où, me traitant de fou,
Vous disiez, moqueuse et riante :
« Qui peut se nourrir de sagou ?

Uu singe, soit, jamais un homme !
Il n'est qu'un roi d'Amatibou
Pour digérer semblable gomme.
Et puis, s'appelle-t-on Sagou ?... »

Eh bien ! la foi vous a touchée.
Il a suffi d'une bouchée
Pour vous convertir au sagou.

Le suc dégusté, le mot passe,
Et je vous entends, à voix basse,
Dire : « Encore un peu de sagou ! »



LE COUSCOUSSOU

Un mot a résonné sous l'africaine hutte,
Couscoussou!
Ne croit-on pas ouïr un soupir de la flûte
De Tulou?

De ce plat indigène, et que nul ne discute,
Je suis fou.
J'irais pour en goûter, bravant péril ou chute,
N'importe où.

Que d'échos dans ta plaine il éveille sans cesse,
Mitidja!
S'il faut qu'il soit vendu pour lui, mon droit d'aînesse

L'est déjà,
O couscoussou! régal de ma brune maîtresse,
Kadoudja!



LA FARINE DE CHATAIGNES

LOIN des terres labourées,
Quand de hardis villageois
Exécutent des bourrées
Dont tremble tout l'Angoumois;

Comme la châtaigneraie
Forme un tapis de velours
Sous la danse qui s'essaie
En groupe joyeux et lourds!

Eh bien! sous la même écorce,
Cette grâce et cette force
Se retrouvent à la fois;

C'est toi, que nul ne dédaigne,
Toi, farine de châtaignes,
Toi, la synthèse du bois.





A MADAME X...

Sur votre album vous voulez que j'exhume
Quelques vers signés de mon nom,
Soit; mais pas d'encre, pas de plume;
Un crayon,
C'est bien assez bon.

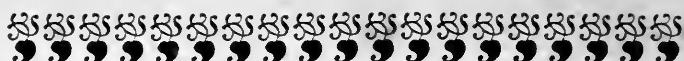
Le doux Brizeux, rimeur au fin sourire,
En usait de cette façon;
Il disait, au moment d'écrire :
Un crayon,
C'est bien assez bon.

Il estimait que la plus belle page,
Prose ou vers, tirade ou chanson,
Ne saurait valoir davantage;
Un crayon,
C'est bien assez bon.

Sans appuyer, la pointe court et glisse;
Et si, tenté par le démon,
Je veux tracer une malice,
Un crayon,
C'est bien assez bon.

Jeanne m'écrit, la fourbe, l'infidèle,
Afin d'implorer son pardon.
Hélas! pour répondre à la belle,
Un crayon,
C'est bien assez bon.

8 avril 1885.



A UN AMI

Ami, vous avez bien raison
De dire que je me gaspille
Et que d'une folle saison
Mon œuvre porte l'estampille.

Mon œuvre! — Avec un sérieux
Feint par vos lèvres amincies,
Vous donnez ce nom glorieux
A mon tas de feuilles noircies.

Vous vous étiez surpris rêvant
Pour moi l'ambition plus haute,
Et vous vous irritez souvent
De me retrouver à mi-côte.

Et d'abord, est-il bien certain
Que j'étais un homme de cime,
Fait pour errer dans le lointain
Et travailler dans le sublime ?

Aux plus vaillants le grand essor !
Je ne suis qu'un oiseau des haies.
C'est déjà quelque chose encor
De siffloter des chansons gaies.



Le Photographe

Thierry me dit : « Le temps est clair.
« Le ciel est bleu, le jour est rose ;
« Montons jusqu'à mon belvéder. »
Thierry me dit : « Cueillons la pose !

« Que votre nuque se repose
« Entre ces deux branches de fer.
« Tâchez de fixer quelque chose ;
« Souriez et prenez bel air. »

Et lui-même, posant la tête
Par-dessous un voile obscurci,
Braque l'objectif, et s'apprête.

« — Plus de côté... là... bien ainsi.
Ne bougeons plus ! » Dieu que c'est bête !
Et que c'est admirable aussi !

Poésie publiée dans
Parnasse (?) (pag. 279.) 1873.



NOTE DE L'ÉDITEUR

Certaines poésies de l'auteur ne se trouvent pas à leur place chronologique. Nous avertissons le lecteur que ces poésies ont été ajoutées après la mort de Charles Monselet et alors que cet ouvrage était déjà tiré en grande partie.





TABLE DES MATIÈRES



Imprimé [illegible]

ABBÉ X...
Le Fils de prêtre. 1 vol. 3 »

PHILIBERT AUDEBRAND
La Pivardière le Bigame. 1 vol. . . . . . . 3 »
La Sérénade de Don Juan. 1 vol. . . . . 3 »

ÉLIE BERTHET
Herboriste Nicias 3 50
Garde champêtre. 1 vol. 3 50
Maison du Malheur. 1 v. 3 50
L'Œil de diamant 1 vol. 3 50

MARC BAYEUX
Amours de Jeunesse 1 vol. . . . . 3 »

FR. BÉCHARD
Les deux Lucien. 1 vol. 3 »

ÉDOUARD CADOL
Parents riches. 1 vol. . 3 »
Le Meilleur monde. 1 v. 3 »

HENRI CHABRILLAT
La Filliotte. 1 vol. . . . 3 50
Friquet. 1 vol 3 50
L'Amour en quinze leçons. 1 vol. 3 50

GUY DE CHARNACÉ
Le Baron Vampire. 1 vol 3 »

GUSTAVE CLAUDIN
Les Joyeuses Commères de Paris. 1 vol . . . . 3 »

ERNEST DAUDET
Aventures de Femmes 1 vol 3 50
Caissière. 1 vol. . . . 3 50

LOUIS DAVYL
Amants ennemis. 1 vol. 3 50
13, rue Magloire 1 vol 3 50
Le Dernier des Fontbriand. 2 vol. . . . . . . 7 »
Les Enfants de la balle. 1 vol. 3 50
La Toile d'araignée 2 v. 7 »
Honneur me tient. 2 v. 7 »

CAMILLE DEBANS
Les Pudeurs de Martha. 1 vol . . . . 3 »
Terrible Femme. 2 vol. 6 »

CHARLES DIGUET
Amours Parisiennes. . 3 50
Contes du Moulin-Joli. 3 »

ARMAND DUBARRY
L'Amour au monastère. 1 vol. . . . . 3 »
La Jolie Cabotine. 1 vol. 3 »

DUBUT DE LAFOREST
Le Cornac. 1 vol 3 50
Documents humains 1 v. 3 50

La Baronne Emma 1 vol. 3 50
Belle Maman. 1 vol. . . . 3 50
Les Dévorants de Paris 1 vol. 3 50
L'Espion Gismarck. 1 v. 3 50
Mademoiselle Tantale. 1 vol 3 50
Mlle de Marbeuf. 1 vol. 3 50
Contes pour les Baigneuses 1 vol. illust. 3 50
Bonne à tout faire. 1 v. 3 50

GEORGES DUVAL
Les petites Abraham. 1 v 3 »
L'Homme à la Plume noire. 1 vol. . . . . 3 »

ÉMILE FAURE
Les Grandes Viveuses. 1 vol. 3 50

L. GERMONT (Rose-Thé)
Belle Amie. 1 vol. . . 3 50
Le Parfum de Christiane. 1 vol. 3 50

ABEL HERMANT
Monsieur Rabosson. 3 »
La Mission de Cruchod. 1 vol . . . . 3 »

GEORGES LACHAUD
Impitoyable amour. 1 v. 3 »
Oh ! Mesdames. 1 vol. . 3 »
Cabotinage. 1 vol. . . . 3 »

PAUL MAHALIN
Mesdames de Cœur volant. 1 vol. 3 50
Les Monstres de Paris 1 vol . . . . 3 »

GEORGES MALDAGUE
La Magnétisée. 1 vol. . 3 »
Rose Sauvage. 1 vol. . 3 »

JULES MARY
La Bien-Aimée. 1 vol. . 3 50
Deux Amours de Thérèse. 1 vol. 3 50
La Fiancée de Jean Claude. 1 vol 3 50
Le Wagon 303. 1 vol . . 3 50
La Nuit maudite. 1 vol. 3 50

MÉLANDRI
Le Baiser des Ténèbres 1 vol. . . . . 3 »
Bazar à treize. 1 vol. . 3 »

LOUISE MICHEL
Microbes humains. 1 v. 3 50
Le Monde nouveau. . . . 3 50

CHARLES MONSELET
Mon Dernier-Né. 1 vol 3 50
Les frères Chantemesse 2 vol. . . . . 7 »

EMILE DE NAJAC
L'Amant de Catherine. 1 vol. 3
Madame est servie. 1 v. 3

OSCAR NOIROT
La Chute d'une Femme. 1 vol. 3

A. PAGÈS & N. HAZART
Mystère de Mantes. 1 vol. 3

VICTOR PERCEVAL
Berthe Norvaux. 1 vol. 3
Monsieur le Maire. 1 v 3

GEORGES PRADEL
Amazone bleue. 1 vol. 3
Histoire Coutanceau. 1 vol 3

PAUL PERRET
Le Droit à l'Amour. 1 v. 3
La Fin d'un Viveur. 1 v. 3

FLORIAN PHARAON
Madame Maurel. 1 vol. 3

RENÉ DE PONT-JEST
Aveugle. 1 vol 3 50
Araignée rouge. 1 vol. 3 50
Divorcée 1 vol. 3 50
Grain de Beauté. 1 vol. 3 50
La Femme de cire. 1 v 3 50
Sang Maudit. 3 vol. . . . 10 50
Martyrs de la Nello. 2 v. 7
Les Régicides. 1 vol. . . 3 50

ALFRED SIRVEN
L'Enfant d'une Vierge. 1 vol. 3 50
Les Gens qu'on salue 1 vol. 3 50
Sous la Livrée. 1 vol . 3
Au pays des Roublards. 1 vol. . . . .
Une Gueuse. 1 vol. . 3

MAURICE TALMEYR
Le Grisou. 1 vol. 3
Madame Alphonse. 1 vol. 3
Les Gens pourris. 1 vol. 3
Vierge Sage. 1 vol. . . 3

CHARLES VALOIS
Le Docteur André 1 vol. 3 50
Maurice Duhamel. 1 vol. 3 50
La Roche qui pleure. 1 v 3
Le Baiser fatal. 1 vol. . 3

VAST-RICOUARD
La Haute Pègre. 1 vol 3
La petite de Chavry 1 vol. 3 50
La Négresse. 1 vol. . . 3 50

ZARI
Marthe et Christine. 1 v. 3

Biblioth. choisie des chefs-d'œuvre fr. et étr. 26 vol. à 1 fr

Imp. de la Soc. de Typ. - NOIZETTE, 8, r. Campagne 1re. Paris.